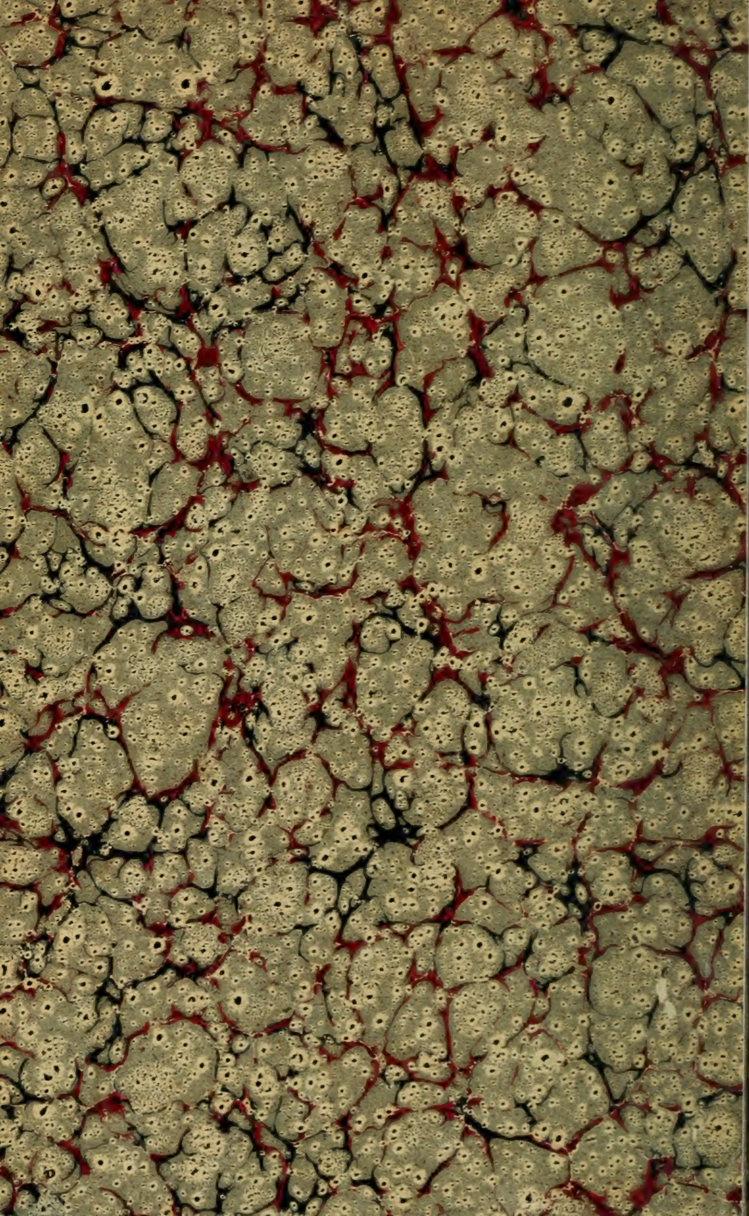
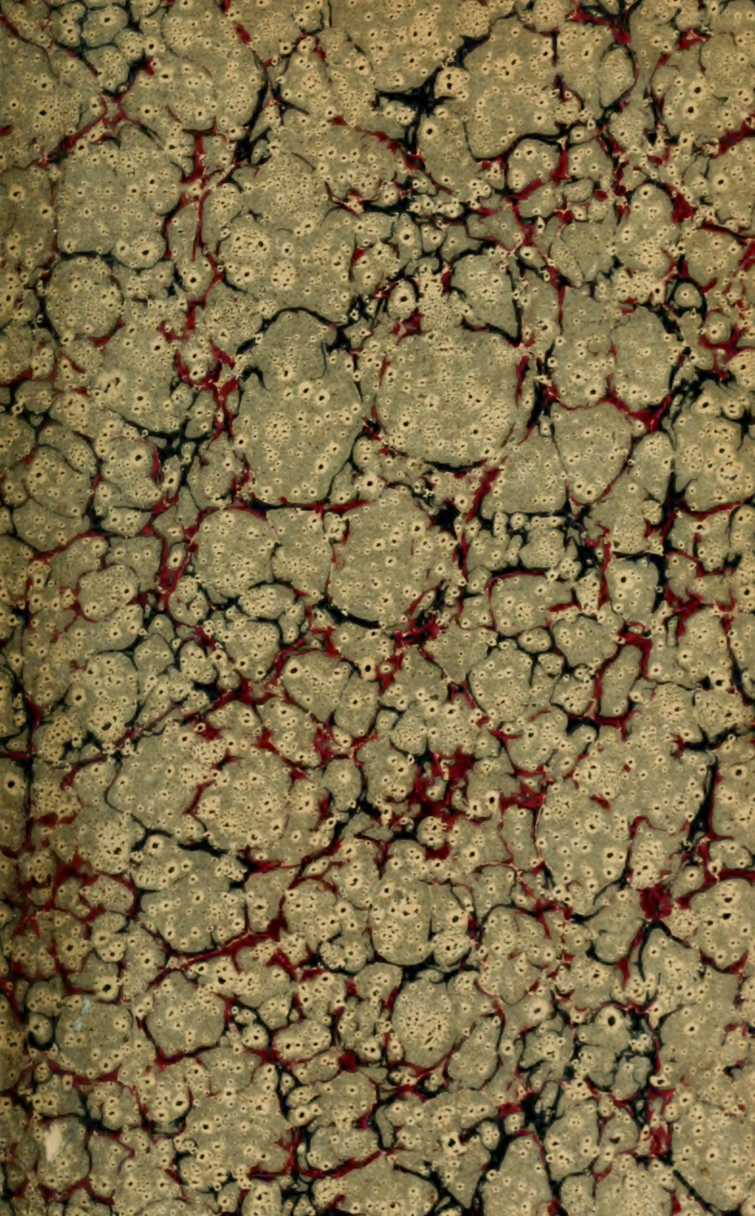

3 1761 07966166 6





VIE D'UN HEUREUX

DU MÊME AUTEUR :

Chroniques françaises et chrétiennes. *(Épuisé.)*

La Princesse Alice. Roman. (Bloud, éditeur.)

La Petite Lampe. Roman. (Lethielleux, éditeur.)

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21589.

HENRY DU ROURE

VIE D'UN HEUREUX



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

NOTE DES ÉDITEURS

Voici les pages qui furent pour Henry du Roure, mort au champ d'honneur, à trente ans, le 21 septembre 1914, la dernière tâche volontairement choisie, et le dernier plaisir en ce monde.

A aucun moment de sa vie, il n'avait considéré que son talent d'écrivain lui appartînt plus en propre que son temps, son courage ou ses forces physiques. Sa plume, comme sa parole, n'avait été qu'une arme vouée à la cause qu'il servait en vrai chevalier. Épuisé cependant par les fatigues surhumaines d'un apostolat de dix ans, et plusieurs fois frôlé par la mort, il avait enfin consenti à se soigner. Mais le repos était pour une telle nature un trop pénible effort, aggravé de remords. Ne s'imaginait-il pas, dans le silence de la halte, entendre au fond de son cœur la voix qui condamne le serviteur inutile? C'est alors qu'il se résolut à produire

l'une des œuvres de longue haleine dont il portait en lui le dessein.

Il commença la *Vie d'un heureux*, à Paris, le 24 février 1914. Il en écrivit la dernière page, quelques jours avant la mobilisation, dans l'étroite cellule qu'il avait choisie pour l'été, non loin de la gare de Sceaux, dans un recoin de banlieue encore protégé de verdures. Avec cette fougue qui le livrait tout entier à ce qu'il aimait, et qui contrastait si singulièrement avec son indifférence absolue aux médiocrités de la vie, il s'était plongé, tout le printemps, dans une ivresse de travail. Sur les marges de son manuscrit, fiévreusement, il a marqué, jour par jour, ses étapes...

Éphémérides émouvantes des dernières semaines de cette noble vie, en vous suivant du doigt, nous croyons sentir palpiter le cœur qui a cessé de battre, — nous qui savons que l'étape suprême va nous conduire sur un plateau de Lorraine, devant le corps inanimé du héros... Les dates se pressent, l'auteur se hâte ; il semble qu'un avertissement mystérieux l'y invite. Comme il compte déjà ses jours ! La mort le talonne; il l'entend, il l'attend. Ne croyez pas qu'il la redoute : mais il veut avoir achevé sa

tâche pour la recevoir dignement, pour être tout à elle. Il ne sait pas encore de quel horizon du ciel elle doit venir, lente ou soudaine, pitoyable ou glorieuse, mais il sait qu'elle accourt, de la part du Seigneur. A un ami, qui, vers ce temps-là, lui parlait d'avenir, il répondait doucement : « L'avenir?... Plus j'avance et plus la route est étroite, le but lointain, la nuit proche ; et moins loin je vois devant moi. »

Cependant, pour atteindre jusqu'à ce rendez-vous de la mort, il lui fallut plus d'énergie qu'en toute leur existence n'en ont dépensé tels des « heureux » de ce monde, dont il nous décrit l'intime misère. Il était si las que l'un de nous, un jour, allant le visiter, le trouvait à mi-chemin de la gare, assis au coin d'un jardin. Sorti au-devant de son ami, ses forces ne lui avaient permis que quelques pas.

C'est en cet état d'extrême faiblesse qu'il est parti vers la frontière, le lendemain de la mobilisation, chargé du sac et du fusil. A dater de cet instant sa seule ambition terrestre fut de « tenir », de « tenir jusqu'au bout ».

Il a « tenu »...

Qu'espérait-il donc avec tant de ferveur? Il espérait signer avec son sang la conclusion

de ses écrits et le témoignage de toute sa vie. Il avait toujours aimé, chanté, commandé l'action. Il espérait « agir » à son tour, jusqu'à la mort et par la mort.

Il est tombé, face à l'ennemi, percé de cinq balles, dont une au front et une au cœur, avec une lucide volonté de s'immoler, pour sa foi et pour son pays.

Voici donc ce roman, dont sa haute pensée avait choisi le moyen pour se révéler en partie.

En l'offrant, avec confiance et piété, au public auquel il était destiné, nous appelons autour de cette âme immortelle toutes les âmes inconnues qu'elle aimait, qu'elle voulait toucher et désabuser du mensonge, et pour qui elle s'est offerte en sacrifice. Puissions-nous ainsi la retenir plus longtemps au milieu de nous, et prolonger son visible rayonnement, que nos yeux jamais n'oublieront.

JEAN DES COGNETS.

LÉONARD CONSTANT.

VIE D'UN HEUREUX

I

Verceil, le 28 août 1882.

Je suis heureux. Vraiment, je suis heureux, comme je ne l'ai jamais été. Je suis tout à fait heureux, et cela me semble si bon que je ne résiste pas au désir enfantin de l'écrire, de mettre là, sur mon papier, le témoignage de ma joie. Il me semble que j'en jouirai davantage en la décrivant, comme un peintre reproduit, pour les mieux posséder, les paysages qu'il aime.

Ce que j'éprouve est très neuf pour moi, très frais, très pur et absolument inattendu : on dirait que je viens d'être plongé dans un bain de jouvence, d'où je sors allégé, transformé jusqu'au dernier de mes tissus. Est-il possible qu'un tel bouleversement ne se lise pas sur mon visage? Certainement mon regard doit être plus brillant, plus clair; je ne sens plus devant mes yeux ce brouillard qui souvent me faisait

voir les choses comme toutes grises. Qu'ai-je donc fait de ces années, de ces vingt-neuf ans qui pesaient sur mes épaules? Ils ont glissé le long de mon corps comme un manteau. Quelque chose de généreux frémit, palpite en moi ; je respire plus largement; mon cœur envoie à grands coups dans mes artères un sang qui renouvelle d'instant en instant ma vigueur; à chaque pas je crois m'élancer, bondir...

Il faut bien que je sois seul entre ma lampe et mon papier pour écrire de telles sottises!... J'ai conscience d'être ridicule, et, chose curieuse, moi qui n'aime pas cela d'ordinaire, cela m'est égal aujourd'hui! Le ridicule passera toutes les bornes quand j'aurai dit la raison de mon délire : je suis amoureux!

Amoureux, il y a bien dix ans, même douze, que j'ai cru l'être pour la première fois. Aimer, je n'ai fait que cela depuis que je ne suis plus un enfant, et presque avant! Au collège, ma première inclination fut éveillée par une petite blanchisseuse qui traversait la cour quand nous n'y étions pas, avec un panier de linge au bras. Nous la regardions par les fenêtres de l'étude; c'étaient de petits rires et des chuchotements. Une fois, je l'ai rencontrée, seul à seule; je n'ai pas osé lui parler, et ce fut tout. J'ai aimé les sœurs de mes camarades, entrevues au parloir; elles passaient et repassaient dans nos conversations. Chacun avait élu la dame de ses pensées : les unes s'opposaient aux autres dans des tournois qui parfois dégénéraient en

batailles. Nous leur écrivions en cachette de petits billets, des roucoulements en vers, qui ne leur parvenaient pas. C'était énervant, presque douloureux.

Ma première passion heureuse — heureuse! mot consacré pour ce que je veux dire, et si faux! car jamais je ne trouvai moins de plaisir qu'en cet assouvissement banal d'une laide grossièreté — enfin la première passion que j'eus l'audace de faire connaître à « l'objet de ma flamme » et qui fut bientôt exaucée... non, j'aime mieux n'en pas parler...

Je ne suis plus retombé si bas; j'ai connu quelques bonnes fortunes, d'une qualité moins vulgaire, et qu'on a pu m'envier. Cependant, j'avais crevé, de mon premier coup de dent trop avide, la poche de vinaigre et de fiel, et mes plus tendres amours en perdaient leur goût d'eau pure.

Voici maintenant que je n'ose plus continuer. Pourquoi ai-je évoqué ces souvenirs? Ils sont odieux, je les renie, mais c'est déjà trop d'avoir à les renier, et je ne puis infliger leur sale voisinage à celle que j'allais nommer. Il faut qu'entre elle et ce passé je mette un peu d'espace; je vais noircir encore quelques lignes de mon papier avant de parler enfin d'elle. Mon jeune amour, pardon! Avant toi, je n'ai pas vécu; ce que j'ai fait ne compte pas... Viens, je te mettrai pour t'adorer sur un autel qui t'attend depuis ta naissance...

Elle est banale, mon histoire. Je suis avocat comme

tout le monde, et j'ai rêvé de politique : la voie commune. Un député m'a pris pour secrétaire. Dans la suite de mon journal, je reparlerai de cet excellent homme, l'un des meilleurs que je connaisse. J'aurais souhaité de lui ressembler, si je l'avais vu plus heureux. Mais quelle triste besogne il faisait, il fait encore! Du matin au soir, triturer l'électeur, parler, sourire, serrer des mains, embrasser des marmots crasseux, et courir, au profit d'une ingrate clientèle, les ministères pleins de poussière et d'ennui : bureaux de tabac, pensions, secours, affaires militaires, nominations de cantonniers et d'instituteurs, rubans, examens, petits cadeaux, grosses faveurs, et des paroles, de bonnes paroles, oh! quel flot intarissable de bonnes paroles, toujours semblables, qui coulent, coulent, et puis s'en vont se perdre enfin dans la mer, s'y perdre tout à fait comme si elles n'avaient jamais existé. Tout cela pour garder une circonscription des atteintes d'un adversaire qui — le pauvre homme! — en fait autant. Cela m'a rebuté très vite; j'ai quitté M. Lorgeril.

J'avais un peu de fortune, de quoi vivre presque largement, et ce fut assez pour jouer le Mécène pendant deux ou trois ans, auprès de quelques amis qui se disaient poètes. Repoussés de partout, ils en étaient réduits à fonder une revue pour y insérer leurs vers et cherchaient un bailleur de fonds; je me proposai et fus agréé d'enthousiasme. Je fis donc les frais de leur

gloire; magnanimes, ils m'abandonnaient le titre de directeur; ils me permettaient même d'écrire, de temps à autre, des articles — en prose — dont ils ne riaient que derrière mon dos. Ils m'ont coûté cher, et quand j'ai voulu me retirer, appauvri et désenchanté, nous avons échangé des paroles très dures. Était-ce bien la peine d'écorner mon capital pour me faire des ennemis mortels? On en trouve partout gratis.

Depuis deux ans je suis rentré au barreau, où je ne réussis pas trop mal. La Conférence m'a élu premier secrétaire. Maître Locquet, le roi des avocats d'affaires, m'admet à l'honneur de lui préparer ses dossiers; je plaide quelquefois; cela ne m'ennuie pas, on m'écoute, on dit que j'ai de l'avenir. Je laisse dire...

Comment se fait-il que tout cela, qui m'a passionné, me paraisse ce soir insignifiant, vraiment nul? Je n'ai plus de désirs ni d'amour-propre. Je ne me soucie aucunement de mon avenir. Il me semble que je suis un être nouveau, affranchi de toute ambition comme de tout passé, sans attache avec la terre, hors de l'espace, hors du temps, presque irréel. Non, je ne sais plus rien du monde, car elle n'est pas du monde, ma vision : un visage de jeune fille sous un grand chapeau de paille, une silhouette légère, aérienne, dans une robe de voile blanc.

J'entrais dans la petite église de Verceil... Mais c'est vrai, je n'ai pas dit... M. Lorgeril, qui ne m'en veut

pas de l'avoir quitté, m'invitait depuis longtemps à venir passer quelques jours de vacances dans sa maison de campagne. Cette année, pour la première fois, j'ai accepté : je suis arrivé il y a juste ce soir une semaine, et j'ai revu avec plaisir ce charmant pays. On a beau l'enlaidir du nom de « circonscription », il reste gracieux, accueillant, aimable, et ses molles collines, sa rivière, ont la courbe d'un sourire. M. Lorgeril m'a reçu à bras ouverts, paternel, peut-être attendri; il m'avait pris en affection, autrefois. Sa femme m'a paru plus froide, oh! mais très polie, femme du monde...

— Venez, m'a dit M. Lorgeril, reconnaissez cette maison, ce ciel, ces arbres, qui vous ont vu presque enfant; et même mon vieux chien qui n'est pas tout à fait mort. Mais reconnaîtrez-vous ma fille? On change, de quatorze à dix-huit ans... Elle est sortie, vous lui présenterez vos hommages ce soir.

Et nous avons erré, remuant de vieux souvenirs, dans les allées, sous les charmilles, sous la voûte frissonnante du petit bois aux feuillages dorés, roussis par cinq mois de soleil. « Vous rappelez-vous un tel, le cantonnier? Il est mort. Et un tel, mon meilleur agent, l'ivrogne? Mort aussi... Nous avons changé trois fois d'instituteur, mais le curé est toujours là. Allez donc lui serrer la main, vous lui ferez plaisir. » A la voix du vieux député, des visages oubliés surgissaient dans ma mémoire; Paris s'en-

fuyait... « Vous rappelez-vous?... Vous rappelez-vous? » Je subissais le charme facile, un peu mélancolique, du souvenir. Avant l'heure du dîner, je sortis seul, pour aller jusqu'à la poste; au retour, je passai devant l'église, dont j'avais aimé l'humble beauté romane. Quelle fantaisie me prit? Je poussai la porte et j'entrai.

Il y avait bien longtemps que je n'avais pénétré dans une église... Je ne parle pas de celles de Paris, où l'on se rue comme à l'assaut, pour les enterrements et les mariages. Je veux dire une église silencieuse, une église en prière. Je reconnus cette fraîcheur, cette ombre, et cette paix, la tranquille assurance des gros piliers trapus, la petite lumière fidèle qui veille devant l'autel, la laideur pieuse des pauvres statues bariolées. Et je reconnus encore, sans les avoir jamais vues, mais seulement d'autres toutes pareilles, deux ou trois dévotes, formes noires, point hostiles, mais ridicules, créatures sans âge, qui faisaient en glissant sur les dalles un bruit discret d'ailes de chauves-souris dans la nuit. Près du chœur, l'harmonium gémissait sous les doigts du curé, qui s'essayait à l'accompagnement d'un cantique dont je crus me rappeler quelques notes. Je me laissai reprendre, caresser par tout cela, lambeaux d'enfance, parfums du passé. Je n'y crois plus, cela n'irait guère avec ma vie, avec mes goûts, mais j'en aime encore, plus que je ne le pensais, la poésie obscure.

J'allais partir, quand j'aperçus une jeune fille, assise sur une chaise basse, auprès d'un pilier, et priant. Ce ne fut d'abord, pour mes yeux encore éblouis du soleil de la route, qu'une forme blanche, impalpable. Puis, comme je m'accoutumais à l'ombre, je vis mieux, sous un grand chapeau de paille souple, le visage levé, un peu renversé en arrière, les yeux fixés sur une statue de la Sainte Vierge, et, jointes sur les genoux, les mains où s'entrelaçaient les grains d'un chapelet. Et je vis la bouche entr'ouverte dont les lèvres remuaient faiblement.

Je crois que je ne compris pas moi-même mon extase. Je regardais, simplement, je regardais avec une attention si exclusive que je ne m'aperçus pas tout d'abord du silence de l'harmonium, du départ du curé; plus tard seulement je vis qu'il n'était plus là. Je regardais, comme si toute ma volonté, toute ma conscience avaient passé dans mes yeux. Il me semblait n'être plus que deux yeux grands ouverts. La courbe de ce jeune corps ployé sur la chaise grossière, le profil incroyablement pur, le regard ingénu, oh! si jeune, si jeune! — enfantin par la foi candide, et en même temps profond, un regard fait pour ne se poser que sur des âmes, — tout cela entrait en moi, par mes deux yeux, doucement, royalement, à flots larges et tranquilles, comme l'aube par une fenêtre.

De faibles bruits nous venaient du dehors, — cris d'oiseaux, appels de gamins sur la place, — et faisaient

valoir l'abondance, la somptuosité du silence où nous étions baignés. Muette, obscure, l'église semblait portée sur le vaste monde ensoleillé à la façon d'un bateau sur la mer, et nous étions seuls, elle et moi, — les dévotes étaient parties, — seuls dans une intimité dont elle ne se doutait pas, et que déjà mon cœur emplissait d'une telle tendresse!...

J'ai envie d'écrire, d'écrire jusqu'à demain pour raconter ma vision, et puis j'ai peur des mots : je n'en connais pas d'assez légers, d'assez diaphanes, — ni d'assez neufs. Depuis que le monde est monde, et qu'on aime, les plus beaux mots sont usés ; ils n'ont plus de sens ; toutes les vieilles images où les hommes ont continué de mirer leurs sentiments sont devenues des clichés, il n'y a qu'à choisir dans ce bazar... Je n'en veux pas. Ah! mon Dieu, si j'allais faire de la littérature!... J'aimerais mieux me taire toujours, et cependant il faut parler, quand le cœur déborde...

Elle restait immobile sur sa chaise ; seules ses lèvres tremblaient en disant les *Ave*, et ses doigts faisaient glisser, grain à grain, le chapelet dont la petite croix d'argent se balançait et brillait sur sa robe. Toute immobile qu'elle était, jamais je n'ai vu personne qui parût vivre plus intensément, mais d'une vie purement spirituelle, — et je crois à l'âme depuis que j'ai vu ce regard fixé sur l'éternité. Pour moi, je flottais à mi-chemin entre le ciel et la terre, attiré vers en haut par l'aimant de cette foi, et cepen-

dant retenu ici-bas par mon admiration même, puisqu'ils étaient bien nôtres ces cheveux, ces lèvres et ces mains jointes, ces pieds qui foulaient notre sol.

Et tout cela, qui dura quelques minutes, fut infini...

Elle se leva, se prosterna pour une dernière prière, et sortit. Je gagnai la porte en même temps qu'elle, sans réfléchir à ce que j'allais faire. Nous nous rencontrâmes au bénitier. J'y trempai mes doigts et les lui tendis. Elle leva sur moi des yeux surpris; puis elle effleura ma main en me remerciant d'un petit mouvement de tête. Comme elle faisait le signe de la croix, je le fis aussi. Ce fut spontané, nullement habile. Nos idées, nos convictions sont bien peu de chose; je croyais les miennes très loin de toute religion, et pourtant, mieux que n'importe quel autre, le signe des chrétiens exprimait à cette minute le fond de mon âme. Un autre jour peut-être essaierai-je de comprendre ce qui se passait alors, ce qui se passe en moi. Mais je ne raisonne pas, je me laisse conduire par une étoile.

Je n'osai pas la suivre sur la route. Je restai devant l'église, comme un curieux qui eût examiné les sculptures du vieux portail; mais je la regardai s'éloigner, vivement, sans hâte et sans effort, si naturelle!... ne faisant certes aucun frais pour l'étranger dont le regard l'accompagnait. La route s'en va d'abord toute droite, puis, à trois cents mètres de l'église, s'infléchit à gauche pour longer la belle propriété des Lorgeril,

dont la porte s'ouvre plus loin. Ma vision était bien petite et mes mauvais yeux la distinguaient à peine quand elle s'arrèta et disparut par cette porte. Alors je compris qui je venais de revoir : Louise, Louise Lorgeril, la fille de mon député, et, brusquement, cessant de rêver, je pris conscience d'un immense bonheur.

Il y a de cela huit jours. Depuis huit jours je vis auprès d'elle. Je la contemple et je l'écoute sans que rien de mon impression première se soit affaibli. Ce n'est pas la peine que j'entreprenne de la décrire : elle est au-dessus des descriptions. Et quand je saurais dire exactement la forme de son nez ou de sa bouche, la couleur de ses yeux, je n'aurais encore rien dit qui puisse évoquer son image. Mais je ne pourrais pas. Comment l'observerais-je avec l'œil avisé d'un commissaire-priseur? C'est alors que je ne l'aimerais plus. Je sais seulement qu'elle a des cheveux châtains assez foncés, qu'elle est presque brune, avec un teint mat et doré, — rien de ces horribles teints qu'on appelle « de lis et de rose », rien de ces figures rondes, plates et blanches qui font penser à des fromages à la crème. Je sais aussi que sa voix est claire, assez haute; et il me semble, quand elle a parlé, qu'elle continue longtemps à vibrer dans l'air, comme une cloche argentine. J'ai toujours détesté, chez une femme, ces voix de contralto, basses et quasi masculines, ces voix qui ont l'air moustachues.

Mais à quoi bon essayer? Les traits, la couleur, le son de la voix, qu'est-ce que cela auprès du charme infini qui se dégage d'elle? Je n'ai jamais rencontré personne, je ne dis pas qui lui ressemblât, mais qui parût de la même race. Quelquefois seulement, en montagne, quand il m'arrivait de me lever avant le soleil, j'ai trouvé dans le calme silencieux de l'aube, dans la limpidité cristalline de l'air, dans la rosée brillante sur les herbes, dans le murmure des gaves cachés par une buée légère, quelque chose de la pureté, de la candeur, de l'odorante jeunesse qui me ravissent en elle. Tous les êtres, plus ou moins, sont flétris dès leur naissance. On surprend, chez les enfants, des roueries, d'habiles manèges qui les font déjà vieux. Il n'y a rien de pur sur la terre, rien de tout à fait immaculé, rien qui n'ait subi la souillure du triste passé légué par tant et tant de siècles d'humanité. Elle seule semble née aux heures primitives du monde.

D'où vient que je recherche, que j'admire, que j'adore en elle, par-dessus tout une grâce innocente dont je me suis si parfaitement passé jusqu'ici? Ah! j'ai horreur de tout ce que j'ai fait! J'ai horreur de ce que je suis! Mon existence vaniteuse ou grossière, mais toujours vaine, m'est ce soir incompréhensible! Mon Dieu! m'humilier, m'agenouiller devant cette enfant, me prosterner dans la poussière, baiser le bord de sa robe, sentir sur moi la caresse immatérielle de ses yeux, le pardon de son sourire ingénu...

Je l'aime comme un fou. Il bouillonne en moi plus d'amour que je n'en puis contenir. J'aime avec une spontanéité si vive que mon amour échappe à ma conscience, à ma raison, et que je n'ai pu parvenir encore à l'ordonner, à le définir, à le comprendre. Comment limiter cet infini? En prenant la plume j'espérais me contraindre à voir clair en moi-même, à savoir nettement ce que je veux : mais ma plume ne m'obéit pas plus que mes pensées.

Une chose est pourtant dès aujourd'hui certaine : je ne saurais vivre sans Louise. Je suis indigne d'elle, totalement : qui ne le serait pas? Il faudra qu'elle m'accueille. Selon un vieux mot plein de sens, je lui engage ma foi. Aussi loin que me conduira mon amour, j'irai sans tourner la tête, car il ne peut mentir. Je le sens en moi comme ce que j'ai de plus vrai et de meilleur, comme ma seule vérité.

29 août.

Et me voici encore devant la petite table où j'écrivais hier, si tard dans la nuit, des pages incohérentes, à demi folles, dont je devrais sourire et qui m'émeuvent pourtant lorsque je les relis, tant je trouve de charme à ce qui parle d'elle! Ce petit cahier rouge, premier et seul confident de mon amour, il me paraît sacré. Plusieurs fois aujourd'hui, montant un instant

dans ma chambre, je n'ai pu résister au désir de le regarder, d'en tourner les premiers feuillets noircis d'une écriture passionnée. Mes yeux ont besoin de revoir certains mots, comme mon esprit a besoin de les penser.

Ce soir, une admirable nuit limpide enveloppe le jardin qui s'étend et palpite sous ma fenêtre. Tout à l'heure, je ne pouvais détacher mes regards des pelouses baignées de lune, des bosquets d'ombre veloutée, de la rivière d'argent luisant, des champs qui vont rejoindre à l'horizon le bord de la coupole où brillent les étoiles. Les étoiles surtout m'attirent; quelques-unes, dont la lueur incessamment se ravive et s'éteint, sont vivantes comme des yeux. Pourquoi Pascal s'effrayait-il du silence des espaces infinis? Je ne les crois pas silencieux. Leur immense harmonie entoure, berce notre univers; je la sens vibrer dans le calme des nuits.

Je suis seul avec mon secret. Je puis l'interroger à ma guise, l'approfondir, en refaire autant que je le désire l'admirable découverte. J'évoque, dans les huit jours qui viennent de s'écouler, les seuls instants qui ne furent pas perdus et négligeables, les seules minutes lumineuses. Je recommence à les vivre; peut-être ainsi me sont-elles plus douces encore.

Quand j'entrai dans le salon des Lorgeril, au retour de l'église, mon cœur battait à grands coups. Je vis tout de suite Louise qui arrangeait des fleurs près

d'une fenêtre. Elle me tournait le dos. Mme Lorgeril m'arrêta au passage pour me présenter à une grande jeune femme élégante :

— La femme de mon fils Pierre, que vous verrez tout à l'heure.

Ensuite, il fallut échanger quelques paroles avec le docteur et son épouse, serrer la main du maire et de M. Beylan, le plus fidèle ami de mon député. Tous me reconnaissaient, ou prétendaient me reconnaître, et ils me tenaient impitoyablement enfermé dans le cercle de leur conversation et de leurs politesses, auxquelles je répondais de mon mieux, sans pouvoir détourner mon regard de la blanche jeune fille qui maintenant causait avec son père, là-bas, devant la cheminée. Heureusement celui-ci m'appela :

— Venez donc un peu, vous!... Hein! vous l'avais-je dit que vous ne reconnaîtriez pas ma fille? Elle a meilleure mémoire et vous aurait dit bonjour tout à l'heure, si vous ne l'aviez rebutée, paraît-il, par votre mine étrangère et solennelle.

Pendant que je prenais la petite main que me tendait Louise, souriante et un peu timide, j'étais envahi d'une joie très vive et bien puérile, à songer que déjà j'avais occupé sa pensée. Elle avait parlé de moi à son père... Elle rougit quand il ajouta en riant :

— Tenez, je m'empresse de vous livrer une confidence qui vient de m'être faite sous le sceau du plus grand secret. Vous qui posiez jadis pour l'esprit fort

et n'avez pas une fois, en deux ans, assisté à la messe, vous avez déconcerté Louise par vos signes de croix.

Je répondis :

— Je vous ai vue si pieuse, aujourd'hui, mademoiselle, que je me suis laissé gagner par le charme et la contagion de l'exemple.

Elle repartit avec une vivacité malicieuse :

— Mais, monsieur, j'étais tout aussi pieuse quand vous étiez le secrétaire de papa !

— Oui, dit M. Lorgeril, mais dans ce temps-là tu n'étais qu'une petite bonne femme sans importance, à qui on ne se préoccupait pas de plaire !

— Par exemple !...

Et, pour faire oublier cette boutade trop vraie, je rappelai avec feu mille parties de barres, de croquet, de cache-cache, qui égayaient mon secrétariat. Même, n'avais-je pas joué quelquefois à la poupée, dans mon désir d'amuser celle que j'appelais alors ma petite amie?... Comment l'appeler maintenant? C'est toujours elle, c'est toujours moi, et quel abîme !...

Je renouais de mon mieux entre nous la chaîne des souvenirs. C'était déjà une chaîne, un lien... Louise parlait sans embarras, très naturelle, seulement un peu réservée ; et je prolongeais l'entretien, pour jouir du droit que l'on a de dévisager la personne à qui on parle. Jamais je n'avais réfléchi à cela. Fixez une femme à l'autre bout d'un salon, vous êtes un grossier personnage ; mais dès lors que vous causez avec elle,

la politesse même exige que vous ne la quittiez pas des yeux. Les silencieux doivent être bien malheureux quand ils aiment, puisque le droit de voir s'acquiert en bavardant! Pour moi, qui venais de faire cette belle découverte, je ne me lassais pas, tout en égrenant un chapelet de banalités, de contempler en action ce visage que j'avais vu pensif et recueilli, avec la joie intime de sentir que, pendant ces instants au moins, j'étais quelque chose dans sa vie : c'était sur moi que se posaient ces admirables yeux, pour moi que cette bouche souriait, pour moi que ces lèvres laissaient tomber des paroles...

Mme Lorgeril nous interrompit bientôt, d'ailleurs, peut-être à dessein. Je ne lui plais pas, je lui ai toujours déplu, parce qu'elle m'a rangé dans la catégorie condamnée des « impies ». Cette personne d'un jugement rigide et d'une intelligence réelle, mais étroite, ne s'est jamais consolée de n'avoir pu faire partager à M. Lorgeril ses idées religieuses. Il n'a rien d'un sectaire, et — car il est bon époux et fort accommodant — il ne vote les lois anticléricales que s'il ne peut faire autrement, mais sa femme et son curé attendent de lui davantage; on le circonvient, on le presse, on écarte de lui les « mauvaises influences » et les relations dangereuses : à vingt-deux ans j'étais du nombre! Je crois deviner, sous le ton d'ailleurs parfaitement correct de mon ancienne « patronne », que son antipathie dévote me poursuit jusqu'en ces

quelques jours d'innocente villégiature. Pourtant, ce soir, je ne me sens pas bien méchant; je viens de passer un quart d'heure dans une église, et, pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai refait connaissance avec un bénitier. Combien faudrait-il de signes de croix pour désarmer cette gardienne de la foi?

Le dîner n'est pas très amusant. Je suis loin de Louise. Les fleurs qu'elle disposait tout à l'heure dans une corbeille, hélas! trop vaste, ornent le milieu de la table et me dérobent son visage. La femme du docteur m'assassine de ses ragots de politique locale et M. Beylan me raconte ses débuts au barreau, que je ne tiens pas du tout à connaître. Cependant rien n'égale pour moi l'ennui, l'horreur des histoires de chasse; elles constituent le fonds de la conversation de Pierre, le fils marié, arrivé au moment où nous allions nous mettre à table. Il n'est peut-être pas bête; sans doute est-ce moi qui ai tort, car je vois le docteur frémir à ses récits : « La perdrix s'envole... Mon chien fait ceci... je tire... » Je crois que ce qui me manque c'est de savoir découvrir dans ces petits drames le personnage sympathique; mais entre le chasseur, le chien et la perdrix, ma sympathie reste flottante et ne parvient pas à se poser.

Après le dîner nous nous attardons sur la terrasse. J'ai pris du café que je n'aime pas, afin d'être servi par Louise. Elle est toute gracieuse dans toute sa per-

sonne et chacun de ses gestes. J'ai certainement vu déjà de jolies femmes prendre de séduisantes attitudes; jamais je n'en ai connu aucune qui eût ce don de la grâce continu, infaillible en quelque sorte. Que d'efforts, souvent, j'ai dû faire pour ne pas voir une pose vulgaire, ne pas entendre une intonation déplaisante! Il me fallait apporter à mes amours la collaboration de ma bonne volonté. Tandis que je regarde Louise aller de l'un à l'autre, glisser sur le perron, forme blanche, se pencher, s'asseoir, se retourner, sourire, — je la regarde avec un sentiment délicieux de sécurité et d'admiration. Il me suffit de l'avoir vue une heure pour savoir, avec une absolue certitude, que rien d'elle ne peut me choquer; c'est sur elle que je mesurerai la beauté du monde.

Elle nous quitte de bonne heure; alors j'attends impatiemment la fin des cigares, des gros rires d'hommes, des histoires; j'attends le moment où, dans ma solitude, je pourrai la retrouver, me dire et lui dire que je l'aime.

Cette première nuit, je n'ai pas tenté de dormir un instant. Dès le petit jour, je promène dans le jardin silencieux mes rêves et mon intime joie. J'entends l'angélus virginal; je lui réponds, non point par des paroles que je ne sais pas, non point même par un hommage à un Dieu que je ne connais guère, mais par un élan spontané de reconnaissance. Je chéris cette église où je l'ai vue d'abord. Et puis la cloche

qui me parle lui parle aussi ; j'écoute avec tendresse cette voix qu'elle accueillera tendrement.

A sept heures Louise descend, un petit livre à la main. Elle va à la messe. Je la salue; elle me dit bonjour d'un petit signe de tête — et toujours ce regard étonné de ses grands yeux. Je n'ose pas l'accompagner. Je continue d'errer dans le jardin, tandis que je l'imagine en prière, à la place qu'elle occupait hier. De grandes vagues d'émotion, d'amour, d'enthousiasme déferlent dans mon cœur; je comprends pour la première fois ce que veulent dire des mots comme « éperdu », « hors de soi »... Je me confie à quelque chose d'infini qui depuis la veille m'envahit : je n'essaie pas de résister à cette tyrannie; je n'espère rien, je ne veux rien, je m'abandonne à l'océan qui monte en moi. Voilà ce que c'est qu'aimer...

Le lendemain... Ah! vais-je, comme un bon reporter, raconter mon histoire et découper le temps en petites tranches exactes? Je m'embrouillerais dans cette chronologie.

30 août.

L'attitude de M. Lorgeril à l'égard de Louise est curieuse. Visiblement il l'adore. Elle est la vraie reine de la maison. Ils s'entendent à merveille, et elle n'y a

pas grand mérite, car il fait tout ce qu'elle veut. Elle se plaît avec lui. Je surprends à table leurs regards complices, et de petits sourires qui semblent faire allusion à une immensité de confidences, de secrets communs, à toute une intimité profonde et qui n'appartient bien qu'à eux. Mon Dieu! c'est un peu du bonheur que je rêve, de posséder avec elle un univers où nous serions tout seuls! Je trouve même entre eux des ressemblances certaines, autant qu'un vieil homme grisonnant peut ressembler à Louise!... Il y a quelque chose d'identique dans leurs regards, dans leurs sourires, où se glisse parfois une malice légère et toute aimable, plus souvent une mélancolie qui semble les emporter d'un coup d'aile loin, très loin de ce qui les entoure, — quelque chose d'identique dans leur simplicité, leur aisance devant la vie et aussi dans le tour hardi de leurs esprits, qui répugnent aux conventions et aux classifications courantes. Elle tient de lui ce beau front, ces yeux bleus... Qui aurait dit que je m'intéresserais jamais à la figure de mon patron?... Et voilà que je m'attache à lui, plus que je n'avais fait en deux ans de collaboration, depuis que je crois saisir le fil invisible qui les relie, lui et elle. Car, s'il est possible qu'elle descende d'une race d'hommes, qu'elle ne soit pas née d'un rayon de soleil ou d'une goutte de rosée, elle est bien de sa race à lui, et je ne crois pas qu'elle ait grand'chose de commun avec sa mère, sèche puritaine, exactement appliquée à tous

ses devoirs, même à celui d'être polie, mais dépourvue d'attirance et de charme.

Et cependant c'est devant sa femme que M. Lorgeril s'incline, dès qu'il est question de Louise. Elle seule a le droit d'émettre un avis, de prendre une décision. Elle seule parle de haut et juge sans appel, avec l'autorité d'une souveraine légitime, dédaigneuse du prince consort. Elle dit : « J'ai donné telle éducation à Louise... J'ai voulu que Louise apprît telle chose... Je n'entends pas que ma fille fasse ceci ou cela... » Le prince consort, penaud, baisse la tête. On devine que, libre d'agir, il eût agi tout autrement. Mais il se refuse le droit d'intervenir. Il subit et souffre en silence. Il trouve une revanche, j'imagine, dans les délicieux sourires de tendresse et d'entente secrète, dont Louise ne gratifie jamais sa mère.

Au fond, je crois démêler dans son attitude celle d'un très brave homme, à la fois faible et scrupuleux. Il se sera engagé, en se mariant, et pour se faire pardonner d'être incroyant, à laisser sa femme diriger l'éducation de ses enfants. Il s'en est déclaré par avance indigne, et peut-être, dans sa bonhomie, croit-il qu'il l'est en effet! — Il respecte honnêtement son contrat. Pourtant, sans le vouloir, il triche, en n'étant pas aussi peu séduisant que sa femme, en se faisant aimer. Par là, il usurpe tout de même le pouvoir, et règne incognito.

Je l'ai bien senti hier en causant avec Louise. Nous

rentrions d'une promenade, — nous étions plusieurs, hélas! — mais un hasard heureux et que j'avais beaucoup aidé, nous isolait tous deux, pour un instant trop court, à l'arrière-garde... Un vieux malpropre nous demanda l'aumône; je l'aurais écarté, car il me dégoûtait, mais elle, comme ce qui est très céleste, ignore ces dégoûts; elle s'arrêta pour fouiller, d'un geste charmant, dans un petit sac d'où elle tira une pièce de dix sous qu'elle mit dans la main du vieux. J'en ajoutai quarante; j'aurais donné aussi bien toute ma fortune à cet homme pour le récompenser de nous avoir fait perdre un peu de terrain sur la bande qui nous précédait.

— Voyez-vous, me dit Louise, je n'aurais pas dû lui donner, car c'est un pauvre mal pensant.

— Ah! dis-je étourdiment, il vote mal?

— Oui, me répondit-elle en riant, il vote pour papa.

— Quel crime!

— Vous pensez bien que je dis cela en plaisantant!... D'abord tout le monde vote pour papa, même M. le curé... puisqu'il n'a qu'un concurrent très mauvais... socialiste... vous savez? Mais ce vieil homme-là est tout à fait impie; il n'a pas fait baptiser ses enfants et maman dit qu'on ne doit pas donner à ces gens-là, que c'est encourager le mal. Elle a beaucoup de caractère, maman... Moi, je voudrais bien faire comme elle; mais, que voulez-vous?...

quand je le vois avec sa pauvre figure ravagée, ses joues creuses, sa main qui tremble... Il ne peut plus travailler, ce vieil homme, il est infirme... C'est plus fort que moi, je lui donne tout de même...

— Je ne le répéterai pas.

— Oh! maman le sait bien, allez, et papa aussi, ajouta-t-elle avec ce petit sourire entendu que je l'avais déjà vue échanger si souvent avec M. Lorgeril, et où je lus une nouvelle preuve de la parenté d'âme qui l'unissait à son père incroyant et léger, plus fortement peut-être, plus tendrement à coup sûr, qu'à son irréprochable mère.

Comme nous descendions le chemin qui nous ramenait à la maison, elle crut devoir s'excuser, au moins à ses propres yeux, car elle se doutait bien qu'elle ne m'avait pas scandalisé :

— J'ai tort, probablement... Ce qui me rassure, c'est que le bon Dieu est là, avec son ciel et son enfer, pour récompenser et punir chacun suivant ses mérites. Alors, vous comprenez, il n'a pas besoin qu'on l'aide... Il arrangera tout cela plus tard à sa manière. En attendant, nous pouvons bien tâcher de donner un peu de bonheur aux uns et aux autres ici-bas. C'est si bon!...

Une expression vraiment angélique passa sur son visage, la même que je lui avais vue dans l'église. Si je l'avais moins aimée, j'aurais profité de l'incident et de sa demi-confidence pour lui faire une déclaration.

Mais mon émotion était trop sincère pour être habile. Cette atmosphère si délicate et si pure, si nouvelle pour moi, enchanteresse, cette atmosphère supraterrestre que Louise créait instinctivement autour d'elle, j'avais peur de la dissiper en prononçant les mots toujours brutaux, même quand ils sont fades, où s'exprime l'amour des hommes. Ah! les mots, les mots! N'est-il donc pas possible de se passer d'eux pour se comprendre? Il faudra bien y recourir cependant. Et j'ai peur de ce moment-là, qui doit venir — bientôt...

31 août.

Encore un peu plus de vingt-quatre heures, et je serai parti pour Chartres où je dois accomplir une période d'exercices. Pesante servitude des obligations militaires, elle ne m'avait jamais été si importune. M'en aller, quitter ce Verceil, m'évader du rêve vrai où je vis... Comme cela me paraît ce soir cruellement inutile!... Je ne serai plus là et elle continuera d'exister. D'autres la verront, lui parleront. Elle répondra... Est-ce possible?

Depuis ce matin l'idée de mon départ si prochain empoisonne toutes mes minutes. Cette pensée s'est imposée à moi tout d'un coup; en vain je me gourmande, je m'exhorte à jouir des instants qui fuient; je

ne puis songer qu'à leur fuite, sans trouver la force de les savourer. Si l'on avait ainsi l'obsession de la mort, que la vie serait amère! Mais la mort n'apparaît jamais aussi certaine, même aux vieillards, que m'apparaît mon départ.

Je n'ai guère vu Louise aujourd'hui. M. Lorgeril aime à recevoir. Sa grande maison de campagne, plus vaste que belle, est, pendant les vacances, une hôtellerie qui ne désemplit pas. A quoi bon énumérer les gens qui défilent? Ils sont sans intérêt pour moi. Ils ne m'occupent que dans leurs rapports avec Louise, et à cet égard je ne suis jamais content d'eux. Lorsque, causant tranquillement, ils semblent ne pas s'inquiéter d'elle, j'ai envie de leur crier : « Imbéciles! N'avez-vous ni yeux ni oreilles? Louise est là, et vous vous regardez les uns les autres? Vous parlez de chasse, de politique ou d'affaires? Vous pouvez penser à autre chose qu'à l'aimer? » Mais si je vois qu'ils la considèrent avec trop d'insistance, qu'ils lui parlent et s'efforcent de lui plaire, ma jalousie s'irrite aussitôt jusqu'à me faire souffrir cruellement. — Certes, je l'emporterai loin d'eux tous! Cachée aux regards, elle n'existera que pour moi. Elle trouvera dans mon cœur plus d'amour et d'adoration que dans le reste du monde.

Je n'ai pas manqué un seul matin de me lever de bonne heure afin de la voir partant pour l'église. Elle y va toujours seule — c'est si près! — et Mme Lorge-

ril fait profession d'être malade. Je me promène innocemment au jardin. Elle sort, son pas léger fait à peine craquer le gravier. Je la salue, et n'ose pas lui parler à cette heure-là, car il me semble lire dans l'expression recueillie de son visage comme une prière commencée. Elle passe. La grille retombe. Elle s'en va. Je poursuis dans le jardin encore solitaire l'amoureuse méditation qui m'enchante. C'est bien peu de chose, ce n'est rien, cette fugitive et muette entrevue du matin; pourtant emporterai-je d'ici un seul souvenir qui me soit plus délicieux?

Vers cinq heures, quand l'ardeur du soleil s'est calmée et que les ombres des grands arbres s'allongent sur le sol avec une nonchalante lassitude, nous prenons le thé, devant le perron, sur la terrasse naturelle qui domine la vallée. Les heures ont leurs exigences. Celle-là, déclin de la journée au déclin de l'été, commande l'apaisement. Les hommes rient moins fort, les femmes parlent moins vite. Parfois même il arrive pendant quelques secondes que tous se taisent, hommage éloquent rendu à la beauté des choses. Ma constante pensée, sans cesse meurtrie depuis le matin jusque-là, se repose alors et reprend des ailes. Louise anime de ses allées et venues gracieuses notre petite assemblée et semble l'illuminer de son charme vraiment divin. Instants très doux, qui souvent se prolongent jusqu'au dîner, tandis que, dans la clarté décroissante, la splendide nature s'estompe, s'allège,

propice au rêve... Aux lumières, les contours et les pensées reprennent leur brutalité.

Lorsque je cause avec Louise, j'évite d'instinct les sujets civilisés : le monde, le théâtre, les livres. Je ne veux pour ses pieds qu'une herbe neuve. Tout ce qui est convention répugne à sa nature spontanée — je voudrais écrire « primitive », si notre vanité d'êtres sociaux n'avait fait de ce mot un reproche. Cependant je goûte en elle par-dessus tout une saveur originale, fraiche, ingénue : nulle industrie n'a passé par là; rien d'appris, rien d'apprêté. Entre les séductions habiles des femmes du monde et cette grâce aisée, même distance que du talent au génie. Elle ne joue pas du piano, elle ne chante pas. Tant mieux! Il me serait trop pénible de la voir donnée en spectacle et livrée à des louanges grossières, ou peut-être à des appréciations injustes. Le soir, elle nous quitte de bonne heure. Hier, dans le jardin, je causais avec M. Lorgeril quand Louise est remontée dans sa chambre. J'ai vu, à travers les raies des persiennes, sa lumière cheminer au premier étage, et s'arrêter dans sa chambre, dernière fenêtre de l'aile droite de la maison. Tout en pensant, j'observais la douce clarté qui venait d'elle à moi comme une inconsciente caresse. Quelque temps après, cette faible lueur s'est éteinte, et seulement alors je me suis aperçu qu'il faisait nuit.

J'ai écrit tout à l'heure que je ne prête pas attention,

ici, à ce qui n'est pas elle. Cependant, l'un des habitués de la maison, Georges Dargeau, m'inspire une franche antipathie. C'est un homme de mon âge, plutôt beau garçon, blond, frisottant, grand et fort, avantageux, élégant, la langue bien pendue, une éloquence du Midi, de l'intelligence peut-être, mais à coup sûr nulle profondeur. Sa famille habite Verceil de toute éternité, et il y vient passer ses vacances. Il est ici en pays conquis, et traite mon député avec une familiarité à peine polie qui me choque. Par contre, il fait ostensiblement sa cour à Mme Lorgeril, qui en paraît coiffée; il lui prête main-forte quand il s'agit, dans une discussion, de défendre les saines doctrines conservatrices; il a soin cependant de ne pas se séparer tout à fait de M. Lorgeril qui se défend d'ailleurs mollement, avec la souriante indifférence d'un vieux sceptique. Ce Dargeau sera un politicien, s'il ne l'est déjà. Envers Louise, il est galant, empressé, avec je ne sais quel air de sécurité et de protection qui me donne envie de le gifler. Sans doute, il s'autorise de sa qualité d'ami d'enfance; sa sœur voit Louise tous les jours. Il faisait son service militaire lorsque je travaillais ici, et je ne l'y avais pas vu ou presque pas. Entier dans mes antipathies comme dans mes affections, je l'ai pris en haine au point que j'évite de lui parler, pour ne rien lui dire de désagréable à l'excès. Sans doute y a-t-il quelque jalousie dans mon cas. Mais ce gros gaillard vulgaire peut-il plaire, à elle

surtout? Évidemment non. Je préférerais toutefois qu'il allât répandre sur d'autres contrées sa faconde.

Il a une sœur beaucoup moins antipathique, bonne petite dinde, à qui je sais gré d'être honnêtement effacée, laide et stupide, mais sans méchanceté. Il a aussi une mère, une bonne grosse maman méridionale, dont le parler sent l'ail, femme d'œuvres, intarissable quand elle vante ses propres mérites. Le père est magistrat à Paris, invisible pour l'instant.

J'écris et le temps passe, fuyante soirée... Après celle-ci une seule encore, et je pars. Mais ce qui est né en moi ne peut plus mourir. En quelques jours, quelle révolution dans ma vie! Que sera mon avenir? J'attends de lui un bonheur infini. J'y vais rêver toute la nuit.

2 septembre.

Il est une heure du matin. J'ai fait durer aussi longtemps que je l'ai pu ce dernier jour de mon premier bonheur. Demain, — aujourd'hui plutôt, tout à l'heure, — je m'en irai; la grande maison sommeillera encore; elle-même ne sera pas levée et je ne verrai pas son départ pour la messe, qui était devenu dans ma vie quelque chose d'essentiel.

Je reviendrai, sans doute, je reviendrai. Bientôt... Et cependant j'ai la gorge serrée d'une vraie angoisse

que des larmes seules pourraient soulager. L'expérience m'a appris à me méfier de l'avenir. Demain veut dire peut-être. Je quitte une certitude pour un espoir. O certitude, que je t'ai aimée!... Quand elle me parlait, souriait, s'avançait sur la route ou dans le jardin, cueillait des fleurs de ses doigts frêles; quand mon regard se baignait dans le sien... Elle était là, je vivais auprès d'elle... Je reviendrai dans huit jours. Huit jours! Quel champ laissé au malheur! Je crains tout de ces huit jours : qu'elle-même, que moi-même — ou que le monde ne finisse...

Elle est restée ce soir au salon un peu plus tard que de coutume. Ayant pris congé des uns et des autres, je me suis retiré en même temps qu'elle. Mais je n'ai pas encore eu le courage de m'occuper de ma valise. Accoudé à ma fenêtre, j'y suis resté bien longtemps immobile et sans pensée précise, laissant se prolonger en moi les dernières vibrations du bonheur, comme on redoute de rompre un silence où tremblent encore les notes émouvantes d'un accord. Maintenant, c'est fini; il me semble que je suis déjà parti; déjà je ne vis plus que dans l'attente inquiète du retour.

Je veux toutefois ajouter quelques pages à ce cahier, écrit comme malgré moi, sous la dictée imperieuse de l'allégresse. Je veux réfléchir, je veux scruter ma conscience, pour achever, par un effort volontaire, la victoire de mon amour. Pauvre volonté, comme tu arrives tard! Tu n'as joué aucun rôle en tout ceci,

triste général abandonné au premier coup de feu par ses troupes, et tu n'as plus rien à faire de ton épée, sinon de la remettre au vainqueur...

Si je m'examine ce soir ce n'est pas pour remettre en question ce qui, dès maintenant, m'échappe et domine ma vie. Mon amour est un fait que je ne songe pas à discuter, et, à son égard, je n'ai d'autre résolution à prendre que de briser devant lui tous les obstacles, en moi et hors de moi. Mais justement c'est ce « moi » que je voudrais faire comparaître.

Je n'ai été jusqu'à présent qu'un être bien incertain et bien faible. Mon histoire sentimentale est assez méprisable. Le coup d'œil que j'y ai jeté l'autre jour m'en a dégoûté. Rien de vraiment tendre, de vraiment passionné, rien de hardi, de fort, et d'un peu dangereux, point d'autres risques que les risques ignobles ou ridicules de l'aventure; mais jamais je n'ai joué quitte ou double, jamais je n'ai livré ma vie. Dans ces combats, une prudence lâche me réservait toujours un cheval pour la fuite. Enfin, je n'ai pas aimé.

J'avais eu cependant le pressentiment de l'amour. Je me vois, vers quinze ou seize ans, — au cours de quel voyage de vacances?... je ne sais plus, — seul dans un wagon mal éclairé, debout sous la lampe fumeuse, et déchiffrant pour la première fois un petit exemplaire de Musset. Je me rappelle très bien mes soudaines bouffées d'émotion, le trouble nouveau

imprimé dans mes veines et qui faisait battre mon cœur, ivresse délicieuse où les sens semblaient n'être pour rien. Et ensuite, pendant de longs jours, de longs soirs de rêverie aux étoiles, le sentiment charmant du secret gardé au plus intime de l'âme, comme une lettre qu'on tient serrée sur son cœur. Jusque-là, tout en moi était clair et susceptible d'être traduit en paroles, et Musset, avec ses mots qui sont pourtant les mots de tout le monde, mais qu'il semble envelopper d'un rayon de lune, avec ses vers brillants de larmes, sa prose aérienne, ses sanglots de violon, toute son ensorcelante musique, Musset si câlin, si prenant et si tendre, même lorsqu'il plaisante et qu'il ment, me révéla le royaume de l'inexprimable. J'entrais avec lui dans le jardin des fées.

J'en suis bientôt sorti. J'ai dit par quelle porte commune. Tout cela n'est pas beau. Il y a longtemps que je ne me préoccupe guère de ce qu'on appelle morale, mais j'ai péché contre l'amour, et sans le savoir, sans savoir qu'elle existait, j'ai péché contre Louise. « L'homme n'est ni ange ni bête », dit Pascal. Je crois plutôt qu'il est ange et bête à la fois, et que toujours l'un des deux souffre d'être opprimé par l'autre. En moi, la gloutonnerie de la bête dévorait les rêves de l'ange.

Qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai voulu être heureux. D'une manière constante et suivie, je n'ai même voulu que cela, — sans trop de succès mais aussi sans trop

de découragement, parce que je suis jeune et que j'ai le temps.

Plusieurs fois des élans brusques, violents, m'ont lancé sur de fausses pistes. Je me sens à de certains moments gouverné par une puissance de désir qui m'effraie. Elle commande et n'écoute rien. Elle me montre un but, elle me crie que le bonheur est là, et d'une voix si forte que je m'y rue en furieux. L'idée fixe s'empare alors de mon cerveau, et toute mon activité se déploie et s'use à la servir. Au lycée, où j'ai fait des études inégales, ayant poursuivi tour à tour, et parfois simultanément, l'idéal du cancre et celui du brillant élève, il me prenait soudain d'âpres envies de réussir, d'être le premier, d'écraser tous les autres. Je travaillais alors avec l'ardeur d'un forcené, incapable de m'intéresser à ce qui n'était pas mon travail, et le reste de l'existence, décoloré, ne m'apparaissait plus que comme le décor gris et terne où se jouait un drame passionnant. Après avoir fourni mon effort, je me concentrais dans l'attente du résultat, dans un espoir aigu et lancinant. Vraiment, si la colère est une brève folie, n'en était-ce pas une, un peu plus durable, voilà tout?... Je calculais mentalement les heures et les minutes qui signifiaient la durée de mon supplice et lorsque le moment suprême approchait, par exemple quand s'ouvrait la classe où devaient être proclamées les places d'une composition, l'excès de mon émotion, en dépit des efforts surhumains que

je faisais pour lui commander, me laissait sans force et sans voix, souvent incapable de réprimer un petit tremblement de mes mains. La défaite m'abrutissait lourdement; j'en avais moins de chagrin que de dégoût et d'amertume; le chagrin eût été plus doux. Quant à la victoire, elle ne s'épanouissait pas joyeusement en moi. J'essayais d'exprimer tout son suc. Je mâchais et remâchais ce fruit ingrat, étonné de n'y pas trouver de quoi désaltérer ma gorge sèche.

Cette même ardeur toujours déçue et toujours renaissante, je l'ai apportée à des jeux, à des entreprises de vacances telles que la construction d'une digue ou d'un four, à des jalousies, à des haines, à des affections, à des travaux très ennuyeux, et même à des œuvres désintéressées. Je l'ai appliquée à des riens, ou du moins à des choses qui m'étaient en elles-mêmes absolument indifférentes, comme si, dans ces désirs dont l'objet était vain, je n'avais poursuivi que le douloureux plaisir de désirer.

J'explique ainsi la contradiction que j'ai souvent constatée entre l'âpreté de mes ambitions et une sorte d'indifférence et de détachement foncier qui, de temps à autre, surgit et balaie tout. Mes amis m'ont plaisanté là-dessus : « Cette chose que tu voulais à tout prix, tu l'as, et tu ne t'en soucies plus? » Ils ont tort; ce n'est pas cette chose que je voulais, mais je ne sais quoi que j'espérais trouver en elle, et qui n'y était pas.

J'ai cherché ce je ne sais quoi dans des amours trop faciles, dans la vanité littéraire ou mondaine, et dans mes demi-succès du barreau. Quand la réalité ne me le donnait pas — elle ne me l'a jamais donné que par éclairs — je le demandais à l'imagination. En ai-je fait des rêves! Je me suis conté des milliers d'histoires, j'ai bu les philtres enivrants où s'abreuvaient les maîtres du monde; j'ai été Alexandre, Napoléon, Lamartine; j'ai tout inventé, tout subjugué, j'ai joui de tout et je me suis lassé de tout : car j'avais toujours plus de désirs que de pouvoirs, même en songe.

... J'ai l'air, en vérité, quand je note ces enfantillages, de me moquer de moi-même. Ils sont réels pourtant, ils m'ont fait assez souffrir!... Après de grandes folies d'imagination, je restais épuisé et écœuré comme après une ivresse ou une débauche physique.

Inveni portum... Puis-je la murmurer sans mentir, la vieille devise latine? Le vent heureux qui m'a conduit jusqu'ici m'a-t-il fait entrer dans le port?

Je le crois. Dans le sentiment souverain que Louise m'inspire, rien qui ressemble à mes passions antérieures. Nulle impatience de conquête. Sans doute je n'imagine plus ma vie sans elle; mais parce qu'elle existe et que je l'ai vue, c'est dès maintenant que je suis heureux, et non pas demain, d'un hypothétique bonheur. Je ne demande à demain que de continuer aujourd'hui. Car ma joie est bien présente et certaine,

et dès maintenant pour avoir mêlé — si peu pourtant! — mon existence à la sienne, j'y ai fait entrer du définitif et de l'absolu. Mes flottants et vagues désirs ont trouvé leur équilibre.

Non, je ne risquais rien à évoquer mon passé, à regarder mon cœur, à me rappeler ses soubresauts désordonnés ; je ne risquais rien à faire l'aveu de cette apparente inconstance qui m'a fait prendre et quitter tant de voies. Au fond, tous mes pèlerinages recherchaient le même temple et témoignaient d'une même adoration envers le dieu inconnu qui serait assez fort pour me posséder tout entier. J'ai rencontré ce dieu et je l'adore...

Petite Louise, pure enfant, fraicheur, grâce, bonté, sourire... Blancheur dans ma nuit, certitude au milieu de mes doutes, force invincible parmi le désarroi de mes faiblesses, douceur qui enchaine mes âpres désirs, flamme où je me réchauffe, source où je bois, avenir où j'espère... comment donc as-tu fait pour t'emparer de moi, pour te soumettre en un instant ce cœur déjà blasé, souillé, dressé par l'égoïsme et avide de jouir? Comment as-tu fait pour que je t'aime, toi, la première, la seule? Car voici que, pour la première fois, j'aime ; je sens en moi quelque chose de plus grand que moi ; je ne t'envisage pas, ma Louise, comme une esclave de ma passion ; je suis, au contraire, à tes pieds ; c'est moi qui voudrais te servir, sans rien demander en salaire ; enfin, je me méprise, je me

déteste, je m'oublie, et je ne veux plus vivre que pour toi.

Que je meure, plutôt que de connaître un jour où je sourirais de mon amour bien-aimé, et même du lyrisme d'écolier auquel je m'abandonne ce soir!...

Que je meure plutôt que de nier ces instants sacrés où j'ai connu l'amour!... Mais je ne crains pas cela, je ne crains pas l'impossible. Je ne redoute que la vie et ses hasards. Une timidité, l'obscure frayeur de faire entrer dans un rêve le pas pesant de la réalité, et d'étouffer sous la cendre des mots et des usages bourgeois la flamme vive de ma tendresse, m'ont empêché de demander Louise en mariage. Ne l'aurais-je pas dû avant de partir? Une déclaration si subite aurait surpris et peut-être indisposé contre moi ses parents. Au moins sa mère, car son père, je le crois bien, a deviné mon secret et m'est favorable. Hier même, j'ai cru un instant qu'il m'invitait à lui ouvrir mon cœur. Je n'ai pas osé; et d'ailleurs c'est à Louise que je veux m'adresser d'abord. Est-il possible qu'elle ne m'accueille pas?... Je n'y veux pas penser; j'ai confiance en ses yeux qui ne promettent que le bonheur... Mais pour ses parents, — non certes pour moi qui ne varierai plus, — il vaut mieux que je m'impose l'épreuve de l'attente, et je ne parlerai qu'à mon retour du camp.

L'aube se glisse sous les arbres; le jour de ma fuite se lève, triste jour, jour sans soleil et sans pain... Adieu, Louise... tendrement, oh! tendrement, adieu...

II

Camp d'Auvours, 5 septembre 1882

Midi... Un lourd soleil sur le camp qui somnole. J'ai pu fuir les rires du mess et cette bruyante camaraderie qui se donne libre cours à l'heure du café et des petits verres. Le plus difficile est d'échapper à mon capitaine, toujours en quête de partenaires pour son bridge et qui m'a pris en amitié. Il est bien capable, s'il ne trouve personne, de me faire rechercher jusque sous ma tente.

Elles me plaisent, nos petites tentes d'officiers, plantées au milieu d'un bois. On ne peut s'y tenir debout que contre le piquet central, unique colonne du minuscule palais de toile. Mais enfin nous avons un lit, — même une descente de lit! — une chaise, une table, une cuvette. On se sent bien chez soi, dans cette maison sans fenêtres où le jour est filtré par les blanches murailles. Il y en a de plus confortables. La pluie, pour peu qu'elle veuille s'en donner la peine, pénètre en celle-ci, et me tombe en grosses gouttes sur

le nez quand je dors. La nuit, on gèle. Je m'enrhume, je m'enroue, je tousse, — et je me porte le mieux du monde. Cette vie de soldats campés a du charme — comme cela, en passant. On est plus près de la nature, on vit plus sainement, moins par l'esprit, davantage par mille instincts restés vivaces sous l'écorce civilisée. On perd son allure compassée « d'homme du monde ». On court, on escalade des barrières, on se couche tout plat contre cette terre que, dans « la vie comme il faut », on daigne à peine fouler d'un pied méprisant. On cause plus librement avec les nuages, la lune ou les étoiles, avec le vent, avec la terre, avec les arbres. Ce grand corps qu'on traîne après soi, souvent si fastidieux dans les villes, s'épanouit ici, avec un sans-gêne heureux. Ce n'est plus un animal encombrant que je promène en laisse par les rues, c'est un bon cheval que je monte, et qui galope à travers la campagne.

Le service ne m'ennuie pas. Je redeviens enfant à « jouer aux soldats ». Tout cela est naïf et désintéressé, un peu héroïque par la couleur, le son des mots et des coups de fusil, par la destination lointaine et l'évocation constante de la guerre où il faudra mourir...

Je n'avais pas ressenti les mêmes impressions lors de mes précédentes périodes, — ou moins fortement. C'est que je n'avais pas été bouleversé comme je le suis depuis Verceil, et je poursuivais ici, comme

ailleurs, les habitudes factices d'une vie sociale qui m'avait asservi. Maintenant, s'il me faut passer quelques jours loin de Louise, j'aime mieux me livrer à une existence qui entretient et exalte en moi l'ardeur, la spontanéité, le goût de vivre, et qui me rapproche d'elle en me rajeunissant. Oui, j'aime mieux cela que de me mêler aux hommes intéressés et railleurs.

Cette raillerie sur tout, qui avilit à plaisir ce qu'elle touche, m'exaspère, et j'ai honte quand je vois mes camarades broder sur le thème usé de l'amour les sales variations de leurs plaisanteries, — vilain ouvrage toujours pris et repris dans l'oisiveté, comme les femmes ont leur crochet aux doigts, — j'ai honte à songer que j'en ai fait autant. Pourquoi avons-nous donc, nous, les hommes, l'obsession du laid et du grossier dans l'amour? C'est que nous n'aimons pas, je le vois bien... Car, dès que nous aimons, l'ignominie des conversations coutumières nous soulève le cœur. Il m'a suffi d'approcher Louise pour que toutes les femmes me soient sacrées.

Ce soir, au coucher du soleil, je me suis promené plusieurs fois, bien au delà de l'alignement des tentes, à la lisière d'un bois, auprès d'un étang. Des appels de clairon, assourdis par l'éloignement, venaient à moi du camp désert; personne ne songeait à troubler le recueillement de ma solitude. Les soldats s'étaient éparpillés dans les guinguettes d'alentour, pour boire, manger et rire. De temps à autre, le vent

m'apportait l'écho d'une chanson braillée là-bas sous une tonnelle, mais en me l'apportant, il la mêlait à sa chanson à lui, la tamisait à travers les branches, la purifiait sur le sable des landes, jusqu'à ne faire plus de ce chant d'ivrognes qu'une rumeur presque harmonieuse, apparentée à la mélancolie de l'heure. Et je remerciais tout bas cette bonne nature qui crée incessamment de la beauté avec nos laideurs.

La nuit tombait vite, la lune surgie brillait dans l'étang, et le crapaud chantait doucement : tio, tio, tio, pauvre bête répugnante qui a pourtant dans le gosier cette note de tendre musique. Je la lui enviais, j'aurais voulu, moi aussi, faire ma partie dans le concert des bois, du ciel et de l'eau. Je m'y associais par un grand élan silencieux, vraie prière, invocation à ma divinité.

Hier, l'un des lieutenants de l'active, vieux, aigri, et qui se console d'une terne carrière en y pensant le moins possible, me vit gagner mon oratoire en plein vent et m'y accompagna. Il me fatigua d'abord de son bavardage âpre et malveillant. Puis, s'étant mis en tête de faire briller sa mémoire, qui est remarquable, il commença de me réciter des vers : Baudelaire, Vigny, et l'inépuisable Hugo. Il les disait bien, d'une belle voix grave. Je le laissais aller, je buvais ses paroles, j'en aimais les moindres syllabes, comme un exilé qui retrouve le langage de son pays.

8 septembre.

Après-demain dimanche, permission de vingt-quatre heures! Je pars demain samedi dans la voiture d'un ami; je gagne Le Mans; de là, j'arrive à Paris, vers minuit. C'est assez pour que je sois à Verceil un peu avant le déjeuner; je m'y suis invité sans façons, prétextant l'oubli de quelques livres dans ma chambre. Par exemple, il faudra que je reparte deux heures après... Mais deux heures, quelle éternité! Je ne regarde pas au delà.

Je ne puis réprimer ma joie de collégien. Joie de partir, joie d'arriver, joie de vivre et d'aimer, joie de connaître le bonheur, de m'y plonger avec délices...

. . . .

17 septembre

Je n'ai pas encore eu le courage de rouvrir ce cahier, de peur d'y relire les pages trop cruellement heureuses qui raviveraient ma douleur. Et puis je le reprends tout de même, parce qu'on a besoin de crier quand on souffre, et c'est ici que je veux le pousser, le long cri de détresse qui peut-être me soulagera mieux que n'a pu faire le silence. Se taire, c'est enfermer la peine avec soi et se laisser dévorer dans la nuit;

j'aime mieux qu'elle me déchire au grand jour et que je me regarde mourir.

J'éprouve déjà un peu moins d'oppression depuis que j'ai résolu de tout écrire. J'étouffais. Il me semble que cet horrible poids sera allégé par les mots douloureux... Mais je voudrais pleurer, et je ne peux pas.

Il faut donc que je regarde bien en face chacune de ces crucifiantes minutes, que je me rappelle bien l'allégresse de samedi matin, la jolie couleur de l'aurore, l'éclat du soleil, le joyeux déroulement de la manœuvre, et le plaisir de voir s'avancer et finir la journée; puis, tout d'un coup, l'enivrement de la liberté, d'une fuite rapide, et le fracas de l'arrivée de l'express en gare du Mans; la ruée dans la nuit, mon front collé à la vitre pour mieux voir la campagne courir éperdument au rebours de notre galop, et les petites gares brusquement apparues, saisies, lancées bien vite derrière nous, très loin, comme des cailloux. Oh! je ne veux pas l'oublier, je veux la revivre encore, l'impatience ardente de ce voyage qui me jetait enfin à Paris, première étape du chemin enchanté. Conduit chez moi, je n'y ai guère dormi; de bon matin je repartais pour Verceil, amusé, stimulé par l'absurdité de mon escapade, — toute une permission usée en voyages pour deux heures de bonheur... Et l'énervement très doux de me demander : « Qu'en dira-t-elle?... A cette démarche ne m'aura-t-elle pas compris?... Faudra-t-il dès cette fois

que je lui laisse entendre la vérité?... » Et je cherchais à deviner aussi où je la rencontrerais en arrivant, dans le jardin ou la maison? Quelle robe elle porterait, et quel serait son premier mot... Et si mon uniforme de lieutenant, dans son élégance convenue, était à mon avantage.

Naturellement, personne ne m'attendait à la gare, toute proche de la maison. Mon pas sonnait gaîment sur le petit bout de route. J'avais conscience de faire l'admiration des gamins que je rencontrais. J'éprouvais une satisfaction enfantine à retrouver à leur place les arbres, les maisons, les collines, comme si vraiment j'avais craint que quelqu'un ne les déplaçât en mon absence. Mais non, il ne manquait ni un pavé, ni une borne, et je disais un bonjour affectueux, en passant, aux choses fidèles, qui faisaient, depuis sa naissance, cortège à ma bien-aimée. Je souris à la vieille église avec une particulière tendresse : la grand'messe était finie, et la porte, ouverte à deux battants, laissait voir le cher asile d'ombre et d'intimité où Louise m'était apparue. L'église sombre, comme le paysage ruisselant de lumière, comme la route sonore qui me renvoyait l'écho de mes pas, tout semblait me rendre mon salut et mon sourire... Ah! n'auraient-elles pas dû me prévenir par quelques signes de ce qui m'attendait là-bas, ces choses qui m'ont menti? Je serais reparti tout de suite, en courant...

J'avais decidé que Louise serait au jardin, et je la

trouvai dans la salle à manger. Avant d'entrer, je la vis par la fenêtre. Elle m'entendit venir, se retourna et me sourit. Il faut que je me rappelle très exactement son sourire, et le joli mouvement de sa taille, la courbe suave de son cou, dégagé par un corsage croisé à la Marie-Antoinette... Il faut surtout que je tâche de ressusciter en moi l'émotion, le choc, le délicieux bouleversement de cette rencontre. Que je grave tout cela dans mon âme! Tout cela qui ne sera plus, reliques, oh! trop chères reliques...

J'entrai dans la salle à manger brusquement, avec une résolution soudaine de lui parler, là, sans attendre, de lui dire sans prendre haleine : « C'est pour vous que je suis revenu... Car je vous aime... » La porte ouverte, je la vis avec des fleurs dans les mains, et donnant des ordres à une femme de chambre. Déconcerté de ne pas la trouver seule, je balbutiai quelques mots; elle me répondit gracieusement, mais ses yeux, ses yeux toujours étonnés de se poser sur notre terre, me disaient clairement : « Monsieur, que voulez-vous?... Et pourquoi cet air tragique en me demandant de mes nouvelles?... » Comme je ne m'en allais pas, elle me pria de l'aider, me fit porter un grand vase trop lourd pour elle. La femme de chambre sortit; nous fûmes seuls. Mais comment parler, sans être ridicule, avec cet énorme vase dans les bras? Quand je l'eus posé sur une console, l'instant était passé. La malice du hasard, en contrariant mes plans,

m'avait ôté tout courage, et je me suis retrouvé paralysé par la même appréhension qui m'avait déjà retenu de parler pendant les dix jours passés là...

On vint. Je sortis, murmurant la devise des timides : « Tout à l'heure! » Pourtant, si j'avais parlé, peut-être... Mais non, il fallait bien que ma destinée s'accomplît.

Devant la maison, M. Lorgeril fumait une cigarette. Il me lança un bonjour très cordial, et en même temps parut gêné de me voir.

— Quel beau temps, hein!... Vous êtes superbe en uniforme... Venez donc faire un tour de jardin.

Il me prit le bras comme s'il avait quelque chose à me dire... Quelque chose de bien difficile, sans doute, car il s'embarrassait dans des préparations compliquées qui tout d'un coup tournaient court; et il recommençait à me parler du camp d'Auvours, et à me demander comment nous étions couchés : sous la tente ou dans les baraquements? Je lui répondais distraitement, tout occupé que j'étais à calculer si je reverrais Louise un instant seule avant de m'en aller; de sorte que notre conversation était pénible et languissante. La cloche du déjeuner vint nous tirer d'embarras.

— Allons, allons, dépêchons-nous, nous serons grondés! dit M. Lorgeril avec une affectation de bonne humeur.

Et nous reprîmes, à travers les allées durement

ensoleillées, le chemin de la maison. Mais, en dépit de sa crainte d'être grondé, il ne se pressait pas ; il s'arrêtait pour me faire admirer une fleur ou contempler l'horizon, noyé d'une légère vapeur bleue. Un étrange essoufflement hachait ses phrases et il toussotait. Comme nous approchions de la maison, — nous n'avions plus cent pas à faire, — il s'arrêta ; il me prit le bras ; sa vieille main me serrait avec une force singulière. Je le regardai, étonné ; il soutint mon regard, et me laissa voir dans le sien une tendresse toute nouvelle.

— Voyez-vous, me dit-il avec émotion, mon enfant, mon cher enfant,... je vous aime beaucoup... moi... je vous aime beaucoup...

Puis il recommença à marcher et nous n'échangeâmes plus une parole.

Devant le perron se tenait un groupe de personnes où je reconnus, avec Louise, Georges Dargeau et Mme Lorgeril. Puis un monsieur et une dame.

— Eh bien ! Léon, cria presque Mme Lorgeril à son mari d'une petite voix triomphante, tu as appris à M. Robert?...

— Non... non... pas encore, balbutia le pauvre homme avec embarras.

— De quoi avez-vous donc parlé alors? reprit-elle sur un ton de reproche autant que de surprise. (Chaque mot et les moindres intonations sont inscrits dans ma mémoire.) Ce n'était pas la peine de nous faire attendre.

Puis, tournée vers moi :

— Monsieur Robert, nous sommes d'autant plus heureux de vous posséder aujourd'hui que nous fêtons les fiançailles de notre fille avec notre ami M. Dargeau.

Après, je ne sais plus. Mes souvenirs ne vont pas plus loin. J'ai dû parler, agir, soutenir mon rôle d'homme bien élevé, mais sans conscience, en automate; et je me rappelle seulement une intolérable oppression, une sorte d'afflux de sang à mon cerveau, qui me permettait à peine de distinguer mes voisins et de les entendre; et puis, cette obsession : partir, partir... être seul...

J'ai dû faire de grands efforts d'énergie pour ne pas m'abattre comme une bête touchée à mort, et, aussitôt après le déjeuner, pour gagner la gare, me rappeler l'horaire et les combinaisons du retour. Je ne sais même plus comment j'ai traversé Paris. Le voyage me parut d'une longueur interminable, atroce. J'aspirais à sa fin, comme si en se terminant il avait dû terminer aussi mon cauchemar. Et puis, je suis arrivé à Auvours. J'ai retrouvé, sous ma tente, la solitude que j'appelais, et elle m'a été plus cruelle encore que le reste.

Il y a huit jours de cela, — huit jours que la grande machine militaire me meut, et me broie, avec sa férocité tranquille. Mais je lui suis presque reconnaissant de me tenir lieu de volonté; et je vais et je viens ainsi qu'une bête qu'on pousse. Mes camarades ont compris,

à mon air, que j'avais reçu quelque terrible blessure; ils s'écartent de moi, moins par discrétion peut-être que par cet effroi qu'inspire la souffrance.

Aujourd'hui dimanche tout le camp s'est encore vidé de ses hommes et moi je suis resté, avec l'obscure volonté d'utiliser la morne immobilité silencieuse de cette journée pour regarder mon malheur, m'y plonger tout entier, et retrouver dans cet effort suprême — si je puis — la force au moins de souffrir noblement.

Lutter... je n'en ai même pas la pensée. J'ai laissé passer l'heure. Si Louise m'avait aimé, elle n'aurait pas consenti à l'union qui lui était imposée, — imposée, j'en suis sûr, et je sais par qui! Mais maintenant!... Maintenant qu'elle s'est laissé arracher sa parole, qu'elle a engagé sa foi!... Scrupuleuse comme elle l'est!... Elle ne m'entendrait même pas, elle me chasserait avec horreur. Lutter? Comment? Avec quelles armes? Ce mariage est parfait au point de vue du monde, il n'y a absolument rien à y reprendre, sinon qu'il est monstrueux, mais ceci ne compte pas! Monstrueux! Ce gros garçon rougeaud et bonasse, avec ses yeux bleus à fleur de peau, ses cheveux toujours apprêtés comme pour une noce de village, son front bas, et cette expression de satisfaction imbécile répandue sur toute sa sotte personne! Cette fausse élégance de commis de magasin, ces grâces ridicules qu'on flaire dès qu'on l'approche, comme un parfum de basse qualité! Et sous son verbiage doucereux,

l'océan d'égoïsme et la sensualité basse installée dans cet homme-là ! Il suffit de le voir faire trois pas, de l'entendre rire, ou d'observer une seconde ses lèvres, quand il plaisante, les plis de graisse de son menton, sa nuque, ses doigts courts, que sais-je?... Le plus obtus ne s'y tromperait pas! Il est tout en matière, ce Dargeau, tout en chair; pas d'âme dans cette viande heureuse!

On ose accoupler le butor à Louise! A Louise! Mais je ne voudrais pas voir sur elle le regard, la pensée de Dargeau! Elle en serait froissée, salie... Alors on la lui donne. « Allez, mon garçon, elle est à vous! Tâchez de l'abaisser à votre taille, ne vous gênez pas... » Qui fait cette hideuse chose? La vieille mère Lorgeril. Si je n'avais pas été follement halluciné, j'aurais dû m'en douter, et au fait, je m'en doutais, de ce qui se passait dans cette tête dure, cette tête étroite. Elle ne voulait pas de moi, elle m'avait classé parmi les méchants, avec son flair infaillible, vieille obstinée! Mon Dieu, je ne vaux pas cher, sans doute, et je ne fais pas grand cas de mon passé; cependant il y a en moi quelque chose qui tressaille aux appels de l'au-delà et je n'avais pas pu voir Louise sans éprouver la nostalgie des sommets aux neiges immaculées. Je n'étais pas digne d'elle, mais je le savais; je l'aurais aimée humblement, et sa lumière, répandue sur ma vie, l'aurait transfigurée. Je n'étais pas méchant, ma pauvre Louise, je vous assure que je n'étais pas méchant. Je n'étais rien du tout que vôtre

Elle, je le vois bien, elle n'a rien voulu, rien souhaité, rien compris peut-être. Elle est si peu parmi nous! Elle ne soupçonne pas les laideurs de la vie. Certainement, si elle m'avait aimé, elle n'épouserait pas Dargeau. Mais pourquoi m'aimer? Je ne m'en flattais pas; je la croyais seulement bienveillante, et elle l'était, — envers tout le monde, hélas! Envers moi, envers Dargeau. Elle ne nous voyait guère. Quand on regarde le ciel, on ne remarque pas le chemin. Elle entrerait au couvent que je ne dirais rien; je souffrirais sans colère. Chimère ou vérité, la sainteté est une auréole.

Mais Dargeau! Livrer à Dargeau cette enfant! Je vois les calculs astucieux de Mme Lorgeril. Elle est enragée de domination temporelle; son royaume, à elle, est bien de ce monde, ou voudrait en être, et, depuis quarante ans, elle dispute à son mari ce lambeau de royauté : la circonscription. Elle n'a pu l'asservir tout à fait, mais elle a toujours rêvé de lui choisir un successeur. L'ambitieux Dargeau a su lui plaire et dire ce qu'il fallait. Il sera député, et son gendre, par-dessus le marché.

M. Lorgeril a laissé faire. C'est un faible. J'ai bien vu qu'il m'aurait préféré, mais d'une préférence timide et qui n'affrontait pas la bataille. Il aurait fallu lui parler, se servir de lui, le jeter dans le combat... Ah! si j'avais su plus tôt!... Certainement je lui inspirais de l'affection. Qui sait, lorsqu'il me pressait de

revenir à Verceil, s'il ne songeait pas à m'opposer à Dargeau? Je suis arrivé trop tard, quand il était débusqué de toutes ses positions et décidé à la retraite. S'il a peut-être, en recevant ce renfort, tenté un retour offensif, sa femme l'a bientôt écrasé. Elle a brusqué les choses en mon absence, et il a cédé comme il fait toujours, tristement résigné. Je revois son pauvre air dans l'allée, son air affligé et honteux, et je l'entends chevroter si drôlement : « Je vous aime beaucoup... moi... je vous aime beaucoup... » J'ai trouvé cela drôle, sur le moment, et puis une minute après...

J'allais comme un niais parmi ces intrigues ourdies. J'allais comme un illusionné, avec une confiance absurde; et, parce qu'aucun obstacle matériel ne se dressait entre Louise et moi, que nos médiocres fortunes s'appareillaient assez bien, je m'imaginais que... J'étais fou! Mais comme j'étais heureux!...

Je ne puis plus maintenant penser à autre chose qu'aux jours écoulés, avec la désespérante pensée qu'ils sont morts et que l'avenir n'en possède point de semblables. Je vivrai probablement bien des années, et toutes seront vides de ces jours-là. Plus jamais, plus jamais... S'il s'agissait d'une autre, j'espérerais encore et je regarderais ce hideux Dargeau avec la rage et la joie d'une vengeance espérée. Mais Louise!... Mon amour n'est pas de cette qualité.

Que les heures lumineuses sont vivantes à nos yeux! L'angélus matinal, la fraicheur candide du

jardin, et puis la voici, elle, qui pousse la porte. « Bonjour, mademoiselle! » Elle lève ses grands yeux étonnés, me sourit un peu... Elle passe et son regard a suffi à me renouveler jusqu'au fond de moi-même... Je la vois sur le perron, nous parlons; ah! quelle voix elle a! Comment ai-je pu entendre cette musique sans défaillir?... Je la vois dans un chemin creux bordé de ronces où s'est pris un instant le bord de sa robe... Je la vois... Oh! je ne la vois plus qu'à travers le brouillard de mes larmes. Soyez bénies, premières douces larmes qui tombez sur mon chagrin. Je ne veux plus d'autre bonheur que de pleurer...

Paris, 8 octobre.

Je souffrais trop; je suis retourné là-bas. J'y suis retourné sans espoir et sans dessein, simplement pour la voir encore, au moins pour voir le pays, le jardin, la maison qui la possèdent et endormir ainsi une douleur que je ne puis apaiser qu'en la trompant. J'ai fait ce triste pèlerinage; je suis content de l'avoir fait.

Mon séjour au camp s'est achevé dans une exaspération cruelle. A l'accablement des premiers jours, avait succédé une sorte de rage à peine contenue et qui cherchait sans cesse l'occasion d'éclater. A plusieurs reprises, j'ai eu avec mes camarades des altercations très vives; l'une d'elles faillit se terminer par

un duel et j'en ai voulu à mon capitaine d'arranger cette sotte affaire. Il m'eût été bon d'exposer ma vie dans un furieux assaut, et aussi de chercher à tuer.

J'aurais dû m'étourdir, dès mon retour à Paris, par le travail, ou n'importe comment. Je n'ai même pas pu l'essayer un instant. C'est elle que je voyais devant mes yeux, toujours elle, dès le matin, elle, à chaque heure des horribles journées dont j'appelais la fin à grands cris et qui se prolongeaient encore dans la fièvre ardente et l'angoisse des insomnies. C'était elle, c'était son fantôme que je poursuivais à travers les rues hostiles de Paris, comme à travers le chaos douloureux de mes pensées. Parfois, sous l'excès de la souffrance, je succombais à une torpeur nerveuse qui me tenait pendant des heures prostré et presque inconscient. Parfois, au contraire, je me rappelais avec une netteté aiguë chaque image de mon dernier séjour, chaque expression qu'elle avait eue, et en même temps, à côté d'elle, le personnage stupide de Dargeau, avec son sourire de fatuité, de niaiserie et de bassesse vulgaire : alors, la colère me montait au visage en flots de sang qui m'aveuglaient. J'allais et venais dans ma chambre, à demi fou, tantôt défaillant de fureur, tantôt les forces décuplées par mon délire. Je sanglotais, je déchirais mon mouchoir avec mes dents pour étouffer les cris qui auraient pu attirer l'odieuse présence d'un domestique et son ignoble apitoiement.

Un soir, vers dix heures, je me suis précipité chez Dargeau, dont l'annuaire du Palais m'avait donné l'adresse : le voir, le provoquer, le souffleter, le traîner sur le terrain, ou même là, tout de suite, étrangler le misérable, détruire cette hideuse vie qui en salissait une autre, et torturait la mienne... Ma main tremble encore de haine en écrivant ceci. S'il entrait en ce moment, pourrais-je me retenir de lui sauter à la gorge?... J'ai donc sonné à son appartement, et dans mon impatience je répétais et redoublais mes sonneries, si bien que j'ai entendu dans le corridor le pas lourd et précipité d'une vieille femme — sa mère — qui, sitôt la porte entre-bâillée, me demandait, criait presque avec une expression d'indicible angoisse :

— Il est arrivé malheur à Georges?

Avant d'avoir pitié d'elle, je songeai à ma vengeance frustrée et je dis :

— Il n'est donc pas là?

— Mais non, monsieur, je viens de rentrer à Paris, et il doit passer encore quelques jours à la campagne...

Je m'en allai sans m'excuser, empoisonné de rage inassouvie. Et puis je me suis ressaisi un peu, et je lui ai fait grâce... Ma douleur sera toujours là...

Cela se passait... voyons... il y a quatre jours... ou cinq. Les jours et les heures se mêlent dans mon esprit, je ne sais plus ce que j'ai fait. Je sais seule-

ment qu'une idée s'est levée en moi peu à peu, impérieuse, lumineuse, fascinante, et faisant pâlir toutes les autres : retourner... retourner là-bas... revoir Louise... Et lui parler. Oui, lui parler. Ne pas accepter mon destin avec cette résignation lâche, cette humilité de chien battu. Au moins qu'elle sache, elle, ce qu'elle me fait souffrir. Et si cela est possible, qu'elle souffre aussi, oh! qu'elle souffre un peu à cause de moi; que nous ayons cela en commun, ce secret, et cette souffrance...

Et je suis parti un matin. Mais, là-bas, je n'ai pas eu le courage de reprendre le chemin qui se déroulait si gaiement sous le soleil, quand il me conduisait au désespoir. J'ai suivi un petit sentier qui descend le coteau et qui m'a fait gagner les vignes, au bas du jardin. Il était midi. Je regardais, à deux ou trois cents mètres de là, la vieille face jaune de la maison qui semblait rire sous la lumière; et j'attendais. Sans doute, à cette heure-là, ils étaient tous à table; et peut-être, si j'avais eu de meilleurs yeux, l'aurais-je distinguée, elle, probablement à sa place habituelle, en face de la fenêtre qui était entr'ouverte. Dargeau devait être assis auprès d'elle, ou bien en face, mais à coup sûr à quelque place particulière qui indiquait bien sa situation de fiancé. Et dans les phrases qu'il prononçait, dans le ton qu'il prenait pour s'adresser à Louise, et dans la façon dont Mme Lorgeril couvait du regard ce gendre de son choix, dans tout ce qu'on faisait et disait

là-bas, était sous-entendu : « Dargeau est le fiancé de Louise. »

Je sentais tout cela avec un mélange de colère et d'apitoiement sur moi-même, si malheureux, accoté là, à cette haie, comme un pauvre chassé du festin. Je pensais aussi qu'elle était bien inutile, ma suprême démarche. Que faire? Me présenter à la maison? On m'y recevrait très bien, odieusement bien, en hôte familier; il me faudrait subir les politesses protectrices de Mme Lorgeril, généreuse après la victoire, et les cordialités de Dargeau — et l'affection véritable du vieux patron, cette affection qui m'avait si lâchement abandonné... De Louise, je n'aurais rien, que le sourire qu'elle accordait à tout le monde, et comment lui parler, devant eux tous? Alors, je renonçais d'avance à ma tentative, mais je ne me décidais pas à m'en aller, et je regardais les choses, les arbres, les vieux murs, la pièce d'eau, qui avaient eu la confidence de ma joie et qui me voyaient là, désespéré. Et je trouvais une réelle douceur à respirer cet air tout parfumé d'elle.

Comme j'étais là depuis quelque temps, je les vis sortir de la maison ; et ils se groupaient, s'asseyaient, causaient tout en prenant le café... Je ne distinguais pas les visages, mais je reconnaissais très bien la robe claire de Louise, et cette tournure, cette manière légère et noble de marcher qui n'était qu'à elle. Je reconnaissais aussi tous les autres, commensaux habi-

tuels, et naturellement, au milieu d'eux, Dargeau qui semblait pérorer. J'entendais même des lambeaux de phrases, au moins quelques éclats de voix, car l'atmosphère était tranquille et sonore, annonçant l'orage. Je plongeais dans ce groupe mes yeux avides, et je pensais : « Voilà, il y a quelques jours encore, j'étais parmi ceux-là, et le plus rayonnant de bonheur, avec toutes les certitudes et tous les espoirs de l'amour. Et maintenant, c'est tout à fait fini, et je suis un malheureux. »

A ce moment de grosses gouttes d'eau tombèrent, puis une violente averse. Bientôt le tonnerre gronda et ce fut un terrible orage. Là-haut, on était rentré précipitamment; j'entendis des claquements de porte, et le bruit des fenêtres bien vite refermées. Un vieil arbre sous lequel je me mis à l'abri me protégea quelque temps de son mieux; puis son feuillage d'automne, déjà éclairci, finit par se laisser transpercer. La pluie ruisselait sur moi; j'étais content de me sentir frissonnant et glacé, pendant qu'ils étaient tous au chaud. J'aurais voulu mourir dans ce sentier, comme un gueux.

Ensuite, après une très longue pluie qui dévalait la pente du jardin en gros ruisseaux jaunâtres, le soleil reparut. J'attendais toujours je ne sais quoi, un hasard heureux, rien peut-être que la dernière joie d'être en ce lieu, et de me répéter encore que j'y étais pour elle et tout près d'elle. Une heure, deux heures

s'écoulèrent. Que faisait-on dans la maison? Quelques fenêtres s'étaient rouvertes, mais personne n'était descendu dans le jardin, et je pensai qu'ils étaient sortis par l'autre porte pour une promenade.

Puis, vers quatre heures, Louise apparut avec sa mère sur les marches du perron, et elles commencèrent à se promener lentement dans les allées. De temps en temps, je les perdais de vue, cachées par des massifs de feuillages, et ensuite elles réapparaissaient, marchant sans se presser à côté l'une de l'autre, mais bien séparées, sans que le bras de la fille touchât celui de la mère, sans aucun abandon affectueux. Elles faisaient, je le compris bientôt, le grand tour du jardin, qui devait les ramener non loin de moi; et en effet, après s'être engagées dans le petit bois, elles revinrent de mon côté. J'étais assez dissimulé par une haie pour les attendre, et mon cœur, à qui je ne puis commander, se mit à battre, à me faire mal. Enfin, elles passèrent à quelques mètres de ma cachette; elles ne parlaient pas à ce moment; la plus proche de moi était Louise. Comment ne sentait-elle pas sur son visage la caresse ardente de mes yeux? Les siens étaient baissés; son profil pur était celui d'une vierge mélancolique, d'une vierge qui pressent les tortures de la vie. Je pensais qu'elle serait très malheureuse et toute ma colère et ma peine se noyaient dans un flot de pitié.

Un peu plus loin, elles s'arrêtèrent, échangèrent

quelques mots; puis Mme Lorgeril se dirigea seule vers la maison, tandis que Louise s'attardait à regarder le paysage, en caressant distraitement un grand chien qui était venu la rejoindre et se frottait contre sa robe.

Je compris que l'instant que j'attendais était venu, qu'il allait s'évanouir peut-être. Et cependant je restai encore immobile, paralysé par mon émotion... Enfin, poussant une petite porte de bois qui faisait brèche dans la haie, j'entrai dans le jardin. Elle ne me vit pas tout de suite, car elle regardait d'un autre côté. Elle se retourna au bruit de mes pas sur le sable.

— C'est vous, monsieur? fit-elle.

Mais sans doute elle lut sur mon visage quelque chose d'extraordinaire, car le sourire qui s'ébauchait s'envola de ses lèvres. Je n'avais pas songé à ce que je lui dirais et maintenant que je me trouvais devant elle, je ne savais rien que la regarder, la regarder de toute mon âme. Est-il possible que ce regard ne suffit pas à tout lui révéler?

Au loin, la voix de Mme Lorgeril appela :

— Louise!

Elle fit un mouvement pour s'en aller. Alors je compris que c'était fini, que jamais, jamais plus, je n'oserais lui parler. Mon désespoir m'enhardit, et je lui saisis la main en disant :

— Ne partez pas!... Oh! je vous en prie, ne partez pas encore!...

Elle plongea dans les miens ses yeux effrayés ; et, tenant de toutes mes forces sa petite main qu'elle voulait me reprendre, et la couvrant de baisers, je lui dis :

— Je vous aimais, Louise, je vous aimais...

On appela encore :

— Louise! Louise!...

Et elle partit, sans m'avoir répondu, mais sans m'avoir maudit. Elle sait maintenant mon secret. Moi, je n'ai pas d'espérance, je l'ai bien sentie, hier, comme avant, si lointaine, inaccessible... Mais pour avoir enfin parlé, je souffre moins. Je n'ai plus dans l'âme tant d'amertume et tant de haine. Je ne puis plus penser qu'à cette minute divine où je tenais sa main, où le voile épais des conventions et des mensonges était enfin déchiré, et où elle pouvait lire en moi. Il me semble qu'elle est encore là, avec ses yeux effrayés devant la vie et devant l'amour, pauvre Louise, et je lui répète tout bas : « Je vous aimais, je vous aimais... »

III

Paris, 2 mars 1886

Je viens de prendre une décision importante. Aux prochaines élections, — dans six semaines, — je serai candidat à Lervin, contre le député sortant, M. Palandier.

A vrai dire, je ne compte pas être élu. Palandier, trop à droite aujourd'hui pour la circonscription, mais député depuis vingt ans, jouit d'une situation personnelle très forte. Je l'inquiéterai, je l'approcherai même de très près, mais, en dépit des assurances optimistes du Comité qui m'offre la candidature, je ne crois pas, en six semaines, pouvoir le dépasser. Il faut voir les choses telles qu'elles sont : j'échouerai à cinq cents voix.

Je me présente tout de même, après mûre réflexion, parce que, battu demain, dans quatre ans je triompherai. Je suis un enfant du pays. Depuis près d'un siècle ma famille a toujours habité Lervin ou les environs; je reviens moi-même chaque année, à l'époque

des vacances, passer quelques jours à trois lieues de la ville, dans la vieille maison de Presseval où mon père est mort, où ma mère et l'aînée de mes sœurs vivent dans une retraite paisible. Après ma campagne, je resterai en contact avec ma circonscription — j'en parle déjà comme si elle était mienne! Au besoin, je m'y ferai élire conseiller général. Les électeurs continueront d'aller à gauche, moi aussi, et M. Palandier vieillira. Fatalement, je le remplacerai.

J'éprouve en écrivant tout ceci une agréable impression de calme et de maîtrise de moi. Il est loin, le temps où je ne connaissais pas de milieu entre la passion et l'indifférence! Cette fois, j'ai examiné les propositions qu'on me faisait, aussi tranquillement que s'il se fût agi d'un autre. Deux questions se posent :

Dois-je m'engager dans la carrière politique?

L'élection de Lervin est-elle une heureuse occasion d'y entrer?

Or, tout bien pesé, il me paraît certain que mon avenir, mes chances de succès et de bonheur sont du côté de la politique.

Je viens d'avoir trente-trois ans. Il est grand temps que je m'oriente. Qu'ai-je fait jusqu'ici? Peu de chose. Deux ans passés auprès de M. Lorgeril; deux ans de mauvaise littérature; quelques années de barreau, encourageantes, peut-être, mais interrompues par une crise sentimentale dont je ne suis sorti qu'avec peine après avoir traversé toutes les formes de la neu-

rasthénie : j'ai recommencé à plaider, et je n'y réussis pas mal, mais cela m'ennuie de louer mon activité et mon talent par petits morceaux, à des inconnus. J'aimerais mieux les exploiter moi-même. Et puis, on s'use inutilement dans ces luttes sans lendemain. D'un procès à l'autre, quel lien? Aucun. Cela finit bientôt par lasser l'intérêt. Il me plairait que mon existence fût consacrée à une œuvre suivie.

Je dirai plus : il le faut. Seule une œuvre suivie me prendra tout entier et me maintiendra, comme malgré moi, dans le chemin de l'action. Car j'ai pris la ferme résolution d'agir. Je n'ai que trop sacrifié aux rêveries vagues, aux mélancolies funestes, à tous les romantismes du sentiment et de la pensée. Ils me conduisaient à la porte du tombeau, et je veux vivre. Agir pour vivre, vivre pour agir, telle est la formule de bonheur à laquelle j'ai fini par aboutir, soit que j'aie réfléchi dans l'abstrait à la condition humaine, soit que j'aie considéré mon propre tempérament et ses vicissitudes. Agir, agir. L'action est saine et salutaire. Elle chassera les fantômes qui trop souvent m'attristent et m'obsèdent; elle disciplinera la violence de mes désirs. Je suis comme une capricieuse machine dont la marche est tantôt trop lente et tantôt trop hâtive; je veux lui imprimer le rythme égal et harmonieux de l'action.

Agir... comment? La matière même de l'activité industrielle et commerciale me répugne; je suis trop

vieux pour me faire soldat, et puis passer sa vie à fourbir une épée, sans se battre!... L'existence de l'avocat, je l'ai dit, est trop fragmentaire; d'ailleurs, le cadre même des procès, étriqué et morne, m'ennuie. Le journalisme pur, n'en parlons pas... Ainsi des éliminations successives ne laissent ouverte devant moi d'autre route que celle de la politique.

Je m'y engage sans regret, comme sans enthousiasme puéril, heureux même d'aller au-devant d'un premier échec qui me permettra de me ressaisir si je le juge opportun. Ne fût-ce qu'à cause de cela, la circonscription de Lervin me plairait; une deuxième et excellente raison de la choisir, c'est... qu'on ne m'en a pas offert d'autre. Enfin, ailleurs, je courrais une aventure et, après l'insuccès, tout serait à recommencer. Ici, dans mon pays, je pose des jalons; sur ce terrain électoral, si difficile et si mouvant, je m'avance presque à coup sûr. Dans quatre ans, j'aurai trente-sept ans, âge fort convenable pour entrer à la Chambre.

Voilà mes raisons, qui m'apparaissent bien raisonnables, consignées sur ce papier. Écrire ce qu'on fait et surtout ce qu'on pense : habitude excellente, qui force à voir clair en soi. Je veux la prendre. Déjà, il y a quatre ans... Mais laissons-le dormir dans un tiroir, ce cahier que je n'ai le courage ni de brûler, ni de relire, ce cahier rouge, couleur d'incendie. Maintenant j'ai reconstruit pièce à pièce ma maison ravagée par

le feu ; je la crois capable de durer, d'abriter du bonheur... Espérons ! Agissons !

3 mars.

Je pars après-demain pour Lervin, et je n'en bouge plus jusqu'à la fin de la campagne. Il s'agit de ramasser en six semaines — les élections ont lieu le 18 avril — 6 000 voix contre 6 500 qui iront à Palandier. Suis-je un bon candidat? Je n'en sais rien. Je parle facilement, et même assez bien, je crois. Je suis jeune, j'ai de l'entrain, de la cordialité, et une grande puissance de travail. Un peu d'argent, pas assez...

Palandier est riche, lui, mais passe pour avare. Au demeurant, un brave homme, suffisamment honnête, aimable et cultivé. Je le connais doublement : comme compatriote et comme confrère, car il a la coquetterie de plaider encore, de temps en temps, pour le plaisir de passer sa robe et d'arpenter la salle des Pas-Perdus. C'est là que je l'ai rencontré. Un jour on nous a présentés l'un à l'autre, et je dois dire qu'il a été fort accueillant ; peut-être croyait-il que je votais à Lervin... En tout cas, je ne lui dois rien ; il ne m'a rendu aucun service ; nous nous serrons la main, rien de plus. Je me souviens cependant d'avoir dîné avec lui chez des amis communs ; sa femme est fine, distinguée, et lui ne manque pas d'esprit. En somme, des

gens agréables. Vers la même époque nous avons échangé deux ou trois lettres, au sujet d'un procès où nous plaidions l'un contre l'autre... Au fait, je les ai là, ces lettres... Oui, elles ne disent pas grand'chose... Une phrase amusante dans les circonstances actuelles : « Jeudi, je ne pourrai me trouver au Palais ; je dois présider à Lervin une ennuyeuse réunion : l'électeur est un animal aussi stupide qu'exigeant... »

Pauvre Palandier, sait-il déjà que je me présente contre lui? S'il le sait, il doit s'en réjouir, car avec moi il se doute bien que la lutte n'aura rien de grossier. Et puis il est sûr de sa réélection.

Lervin, 7 mars.

Me voici donc sur le terrain de la bataille. Entouré de mon état-major, j'inspecte les positions ennemies... Il est d'un optimisme délirant, mon état-major. Il croit dur comme fer au succès ; je laisse dire et j'affiche même une confiance qui est obligatoire en pareil cas. Au fait, sont-ils plus sincères que moi? Peut-être prenons-nous la peine de jouer la comédie les uns pour les autres.

Il faut reconnaître d'ailleurs que la situation ne paraît pas mauvaise. Palandier aura un concurrent de droite qui lui enlèvera des voix au premier tour. Le socialiste, pas méchant, se désistera en ma faveur... Admettons, pour faire plaisir à mon comité, que j'aie

des chances : vingt-cinq sur cent... Et j'exagère !

Mardi, première réunion à Lervin. Je parle de la République en général, et de moi en particulier. Je ne suis nullement ému et cela m'amuse assez.

10 mars.

Eh bien ! ils sont assez bons diables, ces Lervinois, et sensibles à l'éloquence, — soyons modeste, — à la facilité de parole. On m'a fait un joli succès. Le gros du public m'a gentiment applaudi et les augures sont satisfaits. Aucune contradiction : la réunion était privée. Sans doute on n'avait invité que de braves gens : des mécontents ou des adversaires de Palandier. Encore fallait-il gagner du premier coup leur confiance et leur sympathie, et je crois y avoir réussi. Discours modéré, sagement hardi, hommages courtois à mon honorable adversaire — et quelques discrets coups d'épingle. De gros bonnets de Lervin, dont l'importance électorale se traduit par leur majesté physique, me posent plusieurs questions d'abord sur des matières que je connais, puis sur d'autres que j'ignore. J'ai répondu aux premières avec précision, et aux secondes avec abondance. Les mots ne me manquent pas, ni l'ironie, ni la clarté. L'éloquence proprement dite me fait défaut, infériorité dont je ne manque pas de tirer avantage : « N'attendez pas de

moi de grandes phrases, des périodes sonores, etc... »
Et les gros bonnets opinent, visiblement heureux. Ils ne doivent pas être éloquents non plus.

16 mars.

Rien de bien saillant à noter. Je fais des visites, beaucoup de visites, et je parcours les communes rurales. La circonscription en comprend trente-deux, dont Presseval. Là au moins, chez moi, j'aurai la majorité, j'espère! Mon père y fut pendant quinze ans conseiller municipal.

On me reçoit bien partout. Palandier leur plaisait assez, mais on le trouve trop réactionnaire. Je vois qu'ils ont fait beaucoup de chemin à gauche, cela n'est pas pour me gêner. La piété de maman et de ma sœur s'inquiète :

— Tu ne vas pas parler contre la religion, ni contre l'Église, au moins?

— Contre la religion, non. Contre l'Église... le moins possible.

— Ce sera toujours trop!

Je les rassure, je leur promets d'éviter le sujet brûlant... si je puis. Après tout, Palandier n'est pas plus croyant que moi!

— Oui, me répond maman, mais il défend les bonnes idées... Tous les prêtres votent pour lui.

— Qu'ils votent pour moi! Je ne demande pas mieux.

— Tu n'as même pas rendu visite à notre vieux curé.

— Ah! comme candidat, ça m'est bien difficile...

— Veux-tu que je l'invite à dîner avec toi?...

— Parfaitement! Excellente idée...

Tout de même, maman n'est pas contente. Elle ne connaît guère nos étiquettes politiques, ni la carte des partis, mais elle redoute d'avance pour moi une carrière parlementaire. Elle m'en a détourné de toutes ses forces. Irréligieux depuis le lycée, si elle savait pourtant combien peu je me sens une âme de sectaire!... Pas assez même, ce sera ma faiblesse.

17 mars

De Larratin, le président de mon comité, s'effraie du dîner de conciliation projeté par maman et dont j'ai été assez sot pour lui parler : « Si nos amis de Presseval apprenaient que vous avez invité le curé... » D'abord, ce n'est pas moi, c'est maman. Et puis, ils m'ennuient, nos amis de Presseval et d'ailleurs!... Vont-ils me contrôler jusque chez moi?... Je dis très nettement à de Larratin mon désir d'agir à ma guise. Il bat en retraite, mais paraît offensé. Je m'en moque.

Au reste, la campagne marche très bien. Tous les comités radicaux votent des ordres du jour enthou-

siastes. Je ne les croyais pas si nombreux, ni si bien organisés. Entre nous, nous ne parlons que du succès certain. Tout seul, je suis plus raisonnable.

Palandier n'a pas encore donné une seule réunion et la période électorale s'ouvre dans dix jours! On me rapporte que, dans quelques salons, il m'a traité de « jeune arriviste de talent ». Je n'aime pas beaucoup ce ton-là. Il pourrait avoir à s'en repentir.

18 mars.

Aujourd'hui, réunion plénière des comités de la circonscription. Tout le monde très gentil pour moi — et des gens influents, agissants : plusieurs conseillers municipaux, un conseiller général. Ils assurent que les socialistes feront bloc sur mon nom au second tour, pourvu que j'aille nettement à gauche. Quelques-uns me reprochent, paraît-il, d'appartenir à une famille conservatrice. Est-ce ma faute?

A la sortie, de Larratin m'entreprend encore sur le dîner du curé, qui doit avoir lieu demain. Je lui réponds par une plaisanterie. Quelle importance cela peut-il présenter, un dîner?

D'autre part, je dois tenir compte, dans une certaine mesure, de l'opinion et même des préjugés de ceux qui me soutiennent. Tout cela est bien embarrassant.

24 mars.

Palandier donne dimanche sa première réunion publique, et je compte le contredire. Il faut aller de l'avant. Je serai courtois, mais très ferme. D'un mot j'écarterai la question de personnes; pas d'attaques blessantes, c'est entendu, mais une charge à fond contre sa politique d'inertie et de réaction. Mes amis me trouvent un peu mou. Ils vont voir!

Après réflexion, j'ai laissé le curé dîner sans moi à la maison, en m'excusant très poliment. Il doit bien comprendre que j'ai autre chose à faire en ce moment.

29 mars.

Hier soir, première réunion de Palandier, dure et belle bataille. Un peu plus dure peut-être que je ne l'aurais souhaité, mais on ne commande pas aux circonstances. Il avait convoqué toutes ses troupes, et moi les miennes. Un préau diablement vaste, traversé de courants d'air, mal éclairé... J'arrive de bonne heure, un peu nerveux, pas trop, et je m'assieds, avec de Larratin et quelques autres, tout près de la tribune. Palandier se promenait dans la salle; il vient à moi et me serre la main. Politesses d'usage : « Nous

pouvons nous combattre sans cesser de nous estimer... Bataille d'idées... Rivalité courtoise... etc. » Et l'on commence.

Il ne parle pas mal, c'est bien pire : le pauvre homme est horriblement ennuyeux. Pas un applaudissement. Après dix minutes d'attention, l'auditoire se lasse; on cause tranquillement, d'abord à voix basse, puis plus haut, jusqu'à couvrir la voix du malheureux, d'autant qu'il jouit d'un déplorable organe, et que la fumée épaisse des cigarettes et des pipes lui arrache des quintes de toux. Il s'enroue, on ne l'entend plus. Un président maladroit et de bonne volonté agite sans cesse une énorme cloche. Quelques plaisants échangent, se lancent des coq-à-l'âne d'un bout à l'autre de la salle. Deux ou trois coups de sifflet. Dans le fond, des altercations entre citoyens avinés, et même à jeun.

La réunion menaçait de finir dans le bruit, trop tôt — avant qu'on m'eût entendu. Je monte sur l'estrade et demande au président la permission de dire deux mots à mes amis pour les engager au silence. Le nigaud accepte avec reconnaissance. Palandier, vieux renard, me comprend mieux; au coup d'œil qu'il me lance, je devine qu'il ne souhaitait pas du tout que l'ordre se rétablît. Ceci redouble mon ardeur. D'une voix qui perce les murs — grâce à Dieu, mon larynx est de première qualité — je supplie mes chers concitoyens, au nom de la République, de la liberté, et de

tous les immortels principes, d'écouter mon adversaire avec une religieuse attention. Tout à l'heure je lui répondrai. Mon intervention énergique, et d'allure chevaleresque en dépit de son machiavélisme, provoque des applaudissements unanimes, et Palandier, que je viens de prendre sous ma protection, achève son prône sans incidents.

Après cette entrée en matière, ma tâche était facile. Redoutant les hasards de l'improvisation, j'avais préparé et presque appris par cœur mon discours — une harangue ramassée, sans phrases, nette, acérée, ironique (d'une grosse ironie, *ad usum populi*). Je la lance tout d'une haleine, et, après l'endormante psalmodie de mon rival, ma philippique réveille l'auditoire. Les idées ne sont pas tout! Quelque opinion qu'ils professent, les braves gens qui viennent à une réunion veulent qu'on les intéresse, et j'ai la joie de sentir que j'y réussis. Chaque mot porte; je vois des centaines d'yeux fixés sur moi; aux moindres plaisanteries, les visages se détendent en de larges sourires, enfin je tiens mon public et, quand des adversaires m'interrompent, des « chut » impératifs fusent de tous côtés. Tout en parlant, je me rends compte qu'à côté de Palandier, vieilli, grisonnant, presque obèse, fatigué et blasé, usé, j'apparais, moi, le nouveau venu, le jeune lutteur alerte et vigoureux, comme le personnage sympathique de la pièce. Au théâtre comme à la ille, les tuteurs sont ridicules, et, lassée

de Bartolo, la circonscription, Rosine, me fait les doux yeux.

Cependant, mon discours, commencé en douceur, se termine par des attaques assez brutales qui provoquent l'indignation de Palandier et des siens. Lui, debout au bord de la tribune, proteste en agitant ses bras courts. Dans mon dos, l'ingrat président me crie des rappels à l'ordre et m'assourdit de sa sonnette. Le fond de la salle, invisible, sous un brouillard bleu, n'est que tumulte. Au premier rang, de Larratin et les autres poussent en ma faveur des cris vaillants. A quoi bon m'enrouer? Pendant cinq grandes minutes, impassible, je me contente de l'éloquence de l'attitude et du geste. Enfin, dans un calme à demi rétabli, je peux lancer, à pleins poumons, mes derniers mots et je redescends noblement pendant que mes partisans m'acclament avec frénésie.

Aux félicitations enthousiates de Larratin, je comprends que j'ai dépassé ses espérances et les fortes joies de l'orgueil me réchauffent et m'exaltent comme un vin généreux.

La fin fut plus âpre. Pauvre réplique de Palandier, absolument inentendue dans un brouhaha qui maintenant ne cessera plus. Un bonhomme de ses amis, industriel, lui succède et m'attaque vivement. Il met en doute ma bonne foi. Je bondis, réclame la parole. On me la refuse. Alors, debout sur ma chaise, j'improvise une réplique foudroyante. A vrai dire, elle ne fou-

droie que trois ou quatre rangs d'auditeurs, les plus proches; les autres, livrés au « chahut » le plus effroyable, sont hors d'état de m'entendre. Mais de l'estrade on perçoit certainement mes paroles, et tant pis!... car, excité par cette atmosphère de combat, j'ai dû lancer pêle-mêle, en aspostrophes indignées, des accusations et des épithètes sans mesure. Il n'est pas impossible que j'aie appelé l'honorable Palandier « cynique exploiteur de la crédulité publique » et « vieux comédien ». Quant à son malencontreux acolyte, l'industriel, il essayait de me répondre; je voyais sa grosse figure congestionnée et grimaçante, sa bouche large ouverte articulait d'inintelligibles vocables, à quoi je répondais de confiance : « Vous en avez menti! Vous en avez menti!... »

Après un quart d'heure de ce spectacle énervant — dans le fond on se battait ferme — le président s'est efforcé en vain de mettre aux voix un ordre du jour, et puis on est parti. Mon comité m'entourait comme pour me protéger. Près de la porte, nous sommes tombés sur une bande de triste mine qui braillait l'*Internationale*. L'un des chanteurs, paraissant me reconnaître, marchait sur moi en vociférant. Je crus qu'il voulait m'assommer, mais il me serra la main, pendant que Larratin me soufflait à l'oreille : « Bravo! Vous avez conquis les socialistes... » Cet incident m'a été plutôt désagréable.

Une centaine de personnes m'ont reconduit jusqu'à

ma porte. L'impression générale est bonne, très bonne même. Tous croient que je serai élu. « Au premier tour », disent les plus exaltés. Non, pas au premier tour. Mais au second, pourquoi pas?

Résumons : je suis assez content de moi. Ma première intervention a été habile et mon discours excellent; j'ai un peu perdu la tête à la fin, mais après tout, ces violences de langage n'étaient-elles pas opportunes? Les électeurs sont simplistes, ne finassons pas. Décidément je vais mener une campagne très dure. Palandier est trop vieux pour me suivre, je le prendrai de vitesse.

31 mars.

Ils ont eu l'impudence d'apposer une affiche où ils se vantent d'avoir fait voter un ordre du jour flétrissant mon attitude et approuvant Palandier. Les menteurs! Ils n'ont rien fait voter du tout, dans cette bagarre!... Nous avons répliqué par une contre-affiche et une contre-flétrissure infligée à leur manœuvre, et à mon honorable concurrent par-dessus le marché. Il m'agace, ce faux bonhomme!... Plus la campagne progresse, plus je sens monter en moi le véhément désir de le battre, d'être élu... Ah! la bonne chose que l'action! Comme on se sent vivre!...

4 avril.

Semaine écrasante. J'ai parcouru la campagne. J'ai parlé tous les soirs, dans des réunions privées et publiques, contredit Dufeuille-Martin, le candidat de droite; séance extrêmement pénible : jeune, insolent comme une potence, la voix pointue, il ne s'est pas laissé faire; nous avons échangé des diatribes injurieuses. Je n'ai eu le dessus qu'à la fin, grâce aux socialistes qui ont cassé quelques chaises sur le dos des bourgeois monarchistes. À la sortie, Dufeuille-Martin a été houspillé, pendant qu'on m'acclamait aux cris de : « A bas la calotte!... » Ah! si maman sait cela... Mais ce n'est pas ma faute... Pourquoi cette insolence des gens de droite? Celui-là m'a reproché ma trahison! Quelle trahison?

Je vois beaucoup de monde, — trop, cela m'énerve et je vis dans l'obsession des hypothèses et des pointages. Combien de voix Dufeuille aura-t-il au premier tour? Et Palandier? Et Thibout (le socialiste)? .. On m'assure que j'arriverai en tête. Les moins optimistes m'accordent soixante chances sur cent.

6 avril.

J'ai fait une sottise. Pour achever de conquérir les socialistes, jusqu'ici très gentils pour moi, j'ai voulu intervenir dans une réunion de leur candidat. Il m'a reconnu à l'entrée, et fort malmené dans son discours. Un mot maladroit de ma réplique a déchaîné ses partisans. J'ai dû subir longuement leurs huées. Ils ont voté un ordre du jour contre moi. Les miens, peu nombreux, se sont esquivés. A la sortie, attitude provocatrice de Larratin, bousculade, reçu quelques horions, peu de chose. J'ai rédigé une affiche de protestation.

8 avril.

Suites de la maladresse de lundi. Les socialistes sont venus à ma réunion, hier soir, dans un faubourg de Lervin, et je n'ai pas pu ouvrir la bouche. Or, sans eux, je suis battu au second tour. On me signale que Dufeuille se désistera certainement pour Palandier.

10 avril.

Depuis le début de la semaine, je perds plutôt du terrain; les communes rurales, en gros, resteront fidèles au député sortant, et, à Lervin, il a gardé bien des sympathies. La masse hésite, flotte de l'un à l'autre; je suis arrivé trop tard, on me connaît peu. Lui, il est là depuis vingt ans! Mon comité se décourage. De Larratin seul continue à me promettre le succès, mais est-il sincère? Je ne veux pas perdre confiance; les difficultés, loin de me lasser, exaspèrent mon désir de réussir. Un échec, maintenant, m'humilierait d'une manière cruelle. Je m'acharnerai, j'emporterai le morceau, malgré tout!

11 avril, minuit.

Admirable incident, qui fait rebondir la campagne et décuple mes chances! Aujourd'hui, jour de Pâques, vers sept heures, la voiture de Palandier, traversant à fond de train un faubourg de Lervin, a écrasé une petite fille, Germaine Laplace.

J'étais chez moi, j'achevais de dîner quand de Larratin entre en coup de vent, très ému, à la fois joyeux et fébrile. Il m'apprend la nouvelle et ajoute :

— La petite fille, gravement blessée, a été transportée à l'hôpital. Venez vite. Il faut absolument que vous la visitiez; nous passerons ensuite chez les parents, vous leur donnerez de l'argent. J'ai donné rendez-vous devant l'hôpital au photographe de l'*Éclaireur* qui prend des clichés...

J'étais abasourdi. Cet homme a le génie de la politique. Il pense à tout, prévoit tout, utilise tout. Pendant que nous nous hâtions vers l'hôpital, il me raconta toute l'affaire :

— L'émotion sera considérable dans le faubourg. Le père Laplace, excellent ouvrier, pas socialiste, président d'une petite société d'épargne, est très connu et très aimé. Déjà des groupes se forment dans les rues, on a crié : « A bas Palandier!... » L'imbécile n'a pas encore eu la pensée d'aller à l'hôpital. Nous le devancerons... Demain nous ferons crier l'*Éclaireur* dans les rues. On verra les photos. Et le vote a lieu dans huit jours!... Quand nous aurions tout arrangé nous-mêmes, nous n'aurions pas pu mieux faire...

J'admirais en l'écoutant sa présence d'esprit, et en même temps je ne pouvais m'empêcher de penser à la pauvre petite victime qui travaillait si cruellement pour mon élection.

Je ne sais comment de Larratin s'y prit pour m'introduire auprès d'elle. Il connaît tout le monde. Il en impose aux subalternes par son ton de commandement. Enfin, nous avons vu cette enfant dans la

grande salle à demi obscure, sa frimousse chiffonnée et chétive, affreusement pâle sur l'oreiller blanc. Une femme sans âge, comme tant de femmes du peuple, pleurait auprès du lit. Et elle se mit à nous raconter l'accident dans tous ses détails, puis à nous parler de Germaine, une enfant si douce, si gentille, qui venait de faire sa communion... La petite ne paraissait rien entendre, anéantie par la faiblesse. Une surveillante s'approchait, et j'allais m'éloigner, quand soudain retentit une détonation... Un éclair nous aveugla... J'avais oublié le photographe. Au bruit, Germaine avait poussé un cri et ouvert les yeux ; j'eus le temps de saisir son regard d'angoisse, une seconde fixé sur moi... Je m'esquivai avec de Larratin, pendant que la mère, les autres malades, la surveillante surtout, indignées, prenaient à parti le photographe.

J'étais un peu honteux de ce que nous venions de faire, et du parti que nous tirions de la douleur des autres. De Larratin, à qui je confiai mon malaise, ne voulut rien entendre :

— Laissez donc! Ce n'est pas nous qui l'avons écrasée!

Chez les Laplace, pas de difficultés. Le père, qui gesticule devant cinquante personnes, nous accueille à bras ouverts.

— Alors, la petite sera sur le journal?

Il en paraît très flatté, et, comme le photographe nous a rejoints, il nous propose spontanément de poser devant l'appareil. Cette fois, tout le monde veut en

être, les deux sœurs aînées de Germaine, une tante, une voisine, des camarades du père. De Larratin fait prendre plusieurs clichés au magnésium et promet des épreuves à tout le monde. Je laisse deux cents francs reçus avec reconnaissance.

Comme nous rentrons, nous croisons Palandier, à pied, avec deux amis, au bas du raidillon qui monte à l'hôpital.

— Il arrive trop tard, me dit de Larratin... Nous l'avons joué... Et voyez, il n'ose même plus se servir de sa voiture...

Pas de réunion, ce soir, à cause de Pâques. J'en profite pour rédiger un grand article sur les événements de la soirée. Oui, je crois que nous tenons le succès, maintenant... Mais pourquoi ne puis-je oublier ce regard affolé et suppliant de la petite agonisante, éblouie par le magnésium?

Mardi, 13 avril.

Le numéro de l'*Éclaireur*, avec ses clichés, très réussis, a produit une énorme impression. Les socialistes font rage contre Palandier. On a failli l'écharper hier. Il n'ose plus annoncer de réunion. Son journal essaie de prétendre que les blessures de Germaine ne présentent pas de gravité. Nous affichons à la permanence le bulletin des médecins.

Mercredi, 14 avril.

La campagne marche merveilleusement. Nous avons établi que Palandier, au moment de l'accident, allait dîner en famille et avec de nombreux amis dans sa maison de campagne. Après avoir assisté chez le pharmacien aux premiers pansements et laissé quelque argent, il est reparti. Saisissant contraste entre la joyeuse soirée du riche et le désespoir des pauvres dont la fillette se meurt... Facile développement oratoire et journalistique.

Tout à l'heure, passant au retour d'une réunion devant la maison de Laplace, j'ai trouvé, comme à l'ordinaire, cent cinquante personnes réunies dans la rue. Le père Laplace m'a serré les mains. Debout dans ma voiture, j'ai parlé avec feu,... je ne sais trop ce que j'ai dit... meurtre... lâche assassinat... Exagérations sans doute... Enfin, il n'y avait pas de sténographe. On m'a acclamé. Une manifestation, à laquelle j'ai voulu rester étranger, s'en est allée casser les vitres de la permanence de Palandier.

Le *Petit Phare* n'ose plus prétendre que Germaine Laplace n'a rien : elle agonise.

Jeudi, 15 avril.

Elle est morte ce matin... Pauvre petite!... Enterrement samedi, veille du scrutin. Il y aura trois mille personnes. Palandier est perdu.

Samedi, 17 avril.

Journée de déroute pour Palandier. Il a voulu suivre l'enterrement, on l'a chassé à coups de pierres. Sa couronne a été jetée à l'égout. Après, un immense cortège parcourt la ville aux cris de « Palandier assassin ». La police, impuissante, laisse faire.

Je suis réconcilié avec les socialistes. Vendredi, ils sont venus à ma réunion publique et m'ont laissé parler — à peu près.

Mes amis me répètent que je puis être élu demain, au premier tour. En tout cas, triomphe assuré au second.

. . . .

19 avril, soir du scrutin, une heure du matin.

Quelle soirée! Quelles émotions! Pendant une heure, je me suis cru définitivement battu, écrasé.

Thibout, le socialiste, avait plus de voix que moi dans trois bureaux de vote. Enfin, d'autres résultats ont été connus. Voici les chiffres :

Palandier, en tête, avec 8 256 voix ; puis moi, avec 5 802 ; Thibout, avec 5 031 ; enfin Dufeuille-Martin, avec 2 520.

Tout espoir n'est pas perdu. Mes voix, réunies à celles de Thibout, dépassent de quelques unités celles de Palandier et de Dufeuille. Mais les socialistes feront-ils bloc sur mon nom ?

Mon comité est atterré. Tous jugeaient le succès certain et j'étais assez bête pour penser comme eux. Que s'est-il passé ? Je n'y comprends rien. Les campagnes ont voté pour Palandier. On dit que les manifestations de ces derniers jours ont effrayé les bourgeois radicaux, qui se sont détournés de moi. D'autres me reprochent d'être trop à droite. Qui croire ?

En tout cas, je ne désarme pas ! Nous avons dès ce soir préparé notre plan de campagne pour le ballottage. Guerre, guerre à outrance !

Jeudi, 22 avril.

Quatre jours énervants, odieux !... Dufeuille-Martin a affiché dès lundi son désistement en faveur de Palandier et je n'ai pas pu obtenir encore celui de Thibout. Tergiversations, marchandages... Qu'attendent-

ils? Que je leur rembourse leur campagne? Je leur ai fait offrir de l'argent. Ils ont refusé. En veulent-ils davantage? Je n'en ai plus. J'ai déjà mangé trente mille francs! Je ne peux pourtant pas risquer tout mon capital sur une carte aussi douteuse!

Et dire que sans eux je suis battu, et plus que battu, écrasé, grotesque!...

Samedi, 24 avril.

Obtenu le désistement. Coût : vingt mille francs qu'ils prétendent avoir dépensés avant le premier tour. Je me ruine stupidement, mais que faire?...

Pendant les huit jours qui me restent, je vais mener une campagne farouche, et très à gauche. A droite, je n'ai rien à gagner; à gauche, j'ai tout à perdre. Maman m'envoie de Presseval de petits mots désolés qui m'agacent et me peinent bien inutilement. On devrait bien ne pas introduire la religion et le sentiment où ils n'ont que faire!... Après tout, si elle est pieuse, je ne le suis pas, moi! Je ne l'ai jamais été! Qu'on me laisse agir à ma guise! Suis-je un bébé?

Jeudi, 29 avril.

Je n'en puis plus. Comment tiendrai-je bon pendant trois jours encore? Je n'ai plus de voix, plus

de forces, plus d'idées, ni lucidité, ni sommeil, rien qu'une petite fièvre continue, exaspérante .. Ce qui me console, c'est que Palandier est plus bas que moi. Je l'ai contredit hier. Grâce aux socialistes qui me soutiennent loyalement, j'ai pu l'écraser. Il avait l'air d'un vieux sanglier à bout de souffle; ma meute donnait de la voix et lui faisait sentir ses crocs... Ah! que je voudrais sonner l'hallali!...

Dimanche, 2 mai, deux heures.

Encore quelques heures et je saurai... J'ai passé, tous ces jours-ci, par des alternatives de confiance folle et de découragement absolu. Maintenant, pendant qu'on vote, je me réfugie dans l'abrutissement. J'ai dit à mes amis que j'allais dormir, et prié qu'on me laissât au moins quelques instants en paix; de Larratin a voulu m'acheter à tout hasard une écharpe et des drapeaux : je les ai là, cachés dans ma chambre... Ils ajouteront à notre ridicule, ce soir, si nous sommes battus. Ah! je regrette presque de m'être présenté, tant je devine ce que la défaite me fera de mal; et même le succès valait-il la fièvre, la frénésie de la campagne, et l'angoisse de cette dernière attente?... Je me sens aussi vaguement humilié de tout ce que j'ai fait, de ce qu'on m'a fait faire. Ainsi de Larratin

voulait à tout prix une « manœuvre de dernière heure » : révélation, accusation, que sais-je?... de quoi rédiger une affiche foudroyante. Il a fini par m'arracher la permission d'extraire de cette vieille lettre de Palandier que je relisais au début de la campagne, cette phrase : « L'électeur est un animal aussi stupide qu'exigeant. » Il a collé ça sur les murs, avec la signature et la date. Au fond, c'est stupide! Qu'est-ce que cela prouve, cette boutade? Et puis, une lettre privée, évidemment, on ne devrait pas... Enfin, au point où nous en sommes, il ne faut plus s'arrêter à ces délicatesses...

Si au moins cela devait assurer mon succès...

Comme les aiguilles de ma montre sont lentes! Il me semble qu'il y a déjà deux heures que ma plume se traîne sur mon cahier pour écrire ces vingt lignes...

Même jour, minuit.

Élu à vingt voix. Brisé, épuisé, anéanti. Il a fallu parcourir les rues derrière un drapeau, entre des ivrognes, parler encore, bafouiller, brailler... Ah! assez! assez!... Dormir, ne plus entendre parler de politique...

Je suis ingrat, en somme. J'ai eu ce que je souhaitais, plus même que je n'espérais d'abord. Pour-

quoi cette lassitude morale, ce dégoût? Je m'interroge sans me comprendre... Voyons, le but est atteint, la partie gagnée... Je suis bien satisfait, tout de même, n'est-ce pas?... Député!... Je dois être content, heureux...

IV

A partir de l'élection du mois de mai, le journal se poursuit assez irrégulièrement, interrompu parfois pendant plusieurs mois, souvent incompréhensible à force de laconisme et de sécheresse. Une date, un rendez-vous, une adresse. De temps à autre des fragments plus longs, sorte d'examens de conscience, jetés de loin en loin. Nous ne pouvions songer à tout citer. Nous n'avons reproduit que l'essentiel, négligeant de parti pris ce qui n'était qu'anecdote. A travers la vie de Robert Lescœur, nous cherchons Robert Lescœur et lui seul.

Juin 1886.

... Les lendemains de l'élection m'ont paru plus agréables que l'élection elle-même. Mille satisfactions légères — insignifiantes sans doute, mais sensibles — viennent caresser l'amour-propre : lecture des journaux, simple pensée que sur des millions et des mil-

lions de feuilles, ce tout petit mot : ***Élu,*** suit et consacre mon nom, ici ou là, parmi les cinq ou six colonnes où sont énumérés les nouveaux maîtres de la France ; — premier voyage fait aux frais de l'État, et, sur le quai de l'arrivée, si naturel que je m'efforce d'être, glorieuse autorité de ma réponse à l'employé : « Député !... » Les voyageurs qui se hâtent avec moi vers la sortie en sont impressionnés. Je reste impassible parce que je le veux. Mais j'ai envie de rire, d'un petit rire d'ironie à l'égard de moi-même, et aussi d'un rire heureux, épanoui.

Puis, l'entrée à la Chambre, la grille majestueusement franchie. Quarante curieux nous contemplent ; l'un d'eux me désigne à des voisins et leur dit quelques mots. Murmure d'admiration : on m'a pris pour un autre, déjà célèbre, l'heureux homme !... Enfin, c'est à moi que vont les hommages, gloire empruntée, mais gloire tout de même.

Choix d'un vestiaire, d'une place dans la salle des séances, où, devant ma banquette, un pupitre m'attend de toute éternité. Prise de possession de la buvette et des couloirs, ces fameux couloirs où quelquefois, — bien rarement, — j'avais pénétré en étranger timide... Je reçois avec ma carte, mes insignes : le « baromètre » et l'écharpe, celle-ci un peu ridicule d'ailleurs, avec ses trois couleurs. C'est criard, c'est maire de village, et quatorze-juillet. En fait de grand cordon à porter en sautoir, je ne vois guère que celui de la

Légion d'honneur, tout rouge, qui me plaise... Attendons!...

Et le papier à lettres!... Ah! l'admirable papier à lettres! L'État, généreux, nous en offre de toutes les sortes, et de tous les formats, grand, petit, moyen, solennel ou désinvolte, discret ou provocant; et partout, jusque sur les enveloppes, on lit clairement, imprimés à l'encre ou timbrés en relief, les mots, les trois mots magiques : « Chambre des Députés... » J'écris un peu sur tous ces papiers-là, cherchant celui qui produira le plus d'effet; et cela dépend des personnes à qui j'écris. Petites gammes de la vanité, comme on a du plaisir à les monter, — autant, je pense, qu'on a de peine à les descendre...

Je commande des cartes de visite. Je donne ma photographie et des notes biographiques aux faiseurs d'annuaires. Il y a beaucoup d'annuaires, officiels ou officieux... Il n'y en a pas encore assez...

Je reçois des lettres : « Monsieur le Député... » Les huissiers du Palais-Bourbon s'inclinent devant moi avec déférence : « Monsieur le Député... » Ceux-là, je ne sais pas comment ils peuvent nous concéder encore quelque prestige! Ils en ont tant et tant vu passer, des députés, et quels députés, parfois!... Mais quoi qu'ils pensent de nous, leur tenue est parfaite. Merci!...

Joies plus graves et qui me gonflent d'importance : je m'assieds pour la première fois à mon banc, en séance publique. Je vote! Oui, j'ai voté. Validé tout

de suite, sans examen, dans une fournée de trois ou quatre cents (car le pauvre Palandier, malade et découragé, se résigne à sa défaite et n'a pas même protesté), c'est moi qui maintenant valide ou invalide les autres. Je suis généreux, d'ailleurs. Je vote toujours bleu... non... blanc... Ah! je ne me rappelle plus, je ne m'habituerai jamais à ces petits papiers de couleur où mon nom est imprimé, s'il vous plait, et qui signifient *oui* et *non*... Enfin, je vote toujours *oui*, par sympathie d'abord pour tous ces candidats heureux — comme moi — qui ont dû se donner tant de mal, et se prêter si volontiers — comme moi, hélas! — à tant de petits trafics pas très propres. Certainement il y en a qui sont allés plus loin dans... l'audace, un peu trop loin, beaucoup trop loin. Oh! ceux-là, je les admets avec plus d'enthousiasme encore — *dignus, dignus est intrare* — afin d'avoir ici quelqu'un à mépriser, au moins, à dominer du haut de mon incorruptibilité relative... Leur abaissement me rehausse. Venez, chers inférieurs, que c'est donc aimable à vous d'être inférieurs... Venez, témoins de ma vertu...

Une impression désagréable : la main molle de Georges Dargeau que j'ai dû serrer le jour de la rentrée. L'animal est député, lui aussi, naturellement. Je dirais volontiers « quel singe », s'il n'y avait pensé bien avant moi, puisque, selon mon pronostic et selon le vœu obstiné de la mère Lorgeril, il a succédé à mon ancien patron, indolent, fatigué, et prématurément en

disponibilité par retrait d'emploi. En épousant Louise, Dargeau a vraiment réalisé une bonne affaire. Ah! celui-là n'a pas eu de mal!... Il me déplaît toujours autant. Trouverai-je partout ce rival heureux? En le retrouvant, je ne lui tendais pas la main; j'oubliais qu'officiellement nous sommes toujours d'excellents camarades, presque des amis. Il y a ainsi des moments d'aberration où l'on agit suivant ses sentiments véritables. Quelle imprudence! Surveillons-nous.

Le gros Dargeau a choisi une place très proche de la mienne, un peu plus nous étions voisins! Nous habitons la gauche, une gauche prudente, une gauche moyenne, pas centre-gauche, non, évidemment, cela ne se porte plus, cela donne un air trop « vieux monsieur », mais une gauche pas extrême non plus... Enfin une gauche très convenable, mettons, et ce sera de bon augure, une gauche ministérielle. Point stratégique parfaitement choisi, où l'on se trouve placé à merveille pour se porter, à la première alerte, au secours des vainqueurs...

Je plaisante, je m'amuse, j'exagère. Avis à la postérité qui me lira peut-être, car il n'y a plus rien de secret pour elle, et si jamais je suis un grand homme, les cambrioleurs de l'histoire dévaliseront mes cartons. Donc, postérité, sache bien que j'exagère. Je ne suis pas si arriviste!... Non, j'ai confiance dans mon étoile, mais c'est, je le sens, une étoile de bonne compagnie, et qu'on peut recevoir dans le monde. Pas de

manœuvres tortueuses : nous irons droit devant nous, tout droit, — presque tout droit...

Enfin, voilà, j'ai surmonté le passager dégoût de l'élection, et j'éprouve maintenant la sensation assez agréable d'un acteur qui se trouve parfaitement adapté à son rôle, et escompte un succès. Maintenant, le rôle et même le succès m'amuseront-ils?... C'est une autre affaire. Pourquoi pas, cependant? Espérons.

Juillet.

Faut-il en pleurer ou en rire? Depuis vingt-quatre heures je suis père de famille... Non, pas père de famille ; cette expression pleine d'honneur et de débonnaire majesté ne se décerne pas sans la permission du maire et du curé. Oui, légitime, ce petit bout de bonne femme qui crie là-bas dans son berceau, me serait toute une famille dont je parlerais avec importance et orgueil. Naturelle, elle n'est plus rien du tout, qu'elle-même, un petit être supplémentaire, en marge des institutions sociales, presque coupable déjà, en tout cas incorrecte, encombrante, « indésirable », pauvre gamine... Je la regarde avec un peu d'effarement et, si je n'y veillais, une nuance de reproche :

— Pourquoi, diantre, es-tu venue au monde, jeune indiscrète?...

Elle répond par une grimace de sa figure ridée, laide

et si triste d'avance! Elle ouvre et referme ses minuscules mains rouges. Elle a l'air de dire :

— Ce n'est pas ma faute! Croyez-vous que cela m'amuse d'être née?

Non, ma chérie, je m'en doute... Va, les coupables, je le sais bien, c'est ta maman, c'est moi, qui suis ton père... Ou du moins, n'exagérons rien, on m'affirme que je suis ton père, quand je ne suis peut-être que ridicule...

Cette Jenny, que j'ai rencontrée et remarquée, il y a un an, à l'Opéra-Comique où elle jouait un petit rôle, — et je ne l'ai pas remarquée pour sa voix, — elle est vraiment très gentille, fraîche, jeune, faite à ravir, de jolis yeux, de jolies dents, un de ces nez qu'on est convenu d'appeler « amusants », un teint que tous les fards du monde ne parviennent pas à gâter... Et puis, très ensorceleuse, très câline, très chatte... Pas une profonde intelligence, évidemment, mais beaucoup de tact, et l'art de se taire, oh! un art exquis du silence... Quand elle ne comprend pas la conversation, ou qu'elle ne pense à rien, elle renonce à son tour de parole, comme nous disons à la Chambre, et se contente d'un regard ou d'un sourire charmants, et pleins de choses — qui ont l'air pleins de choses...

Derrière ce regard, ce sourire, derrière l'ingénuité de ce visage où brillent ses vingt-deux ans, qu'y a-t-il? Je n'en sais rien, je n'en sais absolument rien. Je n'ai jamais rien eu, ou plutôt je n'ai jamais rien *vu* à lui

reprocher, mais je me méfie... Je pense au mot de Shakespeare : « Elle a trompé son père pour moi... » Elle en a même trompé un autre que son père... Il ne faut pas demander au plaisir une sécurité que l'amour même ne donne pas toujours.

Car je ne l'aime pas, moi qui sais trop ce que c'est que d'aimer et qui ne connaîtrai plus jamais, jamais, cette joie ni cette douleur... Non... Elle me plaît, mais je ne l'aime pas. Je n'éprouve aucun besoin de l'associer à mes pensées, à l'essentiel de ma vie. Mon âme, si j'en ai une, enfin ce quelque chose qui me donne l'impression d'être mon âme lui reste inexorablement fermé. Et de ce qu'elle pense, elle, de ce qu'elle est, en vérité, je m'inquiète fort peu, juste autant que l'exige l'instinct de jalousie qui me conduit à la surveiller de mon mieux.

Elle est la fille d'une mère actrice, et de je ne sais qui. A dix ans, elle se destinait déjà au théâtre, bien entendu. Quand je l'ai connue, elle faisait le bonheur d'un brave choriste, son premier « ami », assure-t-elle, et leurs cachets réunis réalisaient une honnête misère. Je ne lui ai pas caché mon goût pour sa personne; j'étais un monsieur, un vrai, en habit et en chapeau haut de forme, et ces petites filles-là s'imaginent que nous sommes tous riches à millions, de ce côté-ci de la rampe... Bref, elle a bientôt découvert que son choriste était très méchant... Elle a changé volontiers de théâtre et d' « ami », — je l'ai éblouie en la mettant

dans ses meubles — du pitchpin, tout simplement... Voilà.

Ai-je eu tort? Après trois ans de fidélité douloureuse et de désespoir stérile, j'ai voulu me prouver que j'étais capable d'oublier Louise, et de tromper le rêve qui m'avait trompé. Je suis retombé — de très haut — au niveau de moi-même. Je crois que j'ai eu raison. Sans doute n'étais-je pas fait pour le sublime, puisque le sublime n'a pas voulu de moi. Cette petite liaison ne présentait rien d'extraordinaire : une agréable banalité. Je me conformais à la règle de ceux qui n'en ont pas.

Par exemple, la règle ne comportait pas d'enfants!... Admettons — et en somme sans vanité ni aveuglement excessifs je crois qu'il faut l'admettre — que cette petite fille soit ma fille. Elle m'encombre. Elle entrave ma liberté. Elle a, de toute évidence, des droits. En même temps qu'elle rend la mère moins aimable, elle me lie plus fortement. Maintenant, comment sortir de là, sans paraître un goujat? Et je ne me soucie ni de le paraître ni de l'être. Jenny va peut-être profiter de l'incident pour tâcher de se faire épouser?... Ah! pour cela, non, par exemple, non, jamais!...

Au reste, je dois dire que depuis le jour où elle m'a annoncé la nouvelle, l'heureuse nouvelle, elle a montré comme d'habitude beaucoup de tact. Très discrète, pas de scènes, pas de projets d'avenir. De mon côté

j'ai fait bonne contenance; pourquoi récriminer? La politique m'a assez absorbé pour me distraire de cet ennui. Et, le moment venu, j'aviserai. Certainement, je ne peux pas quitter Jenny tout de suite, comme cela, sans motif. Je n'y songe pas un instant. Le geste serait tout à fait dépourvu d'élégance. En tout cas, je paierais une pension pour la petite, cela va sans dire...

Mireille! On l'a appelée Mireille... Une idée de sa mère. Moi, je n'y vois pas d'inconvénient. Il va falloir aussi la baptiser. Jenny y tient, oh! absolument!... « J'ai de la religion, tu sais; j'ai été baptisée et j'ai fait ma première communion... Tu ne voudrais pas que Mireille soit élevée comme une païenne?... »

Mais non, mais non, Jenny...

C'est qu'elle parle sérieusement... Toute malade, toute épuisée encore des longues heures de la grande souffrance, elle s'agite, elle se fâche...

Que les femmes sont drôles!...

Juillet

La session est close. Voici les vacances. Déjà! Le temps a passé vite. Ces premières semaines du Palais-Bourbon me rappellent certaines impressions d'enfance : mon arrivée au lycée Louis-le-Grand, à onze ans. Jusque-là, un peu maladif, j'avais travaillé à la

maison, avec des précepteurs. Le lycée, où j'entrais comme externe, était tout nouveau pour moi, et, d'abord, la découverte de ce royaume m'amusa. Il en va de même pour la Chambre; je la découvre, elle, ses habitants et ses mœurs, et ma curiosité s'occupe. Ajoutez à cela que ce grand collège n'est pas gênant : un seul « pion », le président, et si indulgent!... Pas de devoirs à faire, pas de leçons à apprendre, et quand il fait un beau soleil et que je n'ai pas envie d'aller en classe, je n'y vais pas.

Mes petits camarades, je veux dire mes collègues, sont plus sympathiques qu'on ne croirait. Ils ont dû épuiser leur stock d'injures dans leurs campagnes électorales, et n'ont conservé que de la cordialité dont ils débordent. Une réelle camaraderie professionnelle les unit. Dès les premiers jours, j'ai eu quinze, vingt-cinq, cinquante amis, des « anciens » qui me pilotaient à travers la maison, en me prenant par le bras avec affection, en me racontant de petits scandales pour me faire rire.

Je remarque tout de suite que la distinction entre le vice et la vertu est plus sensible en séance publique que dans les couloirs, où elle se trouve atténuée et presque abolie par un bon garçonnisme gentiment cynique. Une réponse, toujours la même, jaillit spontanément de leurs lèvres quand je me montre un peu étonné de ceci ou de cela :

— Bah! vous en verrez bien d'autres!...

Je devine qu'ils pensent :

— Et vous en ferez bien d'autres...

Une impression agréable : la plupart ne sont vraiment pas très forts. D'abord les deux tiers, au moins, se trouvent d'avance hors de combat, soit à cause de leurs opinions vraiment préhistoriques, soit plus simplement à cause de leur nullité personnelle : ils ne parlent pas; ils n'intriguent pas; ils ne « font pas l'opinion » dans les couloirs; ils se contentent d'exister et ont l'air de trouver que c'est déjà beaucoup. Plusieurs ne mettent jamais les pieds au Parlement. Le dernier tiers comprend un certain nombre de spécialistes et de travailleurs, piliers des commissions, « bûcheurs » par tempérament; quelques orateurs de grande envergure, très peu, trois ou quatre; deux douzaines de bons avocats d'affaires intelligents et habiles; et puis une majorité de politiciens moyens, les uns passionnés, remuants et sectaires, les autres sceptiques et malins, tous plus ou moins « ministrables », suivant l'expression consacrée, tous capables de figurer honorablement à la tribune et d'y débiter, en une langue assez voisine du français, ce qu'il convient de dire selon la circonstance et l'heure.

Je n'ai pas l'ambition de rivaliser avec les orateurs de premier plan, c'est trop difficile, — ni avec les travailleurs, c'est trop ennuyeux. Mais parmi cette foule, qui est déjà une élite, des hommes politiques moyens et des aspirants au pouvoir, il me semble qu'en jouant

un peu des coudes j'arriverai assez aisément aux premiers rangs. J'écris « aux premiers rangs » au pluriel, par modestie; mais le singulier ne me paraîtrait pas orgueilleux à l'excès.

Bien entendu, je note ici une impression qui peut être prématurée. L'expérience dira si ma vanité s'abuse. Au fait, je ne m'apprécie pas, je les déprécie. « Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. » Ici, mes collègues protesteront contre l'injurieuse image. Ils ne veulent pas être aveugles! Soit; mais moi, je suis un peu mieux que borgne...

Au reste, mon action jusqu'ici ne s'est manifestée que par des applaudissements ou des murmures en séance, et par des « Très bien! très bien! » que le *Journal officiel* a négligé d'enregistrer.

Presseval, septembre.

Pour quelques jours de vacances, la vieille maison familiale m'accueille en enfant prodigue. On dirait qu'entre nous deux il y a eu un malentendu, plus que cela, un désaccord, que nous tâchons d'effacer en pensant à autre chose. Cette vieille maison diffère de moi d'abord en ceci qu'elle est vieille; c'est un miroir terni qui conserve d'anciennes images. Moi je regarde droit devant moi. Elle se souvient, et j'espère. Elle regrette et je désire. Elle est résignée et je m'impatiente.

Moi je l'aime bien et je la crois indulgente. Elle me sourit par les lézardes de ses murs jaunis ; elle me sourit tristement, comme si elle me disait avec son expérience deux fois séculaire : « Va, tu vieilliras aussi, et tu seras content, fatigué de vivre, de revenir te blottir dans mes bras pour mourir. » J'entends son langage sans y ajouter foi. Tant de jours brillants me cachent ces sombres perspectives !... Je me sens plein de jeunesse et de force.

Maman est heureuse de me voir auprès d'elle. Elle a souffert de ma campagne électorale, qu'elle n'a pas connue tout entière ; cependant, elle ne m'adresse pas de reproches. Elle me connait bien, elle sait que je ne suis pas méchant, un peu avide seulement, et que je n'écoute pas grand'chose dans le temps de mon avidité. Alors par sa simple présence, par sa voix, par ses yeux, abimes de tendresse douloureuse, elle apaise ma fièvre et me verse une sorte de mélancolie sereine dont je goûte le charme apaisant, jusqu'à ce que mes désirs, brusquement réveillés, crient tous en moi comme une meute. Quel vacarme ils faisaient vers la fin de la bataille électorale !... Et, à d'autres moments, d'autres désirs aussi se mettent à hurler...

Je ne me comprends pas très bien, avec mes alternatives d'abandon et de frénésie. Je ne puis faire de tout cela une synthèse. Quand je souhaite, je suis tout entier dans mes vœux ; quand j'oublie, tout entier dans

l'oubli. Je crois parfois me gouverner. Est-ce une illusion? Peut-être?...

J'ai dîné avec le curé. Maintenant cela n'offre pas d'inconvénients. Ce brave homme m'a plu, par son air de bonté, et aussi, ou surtout, par son exactitude à rendre à César ce qui est à César. Avec quel soin déférent il m'appelle à chaque mot : « Monsieur le député!... » Il me marquerait moins de respect si j'appartenais à la droite. Mais il sait mes opinions « avancées » et cela me donne à ses yeux l'auréole des persécuteurs. J'en jouis, sans la mériter, je pense, car au fond je ne lui veux que du bien, à ce digne pasteur et à tous ceux qui lui ressemblent, à leurs vénérables églises, à leurs ouailles. Ils forment le meilleur de la France. On le sait bien. On ne taperait pas sur eux de si bon cœur, si l'on n'avait l'espoir qu'ils n'en mourront pas et continueront d'entretenir dans l'âme de la race les fables nécessaires et les mirages qui rendent vertueux.

Évidemment, il m'est impossible de mettre en balance la valeur morale de mon curé et celle de Larratin. Mais de Larratin, admirablement doué pour l'action, hardi, nerveux, souple, précis, énergique, implacable, affamé d'honneurs et de pouvoirs, allégé de scrupules, me semble prodigieusement supérieur au curé pour la conquête du temporel. En face de lui, dans la bataille qui les heurte, le pauvre prêtre m'a l'air d'un indigène africain devant nos petits colo-

niaux. Pendant que les braves sauvages déploient leurs étendards, invoquent leurs dieux, et croient impressionner les Européens par du tintamarre et une mimique guerrière, ceux-ci, à bonne distance, les canardent avec d'excellents fusils et des canons à tir rapide, et prouvent ainsi la supériorité de leur civilisation. Les curés de France, quand ils opposent aux de Larratin des prônes entendus de quelques vieilles femmes et des anathèmes hors d'usage, me paraissent avoir aussi peu de défense contre l'artillerie radicale.

Je leur concède d'avance toutes les revanches dans les célestes contrées.

Biarritz, septembre.

Je me promène ici avec Jenny. Nous avons envoyé Mireille en nourrice. Cette jeune personne exigeante nuisait avec excès à l'agrément de nos relations. Jenny a fini par le comprendre, non sans quelque mauvaise volonté : voulait-elle jouer à la jeune mère? ou plus simplement donner du prix au sacrifice dont elle me favorisait? Je n'en sais rien. La psychologie de Jenny m'est un domaine assez impénétrable, peut-être parce que je n'ai jamais fait de grands efforts pour y pénétrer.

Impressions souvent pénibles d'ailleurs que celles de ce voyage à la Côte d'Argent, décidé en vingt-quatre

heures, gaîment, dans un caprice, voyage de plaisir et de distraction où je m'ennuie à mourir... Nous sommes vraiment trop loin l'un de l'autre, et cela nous apparaît avec une évidence plus cruelle, hors du cadre familier qui créait autour de nous une apparence d'intimité. Au moins, à Paris, quand je vais la voir dans ce petit home où je l'ai installée, j'y retrouve les meubles, les tentures, les bibelots que j'ai choisis, que nous avons pris l'habitude de considérer ensemble, et où nous avons accroché quelques lambeaux de souvenirs récents. Mais ici!... A quoi pense-t-elle à côté de moi en wagon? A quoi pense-t-elle sur la plage? A quoi pense-t-elle aux courses, au casino? Nous faisons des efforts désespérés pour échapper à la morne stupidité de nos tête-à-tête qui contrastent si ridiculement avec la volupté de certaines heures.

Vraiment, je n'avais jamais mieux vu la laideur du marché qui nous unit. J'en suis humilié, gêné. Je me suis échappé il y a huit jours de Presseval pour retrouver Jenny, et maintenant je voudrais être à cent lieues d'elle...

V

Presseval, 20 décembre 1888.

En vérité, je suis un peu honteux ; au moment de reprendre la plume après un si long silence, il est convenable que je présente d'humbles excuses... Au fait, à qui? À moi-même? Du coupable au coupable? Bizarre... Au public qui ne connaitra pas mes confidences? Plus bizarre encore... Disons tout simplement à ce pauvre cahier délaissé pendant deux ans...

J'avais eu le soin cependant d'enregistrer ma résolution solennelle ; je relis, sous la date du 3 mars 1886, cette phrase légèrement prudhommesque, mais accablante : « Écrire ce qu'on fait et surtout ce qu'on pense : habitude excellente qui force à voir clair en soi. Je veux la prendre... »

Je l'ai prise, en effet, mais je ne l'ai pas tenue. Après quelques semaines ou quelques mois, j'ai négligé la pratique de cette confession laique. Suis-je donc incapable d'un effort suivi? Enfin, n'importe, puisque la fantaisie m'en a pris ce matin, je veux profiter pour

écrire du calme de Presseval en décembre. Un ciel gris, un vent gémissant, de la neige à perte de vue; dehors un froid affreux, ici un beau feu de bûches, et la bonne tiédeur de mes pantoufles et de ma houppelande. Ah! je me sens à cette minute une âme tranquille et songeuse; je passerais sans hésiter un bail de cent ans avec ma solitude et ma méditation... quitte à frémir dans deux heures de l'impatience d'agir. Voilà ma nature. Qu'elle est heurtée! Qu'elle est ridicule!

Parlons sérieusement. Je ne suis pas content de la vie, ou de moi-même, ce qui revient exactement au même. Je m'étais confié à la politique. Elle me promettait beaucoup : elle ne se hâte pas de tenir. Mes chers collègues ne m'ayant pas ébloui par leur génie, je me proposais de les éblouir par le mien. Je n'en ai rien fait encore. Je croyais que ce serait plus facile. Les occasions de discours m'ont manqué. C'est quelquefois ennuyeux d'appartenir à la majorité; on perd, avec le droit de s'indigner, la faculté d'être éloquent. Je ne puis pourtant pas défendre en frémissant d'émotion un ministère que je soutiens sans doute, mais auquel je n'appartiens pas. Un bulletin de vote est tout ce qu'on accorde à ses amis; il faut garder l'enthousiasme pour soi.

On m'a dit : « Travaillez dans les commissions!... » J'y ai travaillé. J'ai passé trois mois à rédiger un énorme rapport sur le budget de l'Imprimerie nationale. Personne ne l'a lu. Quelques journaux amis ont

signalé distraitement « le remarquable travail du jeune député de Lervin »... Merci!... Et c'est tout. Je suis monté à la tribune pour défendre mes conclusions; c'étaient mes débuts parlementaires. Il y avait trente députés en séance. Quand j'aurais parlé comme saint Jean-Bouche-d'Or en personne...

Je me suis inscrit à un groupe, le plus nombreux, le plus influent et dont le programme est le mien. (D'ailleurs en dehors des fossiles de l'extrême-droite et des prophètes de l'extrême-gauche, tout le monde a le même programme. Seulement on se donne un mal inouï pour créer des divergences, des oppositions de principes; parce que sans divergences, pas de fractions, pas de politique. Sans politique, à quoi bon un Parlement? Aussi la vie parlementaire est-elle un constant effort vers la division.)

Eh bien! dans mon groupe, on ne me fait qu'une chétive place. Les vieux défendent leur situation acquise; les promotions sont rares et les jeunes se disputent âprement les places à prendre...

Quand on n'y joue aucun rôle, le Parlement est horriblement ennuyeux. Blasé sur la joie de franchir la grille et de jouer à l'homme politique, j'ai assisté moins régulièrement aux séances. Je suis retourné quelquefois au Palais; j'ai plaidé trois ou quatre affaires, mollement, comme quelqu'un dont la vie est ailleurs. Ailleurs?... Où cela?... Ah! si je le savais!...

J'ai suivi le conseil du poète latin : *carpe diem.*

J'ai cueilli le long du sentier les fleurs qui me frôlaient la main. Joies éphémères; plaisirs d'un jour, énervants, dissolvants... Jenny me boude pour mes infidélités; l'habitude m'attache à elle et m'en détache. C'est une liaison sans charme, qui me pèse, et d'où je ne puis m'évader. Quelle sottise de soumettre une fantaisie à l'épreuve de la durée! D'autre part, la fantaisie perpétuelle et sans lien est lassante. Enfin, et bien que je ne me plie à aucune morale positive, une gêne naît de cette existence instable, désaxée, assez platement employee à la recherche d'introuvables ou décevantes sensations. On a beau se couper d'avance les ailes, s'interdire de promener des rêveries sentimentales dans les jardins du plaisir, la vulgarité de l'aventure renchérit encore sur la vulgarité de l'attente. Lassitude, dégoût des réveils et des lendemains...

Quand on est jeune, on a des matins triomphants...

Un de mes collègues, Tiédel, me citait l'autre jour ce vers d'Hugo avec un petit rire entendu. Des matins triomphants? Je ne trouve pas... Oh! les tristes levers du jour après les ivresses passagères... L'ennui sans fond, les nausées, la bouche et l'âme amères...

Caprice, fantaisie, plaisir, quelle réalité de tristesse et de désespoir recouvrent ces mots pimpants! Je me dis souvent que la « vertu » dont on se moque doit être plus près du bonheur, et je l'envie. Mais que

n'ai-je pas envié!... Le difficile est de conquérir.

Je crois que ma méditation prend un tour découragé. Cela m'effraie. Quoi! j'ai trente-cinq ans, je suis bien portant, pas trop pauvre, honnêtement doué; j'ai réussi à peu près en tout ce que j'ai entrepris, l'avenir me sourit, je n'ai rien d'autre à faire en ce bas monde que mon propre bonheur, et je serais malheureux! Cela est par trop bête, en somme!... Et je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, si je me laisse tenter par le spleen et la neurasthénie.

Après tout, je le savais bien, que n'importe quelle existence, mais paisible, me serait à charge. Je ne puis vivre que de mouvement, d'action, et d'action passionnée. Je n'agis pas et je m'ennuie : c'était prévu. On ne se fait pas député comme on se fait notaire! Il aurait fallu, coûte que coûte, me jeter dans la bataille, au lieu de m'amuser aux bagatelles de la porte, ou de me laisser rebuter par les difficultés méprisables des premiers essais! Après l'effort énorme et réellement méritoire de mon élection à Lervin, j'ai surtout compté sur les circonstances, comme si les circonstances avaient pris envers moi l'engagement d'être bienfaisantes. Mal utilisées par ma volonté paresseuse ou inconstante, elles ont tourné contre mes desseins. La faute en est à moi, non à elles. Admettons même qu'elles m'aient été hostiles; que signifie de récriminer, de bouder contre la vie, contre les faits? Il faut être plus fort qu'eux, il faut vaincre la vie,

façonner les faits. Pour avoir eu le courage de réfléchir une heure, voici que je me suis inondé de clarté. Mes fautes, mes fautes lourdes et stupides m'apparaissent avec évidence; et non seulement mes fautes, mais le remède.

J'ai choisi de sang-froid la carrière politique, non pour m'en parer, comme je le fais de mes insignes ou de mon écharpe, mais pour en jouir, oui, pour jouir de l'âpre combat, et des espoirs, et des colères, et des succès; pour me défendre magnifiquement, déployer toute ma nature, m'enivrer de ma force. Mon rêve, c'est que l'action, un jour, s'empare de moi comme malgré moi, qu'elle m'entraîne, qu'elle m'emporte dans un tourbillon qui ne me laisse plus le loisir de compter mes misères et de gémir sur les infirmités humaines. Mon rêve, c'est de m'abandonner enfin à quelque grand courant de passion, de me perdre dans une toute-puissance presque extérieure à moi. Oublier le fini de toutes choses dans l'infini d'une passion. Et je ne crois pas qu'il y en ait de plus généreuse et de plus prenante que la passion d'agir, quand on se sent fait pour dominer la foule médiocre des hommes.

Cette joie-là, que j'espère, il faut la mériter. La passion ne vient pas à ceux qui l'attendent en dilettantes. Je rougis, quand j'y songe, de ma sottise et de ma lâcheté depuis deux ans. Deux années perdues, et des meilleures, quand la vie est si courte et mes forces comptées!

Il me tarde, à présent que j'ai vu clair, de rentrer à Paris et de me mettre au travail avec l'ardeur du soldat et l'austère ténacité d'un moine... Un moine! ce mot me fait penser à Jenny, bien encombrante et bien froufroutante pour une cellule. Comme cela pèse quelquefois, une femme légère! Dans mon actuelle disposition d'esprit, une épouse m'accommoderait mieux; une bonne épouse, alliée et collaboratrice, dont la seule présence introduirait dans ma vie cet élément de régularité qui m'a toujours fait défaut. Si j'épousais Jenny?... Non, franchement, ce serait stupide — un vrai suicide. Elle est sotte comme un panier, elle n'a jamais représenté à mes yeux que le plaisir, aujourd'hui un plaisir morne et d'habitude, un plaisir qui m'enchaîne, qui m'humilie et me dégrade. Il faudra l'un de ces jours liquider la situation de Jenny. Si ce n'était pas la peur d'une scène... Ah! si j'avais un bon prétexte!... Il y a des cas où les prétextes sont plus forts que les raisons. Mais rien. La fine mouche, trop sage ou trop adroite, me reste désespérément fidèle.

Il faudra bien cependant... Je pars avec éclat pour conquérir le monde et je n'ose pas me débarrasser d'une petite femme que j'entretiens! J'y réfléchirai. Il ne s'agit que de saisir une occasion favorable.

Janvier 1889.

Nous venons de remplacer le vieux président de la Chambre, Morisson, par un plus jeune. Le vieux n'est pas content du tout :

— C'est une trahison! ronchonne-t-il dans sa barbe floconneuse et sale. Je présidais l'Assemblée depuis cinq ans; on pouvait bien me réélire!... En quoi ai-je démérité?

En rien, sans doute; mais jamais non plus il n'avait mérité. Comme on lui avait avancé jadis sans aucune raison ce fauteuil, on pouvait le lui retirer de même sans raison. Malheureusement, l'obèse vieillard a perdu l'habitude de s'asseoir par terre, et furieux, se frottant les reins, il promène partout sa lourde personne, irrité de la douleur et du ridicule de sa chute. Laissons-le gémir pour féliciter le vainqueur.

Celui-ci, Bernard, ressemble à son malheureux adversaire, comme une jeune fille mince ressemble à sa grosse maman. Un fiancé amouraché de l'une déteste déjà l'autre de tout son cœur de gendre; mais ses amis, plus perspicaces, disent entre eux, en regardant *l'objet aimé :* « Ce sera tout le portrait de sa mère dans vingt ans! »

Ainsi Bernard et Morisson. Nous avons cru cependant devoir substituer le premier au second — car

j'étais au nombre des « traîtres » — parce que la nullité enflée, boursouflée par l'âge, apparaissait mieux dans le vieillard que dans le néophyte. Elle éclatait à tous les regards. On en parlait comme d'un fait universellement admis, comme de la petite taille de Napoléon ou des trois cents mètres de la tour Eiffel. On disait : « Ce gros imbécile de Morisson. » Il y avait là une indécence dont souffrait la pudeur parlementaire. Nous avons jeté sur la nudité visible du vieil homme le manteau de l'ombre. Nous sommes les fils pieux de l'Écriture. Tant pis pour Noé s'il grogne!

Il faut dire que, dans un an et quelques mois, la Chambre sera soumise à la réélection; aussi fait-elle un petit bout de toilette pour aguicher l'électeur. On remet à neuf les appartements qu'on veut louer. Le nôtre n'est pas beau : bas de plafond, obscur, mal aéré, et les odeurs de la cuisine empestent jusqu'au salon. Voilà le Parlement tel qu'il est, et tel qu'on le connaît, hélas!... Je ne pouvais m'empêcher de rire (tout en applaudissant) chaque fois que Morisson, après un nouveau scandale, proclamait du haut de sa chaise que « le Parlement français faisait l'admiration du monde ». Du monde!... Qu'en sait-il? Je me demande quels aperçus Morisson peut avoir sur le monde?... Enfin laissons cette insignifiance restituée au néant.

J'ai voté pour Bernard parce que, en principe, toute nouveauté me semble bonne. Nous nous enlisons dans

une boueuse routine. Au moins, changeons d'ornière! Les plus anciennes sont les pires. Ce discrédit dont jouit le Parlement m'humilie. Me suis-je donné tant de mal pour entrer dans un mauvais lieu? Maintenant que j'ai résolu de faire ici ma carrière, et brillante, il me déplaît qu'on nous entoure d'un certain mépris; et je m'élève jusqu'à la notion de l'esprit de corps, amour-propre aux frontières élargies.

Depuis deux semaines, je n'ai pas manqué une séance. Il faut se montrer pour être connu. Le terrible mot de Louis XIV serait volontiers repris par le public : « C'est un homme que je ne vois jamais. » Faisons-nous voir par les journalistes, qui sont les yeux du peuple-roi!

En même temps, je travaille de mon mieux dans les Commissions; j'espère obtenir le rapport du budget des Beaux-Arts. Le mieux serait d'intervenir à la tribune, mais à quel propos? Quoi qu'en pensent les profanes, on parle tout de même mieux quand on a quelque chose à dire.

6 février.

Jenny a tenu absolument à rentrer en possession de sa fille, et je ne m'y suis pas opposé, au contraire! Cela l'occupera, jusqu'au jour, lâchement retardé, mais prochain je l'espère, de la définitive rupture.

Mireille a donc deux ans et demi. « Vois comme elle te ressemble!... » me dit l'astucieuse Jenny. Et c'est vrai, cependant, qu'elle me ressemble, cette gamine : la couleur de mes cheveux, de mes yeux, je ne sais quoi dans l'expression quand elle rit. Et peut-être aussi le nez... Mais le nez, à cet âge-là, il y en a si peu!...

Je ne puis guère douter que ce soit ma fille. Je me demande si je l'aime, et je crois bien que non. Elle ne m'apparaît encore que comme un appendice de sa mère, dont je suis si excédé! À présent, tout m'agace en Jenny : sa sottise certaine, en vain dissimulée par son silence, par ses sourires et ses regards profonds, la profondeur du vide! Et ses petites câlineries apprises, toujours les mêmes, écœurantes de mignardise et d'insincérité!... Son joli rire faux, son rire de théâtre, pour montrer ses dents parfaites, trop parfaites!... Elle a l'air d'une réclame quand elle rit! Quelquefois elle boude, elle pleure... Alors elle devient laide. Les larmes ne vont pas à ces femmes-là.

Je lui en veux de me forcer à mentir depuis si longtemps, par pure faiblesse. Je monte l'escalier en me disant : « Allons, aujourd'hui, je vais lui parler! Dans une heure tout sera fini! » Et puis l'embarras des premiers mots, la peur d'une scène, d'un scandale... J'ajourne l'exécution. Combien de temps cela va-t-il durer?

Je suis chargé du rapport sur le budget des Beaux-Arts, et j'y travaille tous les soirs. Je crois que ce ne

sera pas mal. Avant-hier, j'ai parlé une demi-heure en séance, sur la nouvelle loi scolaire. Pas le grand discours — il faut laisser aux chefs leur dada favori, l'école laïque!... on ne peut l'enfourcher qu'en croupe, derrière eux — une simple intervention sur un point de détail, mais assez heureuse, si j'en crois mes collègues. On m'a écouté. La presse m'a consacré quelques lignes sympathiques. C'est peu de chose encore; je m'entraîne. Ma voix résonne bien dans l'hémicycle. La tribune, trop grande, trop haute, me gêne un peu. Je m'y ferai.

15 février.

Hier soir, dîner officiel chez Bernard, à la Présidence de la Chambre. Un dîner comme beaucoup d'autres. Cuisine et conversation bourgeoises, figées dans l'ennui d'une solennité sans grandeur. Bernard préside comme à la Chambre, digne et empesé. Les domestiques ont l'air d'huissiers, et quand la conversation s'animait un peu, je croyais qu'ils allaient crier : « Silence, messieurs, s'il vous plaît!... »

A côté de moi, Mme Charquignot, la « belle Mme Charquignot », a-t-on coutume de dire, sans doute parce que dans l'esthétique parlementaire, la quantité prime la qualité. Il est tellement entendu bue nous la trouvons belle qu'elle croit devoir, par

charité, se décolleter avec une invraisemblable et généreuse impudeur. Toute cette chair auvergnate, fraîche et saine, évoquait des idées de comestibles, de « delicatessen », comme disent les Allemands; et j'avais envie de piquer là dedans une étiquette pour indiquer le prix de la livre...

Avec cela, vulgaire à faire peur et criant à tue-tête des réflexions sur le prix des légumes ou du beurre. Elle a toujours l'air de revenir du marché. Un diplomate étranger nous considérait avec curiosité. J'étais gêné... Il a dû penser que je réglais mes comptes avec ma cuisinière.

Mais bientôt, je n'ai plus pensé à Mme Charquignot. Car l'événement de la soirée est que j'ai rencontré Louise... Louise Dargeau. Je ne l'avais pas vue tout d'abord, ni son mari, dans la foule des robes décolletées, des uniformes et des habits noirs, et je causais avec ma grosse voisine, lorsque, levant les yeux, je reconnus, presque en face de moi, Louise. Je m'arrêtai net au milieu d'une phrase, comme si le souffle me manquait. Ce n'est pas que je l'aime encore, mais quand on a déraciné, arraché de son cœur à grand'peine, un sentiment, il me semble qu'on a détruit du même coup tout ce qu'il évoquait, le passé entier, et cette Louise, brusquement surgie en pleine lumière après une nuit de six ans, m'a paru ressuscitée de l'empire des morts. J'étais saisi. Machinalement je cherchais son regard, qui, par hasard ou à dessein,

restait fixé ailleurs. Je dus reprendre avec ma grosse dame l'échange des banalités pesantes. Enfin, les yeux de Louise rencontrèrent les miens. Je la saluai; elle me rendit mon salut avec une politesse gracieuse et indifférente. Nous étions trop éloignés l'un de l'autre pour nous parler.

J'avais bien vite repris mon sang-froid, et, faisant mentalement l'inventaire de mes sentiments, je n'y rencontrais que de la surprise. Non, je ne l'aimais plus. Mon cœur tout à l'heure n'avait battu que sous le choc de l'inattendu.

Après le dîner, je m'approchai d'elle. Devais-je avoir l'air de la fuir? Elle m'accueillit avec la même grâce aisée qu'autrefois, et de quoi aurions-nous parlé si ce n'est de Verceil, du beau jardin où elle aime à revenir chaque année, et de son père, dont la santé décline? Elle glissa, sur mes premiers petits succès parlementaires, une phrase aimable, mais si banalement aimable qu'elle aurait pu la dire à n'importe qui. A peine avions-nous causé que Dargeau nous rejoignit, pour se mêler à notre entretien. Et puis ce fut fini.

Maintenant, je tâche de résumer mon impression. Aujourd'hui, elle a vingt-quatre ans, je pense, et elle en paraît toujours dix-huit, seize peut-être, avec ses traits et son teint d'enfant. Mais moi qui l'ai bien connue, qui ai rêvé, trop rêvé de son visage et de l'âme transparente sous ce regard limpide, comme je la trouve changée! Je crois découvrir, derrière son

masque charmant de petite fille, quelque chose de douloureux et presque de tragique. Autrefois, elle avait l'air d'errer, princesse de légende, au milieu des enchantements d'un conte de fées; et maintenant, c'est une femme qui sait... Qui sait quoi? Ah! la vie probablement, la vie vraie avec ses laideurs, ses brutalités, son odeur et son goût vulgaires, — et cette horrible chose que doit être l'amour, quand Louise Lorgeril est aimée par Dargeau...

Lui, il n'a pas changé, par exemple!... Un peu vieilli, mais son type d'arriviste et de jouisseur s'affirme en s'empâtant. Je l'ai souvent rencontré à la Chambre, mais sans prêter plus d'attention qu'il ne convient à un personnage de son espèce, banal, et tiré, dans le monde parlementaire, à cinquante ou cent exemplaires. Mélange d'égoïsme et d'impersonnalité, de nullité et d'importance. Un « moi » falot et despotique. La dictature de M. Prudhomme.

Je l'oubliais, ce gros garçon fadasse, et il a fallu ce dîner d'hier pour lui restituer à mes yeux les privilèges de l'existence réelle, et, au premier rang, celui de provoquer mon antipathie et mon dégoût. Je le regardais manger, tripoter son pain avec ses gros doigts en spatules, boire, s'essuyer la bouche, rire aux niaiseries qu'il disait, et ensuite je regardais Louise, Louise toujours immatérielle, vrai « corps glorieux », comme dit le langage théologique, et vraiment, il n'était pas nécessaire d'être encore amoureux d'elle

— je ne le suis plus, Dieu merci ! — pour s'indigner de ce rapprochement. Est-ce qu'il n'y a pas un pays où l'on inflige aux femmes ce supplice de les coudre avec un chat dans un sac ? Celle-là me paraît enfermée avec un pourceau.

Je pense que Dargeau, précisément à cause de sa banalité, et parce qu'il n'est pas un monstre, lui aura révélé d'un seul coup toute l'humanité, toute l'ignominie de l'humanité. Voilà ce qu'elle sait, sans doute, grâce à lui, et ce qui lui donne cet air grave et plus que désabusé, désespéré, sous la fraîcheur miraculeusement naïve de son regard, de son sourire, de sa voix. Un air d'enfant dans la douleur, de petite fille en deuil d'une mère. Elle sait, elle doit savoir maintenant tout ce qu'elle ignorait à Verceil, comment sont, en vérité, les choses et les gens, et comment tournent toutes les aventures humaines ; oui, comment nous sommes tous, nous autres, plus ou moins pareils à celui-là qui me dégoûte et qui peut-être, vu d'un peu plus haut, me ressemble. Elle le sait ; et le mal que fait cette science est irrémédiable. On peut vivre dans le monde sans le voir, et garder une âme d'enfant, mais quand on a vu, on ne peut plus oublier. Pauvre Louise ! J'ai beau m'être détaché d'elle, enfin... elle me faisait de la peine, hier soir... Je suis trop vengé. Tout de même, je m'imagine qu'avec moi... Au moins, je l'aurais aimée, ce que jamais ce gros dindon n'aura su faire.

Ou bien, me suis-je trompé? Est-elle heureuse avec ce garçon? Et adaptée à son milieu? Confortablement installée dans le laid et dans le médiocre? Mais non, ce ne serait plus elle, celle que j'ai vue pour la première fois, jadis, dans la petite église, au déclin de l'été...

Ah! pourquoi réveiller cette vieille chanson?

10 mai.

Je me bats en duel demain. Pour une bêtise, une gaminerie... Dans les couloirs, nous nous amusions, quelques jeunes députés et moi, à parler de Chatoigère. Chatoigère, l'ancien ministre, cet invraisemblable spécimen de la vanité humaine; du talent, d'ailleurs, de l'activité, une parole élégante, et de l'intelligence, autant du moins que celle-ci est compatible avec une délirante fatuité. Chatoigère déjà orgueilleux en nourrice, je pense, mais ridiculement enflé et boursouflé depuis qu'il a été l'un des ministres les plus jeunes de la Troisième République, ne met rien au-dessus de sa petite personne. Il s'admire en tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit, et lorsqu'il ne fait ni ne dit rien, il s'admire encore dans le silence et l'inaction. On le surprend à se sourire dans les glaces, prenant des poses pour lui tout seul. Il doit étudier, chez lui, en secret, l'attitude de l'homme d'État : la

main dans le gilet, à la Napoléon, ou le pouce dans les entournures, en dandy fin de siècle. Sûrement, il chérit sa moustache, parfumée, retroussée, il chérit les courbes molles de son double menton naissant, et jusqu'à la calvitie légendaire qui donne à sa tête illustre un éclat de plus : celui de l'ivoire. Chatoigère, prompt à renier et à maudire tous ceux dont il s'est séparé, doit avoir horreur des cheveux ; sans doute il a la fierté de son crâne si poli, parfait miroir, et ne regrette qu'une chose : de ne pouvoir s'y regarder.

Voilà Chatoigère, autant du moins qu'on peut enfermer en vingt lignes une vanité qui ne souffre point de limites.

Nous parlions donc de lui, comme on peut en parler : en riant, bien qu'il y eût là de ses amis ; on les reconnaissait à ceci qu'ils riaient plus fort que les autres. L'un d'eux, de sa clientèle, Noirclos, se plaignait de la difficulté de louer le jeune patron d'une manière qui le satisfît ; quoi qu'on pût dire d'hyperbolique, on restait toujours au-dessous de ce qu'il pensait lui-même. J'exprime un doute. Noirclos s'échauffe :

— Essayez ! Je vous mets au défi de trouver un éloge trop fort à son gré !...

— Tout de même...

— Je parie un louis !...

Cette idée saugrenue nous amusa tous et je tins le pari. Chatoigère n'était pas loin : il faisait la roue

pour une vieille femme journaliste, laide et plâtrée, qui lui prenait une interview. Ce ne fut pas difficile de l'attirer à nous et je commençai de le complimenter d'abord sur un récent discours, puis sur son dernier ministère (aux Finances), enfin sur ses destinées. Il approuvait, sérieux, avec l'air d'un homme ennuyé par le rappel de vérités trop connues. Je le comparai, au hasard de mes souvenirs historiques, à Colbert, à Turgot, à Sully, sans obtenir de lui autre chose que des hochements de tête silencieux. De Sully je passai donc à Henri IV, et de Colbert à Louis XIV : il daigna sourire : « Vous allez compromettre ma réputation de républicain... » A quoi je répliquai qu'elle était bien établie car il n'eût tenu qu'à lui, nouveau Bonaparte, d'exercer la dictature. Il m'arrêta ici pour critiquer les idées financières de l'Empereur, fort surfait à beaucoup d'égards, et d'une ignorance crasse, me dit-il, en matière économique.

Alors, renonçant lâchement à évoquer le grand Alexandre ou les dieux de l'Olympe, je m'avouai vaincu ; je dus subir une conférence sur les impôts du Premier Empire, et quand Chatoigère nous eut quittés, je payai de vingt francs entre les mains de Noirclos ce magnifique document sur la sottise bouffonne des humains.

Tout allait bien, lorsque le *Cri de Paris*, traitreusement informé par l'un des spectateurs de cette petite scène, — je ne sais qui, — la raconta, fort drôlement

d'ailleurs, en nous désignant par des initiales ultra-transparentes. Vingt-quatre heures après, je tombe à la Chambre sur Chatoigère, qui se dresse sur ses ergots pour me sommer de démentir l'inepte racontar du *Cri de Paris*. « Car j'espère bien que vous n'avez pas été assez sot pour jouer le rôle qu'on vous attribue. »

Cette insolence m'agaça, et je répondis paisiblement au petit grand homme que je ne comprenais pas son irritation : si quelqu'un pouvait se plaindre, n'était-ce pas moi, qui avais perdu vingt francs?

A ces mots, il leva la main pour me frapper. Je saisis son poignet au vol. Il se débattit. On survint, on nous sépara tandis que, dans sa fureur comique, il trépignait presque, n'ayant plus d'impérial que la pourpre de son front chauve.

Dans la soirée je reçus ses témoins au moment où j'allais lui adresser les miens. Nous allons donc nous battre demain matin, au pistolet, sous les ombrages de Villebon. Il raconte à qui veut l'entendre qu'il fait mouche à tout coup chez l'armurier, mais, à l'en croire, en quoi n'excelle-t-il point? La vérité est qu'il s'est battu plusieurs fois sans jamais toucher personne.

Je suis parfaitement persuadé que nous échangerons deux balles inutiles et je n'ai besoin d'aucun effort pour conserver mon sang-froid. L'idée d'un danger à courir ne s'impose guère plus à moi que

lorsque je traverse un pont ou que je monte en chemin de fer. Et cependant le pont peut s'effondrer et le chemin de fer dérailler. Je sens en moi trop de vie, de santé, d'avenir pour croire à la mort prochaine. La mort, cette chose énorme, cette chose grave, sortant de la bouche d'un pistolet tenu par ce fantoche de Chatoigère? C'est impossible.

Aussi, nulle envie de faire mon testament ou de réfléchir à mon hypothétique vie future. Je vois surtout qu'on parlera beaucoup de ce duel, à cause de la personnalité de Chatoigère, et à cause du motif, qui est vraiment amusant. J'y gagnerai une réputation d'homme d'esprit, qui fera plus pour ma carrière que vingt discours.

11 mai.

C'est fait. Deux balles pour rien. Chatoigère prétend que la mienne lui a frôlé l'oreille. On dit toujours ça, mais je n'en crois rien : je manquerais un éléphant à cinq pas, et d'ailleurs je ne visais qu'à ne pas blesser les témoins, n'étant animé d'aucune intention homicide.

J'arrivai le premier, un peu moins serein peut-être que la veille, mais encore fort convenablement tranquille, en dépit du zèle amical de mes témoins : ils me laissaient entendre, pour me rassurer, que je m'en

tirerais peut-être avec une balle dans l'épaule ou dans la cuisse. L'homme qui était censé vouloir ma mort, et qui la voulait peut-être en effet, car il est rageur, parut sur le terrain avec des guêtres chamois et un pantalon de couleur tendre. Il s'efforçait de se montrer souriant et dégagé ; mais à coup sûr il remâchait ce méchant article du *Cri de Paris*, et tandis qu'il prenait position et s'offrait, héroïque, à mes coups, tout, dans sa petite personne vive et replète, disait :

— Qu'est ce que j'ai donc de moins que Louis XIV ou Napoléon?...

La chose faite, il s'en alla comme sous des ovations. Le sang, que nous n'avions versé qu'en rêve, lavait le ridicule dont je l'ai couvert en réalité.

Jenny, prévenue par les journaux, avait affecté de s'émouvoir. Elle projeta de m'accompagner sur le terrain, non par tendresse véritable, mais par désir de figurer dans un événement aussi honorable qu'un duel parisien. Prières, ordres, menaces, impossible de l'en dissuader. Elle fit semblant de céder hier soir, mais ce matin elle était là, et il fallut subir ses baisers sous le déclic du photographe. Je l'aurais battue! Je me suis enfui avec mes amis, la vouant aux dieux infernaux.

Quelque chose m'émut davantage. Vers trois heures, allant à la Chambre, je descendais le boulevard Saint-Germain. On criait la *Patrie*. En manchette, avec un assassinat à Belleville et l'insurrection d'Albanie, « le

duel de ce matin ». Une voiture élégante, qui venait vers moi, s'arrêta court auprès d'un camelot. Une main de femme tendit un sou et prit le journal. Quand la voiture, ayant repris sa course, me dépassa, je crus reconnaître Mme Dargeau, seule, et qui lisait avec attention... Est-il possible qu'elle prenne un tel intérêt aux faits divers de Belleville ou aux événements d'Albanie?... Ce serait donc pour moi qu'elle aurait?... Après tout, quoi d'étonnant? Elle me connaît; curiosité pure...

Cependant, je me souviens encore de cette journée du mois d'octobre où, dans une allée de son jardin, je lui baisais la main en répétant : « Je vous aime, Louise, je vous aime... » La semaine dernière, à la Présidence, elle m'accueillit aussi naturellement que si jamais je ne lui avais parlé que de la pluie ou du beau temps... Mais une femme oublie-t-elle ces choses-là?

Que le hasard est capricieux, qui me remet sur sa route deux fois en trois semaines, après m'en avoir éloigné pendant des années!

Maintenant était-ce bien elle? La voiture allait vite, et j'ai peut-être mal vu... Ou bien elle voulait connaître le sort de Chatoigère? Un si grand homme!...

12 mai.

Très bonne presse. Ma photo dans le *Matin* qui, malheureusement, écorche mon nom. La *Journée*, toujours bien informée, ajoute : « On sait que le jeune et distingué député de Lervin est un de nos meilleurs tireurs... » Moi? Où ont-ils pris cela? Ils sont extraordinaires, ces journalistes. A la Chambre, beaucoup de mains tendues. Je sors du tas des inconnus. Cependant, dans les comptes rendus du duel, on m'accorde surtout l'épithète de distingué, ce qui prouve qu'on ne me distingue pas encore très bien.

28 mai.

La chose la plus inattendue, la plus invraisemblable, la plus grotesque... Dargeau ministre — ou presque ministre : sous-secrétaire d'État, et aux Beaux-Arts encore!... Lui pas plus artiste qu'homme d'État!... Il a pris la parole assez souvent, c'est vrai, depuis trois ans, mais pour quels discours, grands dieux! Poussifs, pompeux, à la fois redondants et nuls, gonflés d'une éloquence massive, des ballons plus lourds que l'air. Ses amis vantent sa facilité : parbleu ! Quand on ose parler des questions sans les connaître...

Je ne sais comment il a réussi à faire croire qu'il avait quelque valeur. Je pense qu'il s'est contenté de le dire : les gens sont si naïfs, même ici!... ou si lâches... Ils ne résistent pas à une affirmation répétée.

Enfin, on l'a choisi, voilà le fait, pour illustrer de sa présence le nouveau ministère que va présider l'ineffable Marronié. Ministère de concentration, naturellement. Une coalition bizarre où toutes les fractions de la Chambre étaient représentées, depuis l'extrême-gauche jusqu'à l'extrême-droite, a renversé ce pauvre vieil honnête homme de Lair-Belin, qui gouvernait depuis deux ans avec une intégrité gênante, une intégrité qui avait l'air d'un reproche aux autres. Que diable! Quand on est vertueux, on le cache, par politesse pour les copains!... Aussi était-il détesté. Ses meilleurs amis lui ont tendu quelques pièges où il est tombé avec la maladresse des grandes âmes. Près de son cadavre encore chaud, on a fait la concentration des héritiers autour de l'héritage. Tout le monde voulait sa part, sauf ceux de la droite, depuis longtemps dressés à ne rien réclamer. Nous les avons réduits au rôle d'ouvreurs de portières : nous seuls montons dans les carrosses, leur jetant comme pourboire l'épithète infamante de « réactionnaire ». C'est très commode.

Moi, je suis resté fidèle jusqu'au bout à Lair-Belin, sympathique et touchant, drapé dans sa loyauté défraichie. Mais Dargeau a voté contre. Et comme il

connaissait Marronié, — vieilles relations de famille, — on lui a donné une moitié de portefeuille. Sa jeunesse même l'a servi; il y avait trop de vieux sénateurs dans la nouvelle équipe et l'on voulait faire aussi la concentration des âges.

Rien n'est officiel encore; Marronié court Paris en fiacre pour trouver un ministre de la Guerre et un ministre des Affaires étrangères, avec la seule idée bien arrêtée d'écarter les militaires et les diplomates. Mais il aboutira certainement; il prendra plutôt ces deux ministères pour lui : son incompétence est universelle.

J'enrage de voir Dargeau le pied à l'étrier, quand j'en suis encore à chercher un cheval. Sans vanité, je me sens un peu supérieur à lui, tout de même!... Je viens justement de rapporter le budget des Beaux-Arts. Et lui, le lourdaud! a-t-il jamais mis les pieds au Louvre? Singulier néophyte qu'on voue au culte d'Apollon!...

30 mai.

Leurs têtes s'étalent à la première page des quotidiens. Dargeau, offusqué par le gros Marronié qui plastronne, se lève derrière lui sur la pointe du pied pour montrer le bout de son nez. C'est à mourir de rire.

2 juin.

J'admire la désinvolture du bon jeune homme qui flattait les manies conservatrices de la mère Lorgeril, afin d'avoir la fille, et qui, trois ans après son élection, voisine dans un ministère avec un socialiste et deux ou trois maniaques de l'anticléricalisme. Je paierais volontiers cent francs pour savoir ce qu'en dit sa belle-mère. Quant à Louise, si je l'ai bien jugée, elle est depuis longtemps fixée, c'est-à-dire écœurée.

Le *Matin* publie une interview de Dargeau sur le rôle de l'État à l'égard des artistes, morceau hautement comique. L'imbécile, en quête de patrons illustres, parle de Périclès et de Mécène, mais prudemment : on devine qu'il ne sait pas bien lequel est le Grec et lequel est le Romain.

6 juin.

Mireille est un peu souffrante, pâle, anémique. Jenny pleurniche. Sur le conseil du médecin, et sans me faire prier, j'expédie la mère et l'enfant à la campagne, avec promesse d'aller les voir, et résolution de ne pas bouger. Je compte profiter de cet éloignement pour rompre — enfin! Et dire qu'il y a six mois que

j'y suis décidé. Mais elle me devine, se cramponne. Je crois que la pauvre fille m'est assez attachée; en somme, elle m'a aimé de son mieux... Le mieux persiste, hélas!

27 juin.

Tant pis! Advienne que pourra!. Ma lettre est partie et communiquée aux journaux : j'interpelle le ministère sur l'affaire Hoffbauer.

Hoffbauer est un receveur des postes du département du Tarn qu'on a révoqué la semaine dernière, en apparence pour faute professionnelle, et en réalité parce que le député de l'endroit, le très influent Balbarade, a exigé sa tête. Pourquoi Balbarade est-il influent? Je l'ignore. Individu d'esprit court, et peu éloquent; mais on a pris l'habitude de le considérer comme l'oracle du parti républicain, et on ne fait rien sans le consulter. Il est donc d'usage, dans sa circonscription, que tous les fonctionnaires, du préfet au cantonnier, soient à ses ordres. Il les nomme, les utilise et les révoque, comme il lui plaît. Quand le gouvernement fait mine de résister, il crie au péril clérical, et on cède. Mais généralement on ne résiste pas.

Hoffbauer lui a donc déplu, ayant refusé de faire partie du cercle radical de Croissac, et, bien plus!

ayant voté à bulletin ouvert pour un conseiller général modéré. Crime inexpiable! Un mois après, accusé, faussement d'ailleurs, de je ne sais quelle négligence, il était mis à pied.

Ce brave homme, père de famille, brusquement réduit à la misère, a fait le voyage de Paris pour venir m'implorer. Je le connais, il a passé deux ans à Presseval. J'ajoute que son affaire est intéressante en elle-même. Et quand elle ne le serait pas, quelle joie d'interpeller et de malmener le gouvernement de Dargeau!

La discussion viendra sans doute vendredi; d'ici là, je vais étudier le dossier. Il s'agit de bien conduire l'attaque. Mon groupe, fortement représenté dans le ministère, m'a supplié, puis sommé de renoncer à mon projet. Je les ai tous envoyés promener. Qu'ils m'excommunient, s'ils le veulent! Ils ne m'ont jamais jusqu'à présent rendu aucun service, et quand, pour la première fois, je veux agir à ma guise, ils me feraient taire?. Grand merci!...

29 juin, onze heures du matin.

. On me confirme que ce sera pour tout à l'heure; le gouvernement ne s'opposera pas à la discussion immédiate.

— Alors, vous allez nous interpeller? m'a dit hier

soir Dargeau, de son air protecteur et indolent. C'est pour la forme, j'imagine? Vous le connaissez donc, ce Hoffbauer?

— Oui, un peu... Mais, soyez tranquille, je ne voudrais pas vous faire de mal, à la veille des vacances, lui ai-je répondu en riant, pendant que je pensais tout bas : « Toi, si je pouvais te casser les reins... »

— Oh! je ne suis pas inquiet, a-t-il repris, toujours avec sa molle impertinence.

Et nous nous sommes quittés.

Je dois dire que ses collègues ne paraissent pas plus inquiets que lui. Le ministre du Commerce, un brave sénateur, qui s'appelle Martin, comme tout le monde, m'a conseillé paternellement de retirer mon interpellation. On sait que j'ai été lâché par mon groupe. Enfin, je ne fais peur à personne.

Et cependant, je sens bien qu'il y a de bonnes choses dans ce dossier que je vais porter à la tribune. Et si je sais les présenter comme il convient... Mon discours est prêt : je l'ai tourné et retourné dans ma tête... Pas tout à fait appris par cœur, mais presque... Pourvu que la mémoire ne me fasse pas défaut! Malheureusement, je suis d'une nervosité stupide, à laquelle je ne puis commander. Ainsi, en ce moment, ma main a beau se crisper sur la plume, elle tremble... C'est le « trac » bien connu des acteurs... Déjà! Que sera-ce dans quelques heures, quand il me faudra gravir l'escalier de la tribune?

Même jour, minuit.

Rivoli! Marengo! Austerlitz!... Hourra! J'ai envie d'illuminer et de m'acclamer moi-même... A Rome, on m'eût décerné les honneurs du triomphe; ici, j'aurai mon portrait dans la presse. Mais racontons, racontons! Revivons ces heures sublimes! Je me retiens pour ne pas éclater de rire, tout seul dans ma chambre...

A deux heures, je suis au Palais-Bourbon, ma serviette sous mon bras, ma petite serviette pleine de bombes meurtrières. Je connais maintenant les joies de l'anarchiste qui va faire sauter un hôtel et tâte son engin dans sa poche. Pauvres gens! Ils sont excusables... C'est si bon de détruire quand on déteste!

Couloirs vides. Je croise pourtant Balbarade, qui, de très haut, me jette :

— Ah! çà, pourquoi vous occupez-vous de ce qui se passe dans ma circonscription?

Je réponds sèchement :

— Ce n'est pas vous que j'interpelle.

Et je passe. Tout à l'heure, il me paiera le ton méprisant de son apostrophe.

Un peu plus tard, arrive le ministre du Commerce, et tout de suite cet excellent Martin me prend par le bras pour me demander gentiment :

— Dites donc, si cela ne vous fait rien, nous ne discuterons pas votre affaire tout de suite... Il faut que j'aille à la Commission du budget... Hein, n'est-ce pas, c'est convenu?... Et puis, vous n'en aurez pas pour longtemps?... Ça vaut mieux, croyez-moi, de ne pas être trop long, pour un début... Allons, à tout à l'heure.

Il s'en va en trottinant et comme dit Musset :

Il emporta mon cœur et n'en sut rien.

C'est vrai, pour ces quelques mots de cordialité et de franche bonhomie, il m'est devenu très sympathique, ce pauvre Martin. Si peu de fiel et si peu de morgue... Et il me donnait des conseils encore!... Ah! le brave homme... Je me suis demandé un moment si je ne retirerais pas mon interpellation, de peur de lui faire de la peine... Mais, non, non. Taistoi, mon cœur... Et jetons Dargeau par terre...

Ému, nerveux à mon banc, j'ai donc dû attendre trois mortelles heures pendant que se traînait, devant soixante députés, l'interminable discussion sur les poudres. Il y a là deux ou trois hommes compétents, qui écoutent en se tenant les côtes. Le ministre de la Marine, ancien pharmacien, laisse échapper cette phrase : « La poudre D, messieurs, a été préparée scrupuleusement suivant l'ordonnance des ingénieurs... » L'ordonnance... Il n'a pas pu finir, tout le monde riait trop fort, sauf moi, dont la gorge était étranglée

par l'émotion. Est-ce bête, un « trac » pareil, à mon âge?

Enfin, vers cinq heures c'est mon tour. Je descends les gradins, raidi sur mes jambes tremblantes, et dans le bon sourire que m'adresse Martin au passage, je puise des forces pour l'attaquer. Me voici sur cette immense tribune, cette tribune-promenoir, ornée de deux femmes de marbre qui jouent de la trompette en silence. Ah! çà, vais-je seulement pouvoir dire un mot? Ma tête est vide, vide... Je ne retrouve un peu d'assurance qu'en ouvrant ma chère petite serviette, en étalant mes papiers, en préparant mon eau sucrée... « Silence, messieurs, s'il vous plaît!... » crient les huissiers. C'est bon, c'est bon, je ne suis pas pressé.

Et tout de même, je commence, d'une voix de ventriloque que j'écoute tout étonné en me demandant d'où elle sort. « Messieurs, l'affaire qui m'amène aujourd'hui à cette tribune... » L'exorde le plus plat, le plus parlementaire... Mais pendant qu'il se déroule, je reprends courage. Les brumes qui noyaient ma cervelle et brouillaient mon regard se dissipent; soudain, le soleil se lève dans ma tête et fait luire mes idées, comme luisent sous mes yeux les crânes de mes collègues. Car, pendant une seconde, leur calvitie m'obsède : elle brille à droite, resplendit au centre, se voile à l'extrême-gauche, où le cheveu domine. Oh! tous ces crânes, ces lueurs jaunes... Enfin, d'un grand effort j'ai chassé cette hantise... Et je reviens à Hoffbauer.

J'expose les faits sobrement. Je lis des papiers. Ses états de service. Il a sept enfants. Il a retiré de l'eau une petite fille qui se noyait.

— Qu'est-ce que cela prouve? dit Balbarade.

Je cherche une réplique cinglante, je ne la trouve pas, et je continue, un peu agacé, comme un boxeur qui vient de recevoir un petit coup de poing sur le nez et qui ne l'a pas rendu. Cependant, une impression heureuse, timide d'abord, puis irrésistible, se répand en moi comme une douce chaleur : évidemment, je tiens mon auditoire. Je sens cela... A quoi donc?... A des riens, à leur manière de tousser, de se moucher, discrètement; à leurs regards; à leurs hochements de tête; à l'attitude des tribunes; à leur silence, parbleu!... Mais oui, ils ne causent plus entre eux, je parle seul, moi, l'orateur, c'est admirable... Ah! Dargeau, Dargeau, mon ami, je vais te tailler des croupières...

Il n'est pas à son banc, on dirait qu'il l'a fait exprès, de ne pas être là, pour me marquer son dédain. Je reconnais cependant six ou sept ministres. Martin m'a rendu service en retardant le débat : il y a bien maintenant deux cents députés en séance, et il en arrive à chaque instant qui se tiennent à l'entrée, ou viennent se camper sous la tribune. Une belle salle, en vérité! Cher Martin! Un élan de gratitude m'emporte, et je rends un hommage chaleureux à ses convictions républicaines, à sa droiture, et à sa haute probité. Vifs applaudissements.

« Et cependant, messieurs, quels que puissent être mes sentiments à l'égard de M. le ministre du Commerce, il faut bien que j'en vienne à me demander comment il a pu se faire que... »

Et tout doucement, très poliment, j'établis qu'il s'est conduit comme un menteur, un malhonnête homme et un bonapartiste. Je ne dis pas ces mots-là, bien entendu, je parle seulement de « procédés dignes de l'Empire ». Ou encore : « La Chambre estimera sans doute comme moi que cette affirmation de M. le ministre du Commerce est inconciliable avec la réalité des faits qu'il connaissait certainement à cette date... »

Je n'ose plus le regarder qu'à la dérobée. Il sourit toujours bonnement, en vieil homme qui pense : « Ah! jeunes gens, jeunes gens... » et, en même temps, il a l'air un peu ennuyé; il ne s'attendait pas à cela, et probablement il refait dans sa tête et corse de son mieux la réponse négligente qu'il avait préparée.

Je parle depuis une demi-heure; il faudrait animer un peu le débat et crânement je fonce sur l'influent Balbarade, tyran exécré. Aux premiers mots, il braille de son énorme voix. La Chambre attentive me regarde. Vais-je faiblir? Non pas! Je redouble et, penché vers lui, je dénonce ses abus de pouvoir, la terreur qu'il fait peser sur nos humbles fonctionnaires... « Ah! Messieurs, n'est-il pas temps d'en finir avec ces traditions despotiques, legs odieux de l'Ancien Régime... »

Salve d'applaudissements, à droite et au centre. La droite applaudit toujours quand, pour flétrir la République, on la traite d'ancien régime. La gauche prudente me suit avec sympathie.

Ne lassons pas les bonnes volontés. J'abrège, jetant à l'assemblée un résumé des faits, avec une brève péroraison, et posant délicatement, avant de m'en aller, un petit traquenard où j'espère bien que tout à l'heure Balbarade et Martin se feront prendre. Il me suffit de leur laisser croire que j'ai utilisé tout mon dossier : j'en ai gardé, pour ma réplique, les meilleures pièces.

Mon succès personnel est vif, mais jusqu'ici le ministère ne doit pas se sentir menacé. Balbarade me succède, beau de cynisme et d'incohérence. Il nie tout ce qu'on lui reproche, après quoi il déclare qu'il a sauvé la République, menacée par Hoffbauer et par moi. Courte harangue, succès moyen.

Puis Martin. Un juriste. Pas de phrases. Quelques mots de louange à mon talent, à ma bonne foi « qui a été surprise ». L'exposé des faits, simple, précis; pour conclure, deux honnêtes mensonges : la faute professionnelle de M. Hoffbauer devait entrainer la révocation; la politique est étrangère à la décision du ministre qui n'a même pas vu à ce sujet l'honorable M. Balbarade.

De sa place, celui-ci ajoute :

— C'est par les journaux locaux que j'ai appris la mise à pied de M. Hoffbauer.

Martin n'a pas occupé la tribune plus de quinze à vingt minutes. Pas d'applaudissements, mais la Chambre est favorablement impressionnée. On croit que tout est fini. Quand je me lève pour répondre, un ami me souffle à l'oreille :

— Renoncez à votre ordre du jour.

Ah! bien oui... Je sens déjà la victoire palpiter dans ma main, comme un gibier pris au piège.

« Messieurs, M. le ministre du Commerce, vient de vous dire, avec sa coutumière netteté, et l'honorable M. Balbarade a confirmé que jamais, à aucun moment, sous aucune forme, il n'avait été question entre eux de la révocation de M. Hoffbauer. Je me permettrai, pour toute réponse, de soumettre à la Chambre le document que voici... »

Ce document, c'est le manuscrit d'un article destiné au *Journal de Croissac* et tout entier de la main de Balbarade. L'impudent personnage, sous le voile d'un pseudonyme, y annonce, quatre jours avant l'*Officiel*, la révocation d'Hoffbauer, et félicite notre « vaillant député » d'avoir obtenu du ministre cet acte de « justice républicaine ». — « La présence à la tête du bureau de poste de Croissac d'un fonctionnaire félon, trahissant la main qui le nourrit, était un scandale pour tous les bons citoyens. Grâce à M. Balbarade, ce scandale a cessé. Que tous les fonctionnaires se le tiennent pour dit! »

L'article n'a pas paru; Balbarade l'a arrêté au der-

nier moment. Mais le manuscrit et les épreuves portent le timbre à date de l'imprimerie. Hoffbauer, qui la doit à l'amitié d'un prote, m'a mis en mains cette arme sûre, cette épée bien trempée. Il me semble la sentir qui s'enfonce doucement dans le ventre de mon adversaire, et la sensation est délicieuse, au moins pour moi. Le sang jaillit à gros bouillons, sous la forme d'interruptions furieuses et d'invectives. Balbarade me crie d'abord « faussaire », puis, quand il s'aperçoit que la pièce est irrécusable, il se rabat sur « policier ». Il tente une diversion. Comment ai-je volé cette pièce? Je refuse de répondre, et poursuis mon réquisitoire. Maintenant, voici cinq, dix attestations de personnes « honorablement connues » devant qui Balbarade s'est vanté d'avoir arraché au ministre la condamnation d'Hoffbauer. Les témoignages, formels, sont accablants. Balbarade et Martin ont menti.

On n'en avait jamais douté, mais comme on ne croyait pas qu'ils se fissent prendre, on les absolvait volontiers. Mes preuves offusquent la pudeur de la Chambre. Elle paraît gênée, elle hésite. Je l'adjure, au nom de la probité politique.

A ce moment, ô joie! Dargeau, le gros Dargeau, Dargeau que je hais et contre qui j'ai dressé ma catapulte, apparaît sur le seuil de la porte de gauche, juste à point pour recevoir mes projectiles en plein dans sa grosse figure. Son visage rouge, hébété, ses yeux implorants et fixés sur moi me disent clairement :

« Quoi ? Que fais-tu ? Arrête, malheureux !... Vas-tu renverser mon ministère ?... À peine en ai-je joui... Ah ! barbare... Ah ! cruel... »

Sa plainte devinée redouble mon ardeur, et je m'élève à l'éloquence. Par une substitution curieuse, ma rancune trop véritable contre ce sot donne à ma harangue, où il n'est question que de Hoffbauer et des principes, l'inimitable accent de la vertu outragée. Mes idées jaillissent, se pressent, et pourtant s'ordonnent. Des mots forts me viennent à l'esprit ; ils se coulent d'eux-mêmes dans le moule de phrases un peu courtes, mais robustes et dures. Pour les amples périodes, le souffle me manquerait, et l'audace. Mais je me confie avec volupté au rythme précipité des philippiques, scandé du geste de l'accusateur. Elles s'effarent maintenant, sous mon doigt tendu, mes victimes, elles frissonnent sous le vent glacé de la défaite. On les voit chuchoter et se pencher les unes sur les autres, comme pour retarder leur chute en s'étayant. Leurs amis les regardent avec reproche, parce qu'ils vont mourir. Et, sur ma haute tribune, d'où je les domine et les écrase, tandis que je laisse tomber mon réquisitoire dru et sonore comme une grêle sur un toit, j'éclate d'aisance et d'allégresse. Je m'épanouis dans l'action, je vis avec plénitude. Hélas ! il faut finir. Je me tais à regret et je descends, moins délicieusement enivré par les applaudissements que par la rumeur qui monte bientôt de tous les bancs, rumeur de sur-

prise, de crainte et déjà de respect. « Quel est donc ce nouveau venu, qui nous impose ses colères, et qui fait à lui seul chanceler un ministère?... Quel est donc ce nouveau convive, qui nous disputera si durement notre part de gâteau ?... »

Balbarade, furieux, me répond grossièrement et mal, cavalier culbuté incapable de se remettre en selle. On ne l'écoute pas, on le hue, il se fait rappeler à l'ordre. Martin, pâle, crispé, déclare de son banc « qu'il maintient ses déclarations antérieures ». Le président lit mon ordre du jour, blâme formel au gouvernement, puis un ordre du jour de confiance, déposé par un complaisant. Enfin, pour l'irrésistible et suprême appel aux frères et aux amis, Marronié, président du Conseil, prend la parole : « La majorité républicaine ne sera pas dupe d'une manœuvre qui... que... » Imbécile! Il invoque la République, il s'accroche à elle, ainsi qu'un suppliant embrassait la statue de Pallas-Athéné. Ayant trop peu vécu pour s'envelopper de son passé, il rappelle toutes les belles choses qu'il allait faire. Il menace, mais il fait pitié : « Je ne veux pas mourir encore... » Oh ! Marronié en « jeune captive »!... Il s'en va, pompeux dans sa fureur et ridicule dans sa pompe.

Les urnes circulent, les groupes se concertent... On vote! on vote!... Mon cœur bat vite. On m'entoure. On me félicite. Un vieux routier intrigué me dit :

« Ah! çà, qu'est-ce qu'il vous a donc fait, ce pauvre Marronié?... » J'entends des cris : « Bleu! bleu! » Nous quittons tous la salle des séances. J'attends en vain de Balbarade une provocation en duel. C'est dommage! J'aurais aimé mettre cette poularde à la broche. Je me promène dans les couloirs, fiévreux. Comme c'est long, ce dépouillement! Des bruits courent : « Le ministère est sauvé... Non, battu... » Ah! ces attentes, ces émotions... J'attraperai une maladie de cœur, c'est certain. Un collègue vient à moi, radieux, les mains tendues :

— Le ministère est en minorité... 17 voix!...

Un flot de joie m'inonde.

— Vous êtes sûr?

— Absolument sûr... 291 contre 274... Chiffres officiels, après pointage.

On rentre dans la salle. Les ministres, déjà informés, viennent recevoir en public la gifle de leurs 291 adversaires. C'est l'usage. Pourvu qu'elle claque fort! Je ne quitte pas Dargeau des yeux. Bernard, debout, au fauteuil de la présidence, agite la cloche appelée sonnette; il lit :

« Résultats du scrutin sur l'ordre du jour de M. Robert Lescœur et de plusieurs de ses collègues. Votants : 565. Majorité absolue : 283. Pour 291. Contre 274. La Chambre des députés a adopté. »

Applaudissements modérés, quelques rires. Le ministère a vécu juste trente jours. C'est grotesque! Dar-

geau est rouge brique. Tous les ministres se lèvent et s'en vont, funèbres. Il n'y a plus de gouvernement. Avec une seule balle j'ai démoli quatorze bonshommes.

Je quitte la Chambre au milieu d'un cortège d'amis, de curieux, de journalistes. Au moment où je monte dans un fiacre, un vieil homme se précipite sur moi, les yeux pleins de larmes, et veut me baiser les mains.

— Merci!... Merci!...

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là? Ah! c'est Hoffbauer. Je l'avais oublié.

5 juillet.

A l'heure actuelle, si je l'avais voulu, je serais sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts. Je n'ai pas voulu.

Changement à vue des lendemains de victoire! Depuis cinq jours, je n'ai que des amis. Un groupe rival du mien a voulu m'attirer dans ses rangs; à quoi le mien a répondu en me promettant la vice-présidence. Les vieux viennent m'offrir leur protection et leurs conseils. Les jeunes me serrent la main et me tutoient en souhaitant ma mort.

Laurence, chargé de former le nouveau ministère, m'a donc offert la place de Dargeau. D'abord, cette substitution m'a amusé; j'ai accepté en principe, disant seulement, pour la forme, que je consulterais mes amis

Puis j'ai réfléchi que cet empressement à toucher mon salaire manquerait peut-être d'élégance. Ne vais-je pas me classer d'emblée dans la foule des petits ambitieux, voués aux miettes des substantiels repas? M'égaler à Dargeau! Je vaux mieux que cela.

Le vieux Lair-Belin, qui m'a pris en amitié, d'abord parce que j'ai soutenu son ministère, ensuite et surtout parce que j'ai renversé son successeur, m'a exhorté à attendre :

— Voyez-vous, mon ami, me disait-il avec son air de prophète fatigué, si vous voulez monter très haut, ne soyez jamais pressé; et surtout ne vous embrigadez pas. On peut être l'espoir de plusieurs partis, mais on ne se livre qu'à un seul. Ne vous livrez pas. Ne précisez pas vos frontières. Croyez-moi. Nul ne connaît les secrets de l'avenir; il faut laisser libres devant soi les chemins de toutes les évolutions. Songez que nous sommes à dix mois des élections générales. La majorité peut changer. Je crois que le nouveau ministère est trop à droite. S'il est franchement débordé à gauche, tous ceux qui en auront fait partie seront hors de combat pour plusieurs années. Attendez au moins les élections, et d'ici là spécialisez-vous un peu : finances, affaires étrangères, les grands ministères...

J'ai suivi le conseil de Lair-Belin et décliné l'honneur qu'on m'offrait. Cette attitude a produit le meilleur effet. J'aurais été le « jeune et brillant sous-

secrétaire d'État aux Beaux-Arts », au lieu que je me hausse parmi « nos futurs hommes d'État ».

Ainsi, il a suffi d'Hoffbauer et de ma vieille antipathie à l'égard de Dargeau pour me placer soudain, après trois ans d'incertitude, au premier plan de la politique. Mes impressions de début ne me trompaient pas, quand je jugeais sévèrement la médiocrité de mes collègues. Je serai leur maître.

Il serait temps d'ordonner ma vie en vue de l'avenir. Maman veut depuis longtemps me marier. Peut-être n'a-t-elle pas tort. Je remarque que les hommes d'État célibataires gardent toujours quelque chose de bohème qui leur nuit. Ils invitent leurs amis au restaurant; ils se noient dans la petite politique de brasserie et s'avilissent par la camaraderie. Un intérieur bien tenu est au contraire un terrain neutre où l'on peut, sans se compromettre, rencontrer bien des gens et nouer de hautes relations. Le public, toujours prudhommesque, préfère les « ménages ». Un ministre, le président de la Chambre, voire le président de la République, doivent être mariés. Même s'ils ont épousé des laiderons, tous les journaux, automatiquement, vantent la grâce, le charme, l'exquise distinction, les toilettes de leurs épouses. Cela crée, autour d'eux, une atmosphère de sympathie. On ne saurait trop fournir de cette copie-là aux reporters.

Maman m'a souvent parlé d'une jeune fille de Lervin. Je l'ai vue quelquefois : ni laide ni jolie,

distinguée, une famille ultra-honorable (des magistrats), une belle dot — quatre cent mille francs, — de grosses espérances. Il paraît que je n'ai qu'un mot à dire, que la famille le désire et que la jeune fille n'en sera pas fâchée. Je sais bien d'où vient le zèle de maman. Elle soupçonne ma liaison avec Jenny et souhaite ardemment remplacer auprès de moi cette « créature » par une épouse confite en piété. Pourquoi pas, après tout? La dévotion n'a rien qui m'effraie, au contraire : une femme pieuse peut gêner un homme du centre, mais c'est l'auxiliaire désignée d'un ministre anticlérical. Elle maintient avec la droite les contacts nécessaires.

Voici les vacances; nous pourrons y réfléchir, et, au besoin, poser les premiers jalons. Je suis surtout pressé d'en finir avec Jenny. Elle est toujours à la campagne, d'où elle m'envoie les meilleures nouvelles de Mireille. Si je ne profite pas de son éloignement pour rompre, je ne retrouverai plus une pareille occasion. Le mieux serait de lui écrire, et je le devrais, mais c'est trop brutal et trop lâche, pour la pauvre petite qui m'a aimé, en somme, qui m'aime encore et qui souffrira dans son cœur et son amour-propre, de sentir quelle petite place elle a tenue dans ma vie, objet familier qui a cessé de me plaire, distraction qui m'ennuie... Et voilà le malheur de ces liaisons nouées entre le plaisir et l'intérêt. Un peu de sentiment s'y glisse au moins d'un côté et le premier qui se lasse

fait souffrir l'autre. Oh! je lui dirai cela doucement, très doucement, avec accompagnement de baisers et de billets de banque...

12 juillet.

Je me suis rarement senti plus ridicule qu'aujourd'hui. Malgré moi, je relis les dernières lignes de mon journal, aujourd'hui cruellement bouffonnes. J'allais là-bas en bourreau attendri, qui souhaite ne pas trop faire souffrir sa victime. En poussant la barrière du petit jardin, j'étais ému de pitié. Mireille jouait dans le jardin, toute seule, grave comme les enfants qui font des pâtés.

— Bonjour, Mireille... Ta maman est là ?...

— Oui, papa.

Je l'embrasse, je joue un instant avec elle. Je n'étais pas pressé d'aller retrouver la mère. Enfin, j'entre dans la maisonnette. Une bonne effarée me barre le passage :

— Madame est sortie !

Si bête que j'aie été jusqu'à cet instant, et depuis des années sans doute, j'ai compris tout de suite. Écartant cette fille, je suis monté. Jaloux? Je ne sais pas; peut-être. La jalousie n'a donc rien à voir avec l'amour? J'étais prêt à rejeter celle-là dans les bras du genre humain, et pour m'être laissé devancer d'une

heure, je l'aurais tuée. La porte de sa chambre était fermée à clef; je l'ai enfoncée d'un coup de pied... Mais je ne suis pas entré. Je m'étais ressaisi. Il m'a suffi d'apercevoir Jenny et... l'autre, et je suis redescendu, très vite, allant d'une traite jusqu'à la gare. Ce soir, je viens de lui écrire une lettre, dix lignes, sans un mot de colère, de reproche ou de mépris, une lettre d'affaires pour régler les choses d'argent. Oublions cela. Il n'y a plus qu'à tourner cette page, souillée d'une tache d'encre.

15 juillet.

J'ai sa réponse. Elle accepte la pension que je lui offre pour Mireille. Sa lettre est du même ton que la mienne; à quoi bon continuer de mentir quand le voile est déchiré? Notre contrat est rompu; rien de plus simple. Je ne devrais pas en garder d'amertume. Cependant un immense dégoût se mêle aux souvenirs que j'essaie de chasser et qui me hantent malgré moi. C'est que les liaisons du plaisir empruntent toujours plus ou moins l'apparence de celles du cœur; mêmes mots, gestes semblables, et le monde englobe tout cela, la vérité et la grimace, la boue et les étoiles, sous un seul nom : l'amour.

Presseval, 2 août.

Je crois décidément que ce mariage va se faire. Mlle de Saint-Yves ne me déplaît pas, et je ne cours pas le risque d'en tomber amoureux : n'est-ce pas l'idéal pour une épouse? Elle est grande, mince, assez bien faite, quoique trop anguleuse, pas coquette, mise avec un goût un peu sévère, paraît plus âgée qu'elle ne l'est (vingt-cinq ans), montre de l'intelligence, sans esprit comme sans malice, parle doucement, d'une voix agréable, fait preuve dans les plus petites choses d'une parfaite éducation provinciale. Ce qu'elle a de mieux, c'est un air de dignité, de fierté, ou plutôt — oui, il n'y a pas à dire — de vieille noblesse. Aristocratie de race, qui a sauté une génération, car le père, d'allure bourgeoise et commune, et d'opinions presque radicales, s'est compromis de son mieux avec la République. Il a démissionné jadis pour se présenter aux élections, pensant bien devenir un jour garde des Sceaux; mais, trop flottant entre la gauche et la droite, il n'a pu trouver une circonscription qui veuille de lui. Il reporte sur moi ses ambitions politiques. Ma dernière intervention l'a ébloui; il m'appelle en riant « mon cher ministre ». Au fond, le mariage sera surtout son œuvre et celle de maman.

Moi, j'ai laissé faire, et cela s'est fait.

6 septembre

Présenté ma demande. Agréé. Fiancé. Bague, bouquets, dîners, politesses et quelques larmes de maman. Ça s'imposait. Oh! chère maman, gardez vos larmes : c'est un mariage de raison. Mais je crois qu'elle chérit déjà dans sa belle-fille l'instrument de ma conversion. Plus prosaïquement, je vois en elle une maîtresse de maison. Ma vie s'organise et prend de l'assiette. Je suis content d'accomplir cet acte, important en somme, sans l'ombre de fébrilité. Le bonheur doit être dans l'équilibre, dans le désir calme et comblé. Je vois une belle route s'ouvrir devant moi, et je pense, avec la *Marseillaise :* « Nous entrerons dans la carrière... »

Mes aînés y sont encore, mais il y a de la place à côté d'eux.

VI

Maison de santé du docteur Berk, 12 janvier 1898.

(Quelques lignes tracées au crayon et presque illisibles.)

Pour la première fois depuis six semaines, on me permet aujourd'hui de me lever... A la fin, j'avais horreur de mon lit, compagnon de souffrance et d'insomnie... Ici, dans ce fauteuil près de la fenêtre, il me semble que je vais revivre... Enfin! — De quel abime je reviens!... — Que j'ai de joie à écrire : « 12 janvier, date de ma résurrection! »

Mon Dieu, que je suis las!... ma vue se trouble... Le crayon s'échappe de ma main...

18 janvier.

Encore six jours d'angoisse affreuse. La fièvre m'avait repris. Quelles nuits! Quels cauchemars flottant dans l'ombre! Je ne les vois plus, il n'y a rien

dans la chambre claire qu'un peu de soleil qui brille sur les murs vernis. Où sont donc mes cauchemars?.. J'attends avec terreur qu'ils reviennent, ce soir...

Je suis incroyablement faible, car on ne veut pas me donner à manger, mais je ne souffre plus, presque plus, et c'est si bon, de ne pas souffrir!... Comme ce petit jardin a l'air aimable sous sa neige!... Je vois d'ici quelques enfants qui jouent dans les allées. Je voudrais avoir la force de jouer avec eux; je voudrais être un petit enfant, au lieu d'un vieil homme malade...

Suis-je vraiment si vieux que cela? C'est ma fête aujourd'hui; j'ai quarante-cinq ans; mon fils m'a apporté des fleurs.

Je n'en puis plus, on me dit que je suis sauvé, mais, moi, je crois tout de même que je vais mourir...

21 janvier

La sœur qui me garde m'a défendu d'écrire, hier et avant-hier, sous prétexte que cela me fatigue. Aujourd'hui cependant, elle me permet quinze lignes et cela me fera du bien, de retrouver mon âme, qui s'était dispersée en mille petits fragments, légers comme des morceaux de papier. Mon esprit est trop affaibli pour les rassembler sans le secours de ma plume, qui les fixe sur ce cahier et les empêche de s'enfuir. Probablement la mort n'est pas autre chose : une pensée de

plus en plus vacillante, quelques dernières lueurs, des feux follets dans l'ombre, et puis la nuit. Alors le corps devient ce qu'il peut, sans qu'on en sache rien. Qu'y a-t-il là de redoutable? Et pourtant, en y songeant, je tremble encore, je sens sur moi la sueur de l'agonie. Ah! vivre, vivre! Vivre n'importe comment, mais vivre...

Elle rentre doucement dans ma carcasse, la vie, elle y rentre comme chez elle, comme l'hôte dans sa maison; elle y remet un peu d'ordre, un peu de bruit, de la lumière, un commencement de gaîté, une grande douceur à jouir des petites choses...

Ce matin, j'ai mangé un œuf à la coque, du poulet. La sœur m'a fait rire avec ses grosses plaisanteries de campagnarde.

Mon écriture est plus ferme, le crayon ne tremble pas trop dans mes doigts. Je crois vraiment que c'est fini, cette triste aventure. Tout cela pour un duel, parce qu'un idiot m'a mis son épée dans le ventre... Si je l'avais prévu, me serais-je battu?...

Bon, voilà la sœur qui crie... Oui, oui, ma sœur, c'est bien, ne criez plus, je m'arrête.

23 janvier.

Je continue mes réflexions d'avant-hier. Je voudrais savoir pourquoi je suis ici, et qui accuser, ma sottise ou la fatalité?

Je me suis battu en duel, — c'était la seconde fois de ma vie — et vraiment pour des raisons bien plus graves qu'il y a huit ou neuf ans. Alors, je m'étais moqué d'un collègue, une pure gaminerie. Cette fois-ci, quelqu'un d'ignoble, et qui n'a même aucune raison spéciale de me haïr, avait insulté mon père dans un journal; mon père, ce grand honnête homme, si droit, la droiture même, bienfaisant et doux, traité comme un louche tripoteur, salement enrichi; un pauvre mort sans défense...

On m'a dit : « Méprisez cela... » Voyons, le pouvais-je? C'était encourager la honteuse calomnie. Il n'y a pas de poursuites judiciaires qui puissent arrêter un pamphlet, tandis que quelquefois, en les provoquant, on fait taire ces gens-là. Je n'ai guère réfléchi, d'ailleurs; j'ai rencontré l'individu aux abords de la Chambre et je lui ai lancé un coup de canne dans la figure. Il en portait encore la trace en face de moi sur le terrain avec le masque de la peur, car visiblement il tremblait pour sa triste peau, et moi, plein de haine et sûr de mon escrime, je le surveillais, j'évitais son poignet qu'il avait toujours l'air de m'offrir, et je lui réservais un mauvais coup, dans la ligne basse, justement celui que j'ai reçu quand je me suis bêtement jeté sur son épée, je ne sais par quelle maladresse... Je n'ai repris connaissance qu'ici, où l'on m'a transporté tout de suite pour me faire opérer, et où, depuis bientôt six semaines, je reste ballotté entre les

médecins qui me retiennent, et cette force inconnue, cette grande Mort qui m'appelle et me tire de son côté...

Certes, je ne pouvais guère agir autrement que je ne l'ai fait; toutefois, s'il me fallait recommencer, en aurais-je le courage, maintenant que je sais que je suis mortel? Je ne le croyais pas jusqu'ici, ou bien je ne croyais pas aimer la vie, et je l'aime infiniment, sans que je puisse dire pourquoi, — pour elle-même, sans doute, car je ne désire plus rien que vivre...

Ils me sont devenus si étrangers, les autres!... J'entendais leurs voitures s'arrêter à la porte; on m'apportait la carte d'un collègue, d'un ami... Quelquefois, ils entraient, et, quand ils apparaissaient sur le seuil, avec leur pardessus, leur chapeau, leur visage si gai sous une expression triste, je perdais toute envie de leur parler... C'était tellement déchirant, ce que j'avais à leur dire, et cela m'aurait fait mal de voir qu'ils m'écoutaient sans éclater en sanglots. Alors, je me taisais, ou bien je murmurais très bas : « Merci, merci, je vais beaucoup mieux... » et ils reprenaient tout de suite une figure souriante, et s'en allaient bien vite, soulagés d'en avoir fini avec un spectacle pénible.

Même les miens m'étaient à charge, ma femme si attentive, si prévenante, qui faisait tout comme si elle avait éprouvé une grande peine, en épouse parfaite et pieuse, et qui pensait surtout, avec la sœur, au moyen d'introduire un prêtre...

Mon petit Paul est le seul qui m'ait fait du bien, la première fois qu'on l'a amené. Probablement, quand il m'a vu si changé, il a eu peur, car il s'est mis à pleurer très fort en m'embrassant. Je sentais contre les miennes ses joues baignées de larmes, je pleurais avec lui, et c'était très doux... Après on a dû bien le gronder, car il n'est pas revenu souvent dans ma chambre et jamais plus il n'a pleuré...

Je ne sais s'il convient d'ordinaire aux malades d'être entourés de grossiers mensonges, mais cela m'a été odieux plus que tout le reste. Je me débattais pendant des nuits entières avec la fièvre et la hantise de la mort; elle se dissimulait de temps en temps, elle se cachait sous toutes les formes, mais elle ne me quittait pas une seconde, elle, fidèle garde-malade, attentive à sa proie. J'ai senti ses grandes mains sur moi; j'ai vu ses yeux luire; je l'ai entendue ricaner... Peut-être qu'on l'aurait chassée en disant son nom, en la regardant bien en face... Mais on affectait de me croire très bien portant; on me traitait comme un enfant ou un idiot, en répétant sans cesse : « Ce n'est rien, absolument rien... Dans quelques jours vous serez guéri, vous ferez un grand discours à la Chambre... » et d'autres choses tellement stupides que je n'avais plus le courage de questionner, et que je faisais semblant de dormir afin de ne pas entendre tourner ainsi en dérision mes angoisses, mon agonie... Oh! les uns faisant effort pour paraitre tristes, les autres pour

paraître gais, et personne de véridique et de tout à fait sincère, personne ne sentant comme moi et me le disant avec abandon... Personne avec moi d'esprit et de cœur... Pascal a raison : « On mourra seul... »

Paris, 27 janvier.

On m'a rapporté chez moi, avec mille précautions, dans mon coupé. J'ai quitté avec plaisir cette maison aux murs dépouillés, qui me regardait si froidement mourir; ici, dans ma chambre, les objets familiers, les souvenirs qui composent l'atmosphère m'entourent comme pour me défendre. Leurs mille petites racines me rattachent à l'existence et me donnent l'illusion que je me laisserai abattre moins facilement.

30 janvier.

Je refais le *Voyage autour de ma chambre,* de Xavier de Maistre. Je m'intéresse au feu qui rit ou qui s'éteint dans l'âtre, au chat qui se blottit sur mes genoux, aux bruits réguliers de la rue, au jour qui croît et qui décroît, au tic-tac de ma pendule. Depuis douze ans, voici peut-être la première fois que je regarde tranquillement autour de moi, et que je pense à autre chose qu'à demain. J'avais fini par perdre la

sensation du présent. Il y a dans l'existence d'un homme politique quelque chose de haletant et de frénétique, analogue, je pense, à la passion d'un joueur. Les parties succèdent aux parties, sans que rien, ni gains, ni pertes, inspire aux adversaires le désir de s'arrêter. Il faut jouer, bon gré, mal gré, sans répit. Ainsi j'ai joué depuis douze ans, souvent heureux, toujours impatient. Maintenant qu'un coup d'épée presque mortel m'a arraché pour un temps au Monaco parlementaire, je regarde avec effarement, avec effroi, avant d'y rentrer, la ronde infernale d'où je sors.

Cependant, depuis le jour lointain — jour de gloire ! l'un des plus heureux de ma vie — où j'ai renversé, en haine de Dargeau, le ministère Marronié, je n'ai guère connu que des succès. Tant de succès ! J'en suis essoufflé... Deux réélections triomphales (la dernière surtout) ; trois ministères (finances, commerce et finances) ; je ne sais combien d'interventions décisives : deux cabinets jetés par terre ; trois fois les honneurs de l'affichage... Mon parti m'a choisi pour président. J'ai publié un livre de discours, très bien accueilli ; ma réputation d'orateur et d'homme d'État est solidement assise, et l'on m'assure qu'il me suffira de le vouloir pour entrer à l'Académie. Que souhaiter de plus ? Je n'en espérais pas tant, jadis, quand je malmenais Palandier — il est mort, le pauvre diable ! — dans les réunions de Lervin... Je suis un homme

envié, comblé, heureux, hélas!... — Heureux! N'est-ce que cela?... Ce n'est pas assez...

Désirer et puis désirer encore; s'user le cœur à désirer; monter, monter les marches d'un escalier sans fin... Quel démon te pousse, vieille bête? N'es-tu pas confortablement, à cette minute, dans ton fauteuil? Il fait chaud et tu te sens renaître. La vie, sans plus, est une douce chose; c'est déjà beaucoup de n'être pas mort...

1er février.

J'ai découvert ma chambre. Je découvre ma femme. Elle est très bonne, si elle n'est pas jolie... Elle semble n'avoir en vue que ma santé, mon bien-être et — y penser toujours, n'en parler jamais! — le salut de mon âme mécréante. La perfection de son dévouement conjugal me gêne. Je ne mérite pas ses attentions. Non seulement je ne l'aime pas, cette pauvre Élisabeth, mais, la voyant d'avance si bien instruite de son rôle d'épouse, je n'ai pas pris la peine de faire semblant de l'aimer. Encore moins l'ai-je élue pour confidente et conseillère; on ne demande des conseils que lorsqu'on est sûr de recevoir des approbations. Je ne lui suis pas resté fidèle, et elle doit le savoir, parce que, dans un homme public, tout est public, plus ou moins. Alors, je n'ai pas beaucoup de titres à sa reconnaissance.

M'aime-t-elle? Oui, comme son mari. Elle ne se soucierait pas de moi si j'étais un monsieur qui passe, mais un mari c'est précisément un monsieur qui ne passe pas. Un devoir qui demeure. Je suis le devoir d'Élisabeth. C'est commode et intimidant. Ma situation est assez fausse, car enfin, qui lui dit de tenir ma maison, et de veiller à mon bonheur en ce monde et dans l'autre? Sa religion que j'ignore ou que je combats, et qui par conséquent ne m'impose rien de semblable. J'exige de ma femme, au nom de ses principes, le dévouement et la fidélité que je lui refuse au nom des miens. Il y a un peu d'injustice là dedans.

Ma femme est très distinguée, très pieuse, assez intelligente, ordonnée, pas dépensière, et elle a du tact. Je suis vraiment bien tombé. Je crois qu'elle est ennuyeuse. Je dis « je crois » parce que je ne lui ai jamais laissé le temps de m'ennuyer sérieusement. Il me serait tout à fait pénible de passer trois mois en tête-à-tête avec elle, ou même trois jours, ou même trois heures.

Je lui sais un gré très vif d'être douée d'une voix douce et de ne jamais crier. Elle joue du piano agréablement, quoique sans émotion. Il paraît qu'elle chante, mais pas devant moi. Elle élève bien mon fils; elle lui apprend à chérir à la fois Dieu au ciel et moi sur la terre, ce qui est difficile, car nous ne sommes pas, lui et moi, en très bons termes. Elle n'éprouve aucun plaisir de mes succès politiques. Je crois qu'elle

est royaliste. Je l'ai rarement vue pleurer, mais je ne l'entends pas souvent rire. Elle s'habille avec goût. Elle sait recevoir.

J'ai dit à peu près tout ce que je connais d'elle. Ah! encore : elle a de très beaux cheveux; il est de tradition, dans sa famille, de lui en faire compliment. Mais elle est beaucoup trop maigre et affreusement pâle. Santé médiocre, pas de maladies graves.

2 février.

Mon fils :

Il est beau et il ressemble à mes portraits d'enfance. (C'est moi qui ne leur ressemble plus du tout.) Il a six ans. Il est naturellement très grand, très fort, très intelligent, très instruit, très éveillé, etc... « pour son âge » — comme tous les enfants.

Je m'occupe peu de lui, mais je suis satisfait qu'il existe. Voir grandir son fils, c'est encore la manière la moins désagréable de s'apercevoir qu'on devient vieux. Peut-être, dans la foule des humains, Paul est-il l'être que je préfère. Les enfants me charment moins par l'ingénuité et la grâce de leurs traits ou de leur esprit que par leur imprécision complaisante; ils s'offrent comme une matière docile à l'imagination, qui les transforme et les embellit; ils se laissent modeler par les doigts de l'illusion. Les grandes personnes sont

trop marquées : il faudrait les aimer telles qu'elles sont, on n'en a pas le courage. Tandis que chacun, en caressant la tête d'un enfant, prolonge, achève à sa guise cette petite courbe ébauchée, et la fait s'épanouir dans l'avenir : « Toi, tu seras beau, de telle beauté que j'aime ; tu seras intelligent, et de telle manière ; tu seras glorieux... »

Et nous, les parents, nous nous flattons d'être tout cela avec eux, en eux. Les enfants, ce sont nos rêves d'avenir qui recommencent.

N'y a-t-il donc que cela sur terre qui vaille : rêver? Le poète dit : « Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve... » Moi, je pense tout le contraire : tout ce que notre main a touché se flétrit. Nos rêves sont immenses, nos réalisations petites. L'humanité le sent bien : ses héros préférés sont morts jeunes, comme Alexandre. Pourquoi? Ils n'ont pas donné leur mesure, et l'illusion demeure, qu'ils auraient pu réaliser l'infini.

6 février.

Je reçois ce matin une lettre de Jenny ; elle m'informe qu'elle change encore d'adresse. Il faut bien en effet que je sache où lui envoyer la pension de Mireille.

Le papier à lettres de Jenny, somptueux et par-

fumé, s'orne de son monogramme : J. A. Car elle ne s'appelle plus Loriot, mais Jenny d'Argental. J'ai cru d'abord que cette fille tomberait très bas, dans la misère et le ruisseau. Elle a échappé à la misère. La voilà riche, d'une richesse où ses appointements de théâtre entrent pour peu de chose, j'imagine. Cependant, elle n'a jamais négligé de toucher la rente que je lui fais; à défaut d'autres vertus, elle a gardé celles de la prévoyance et de l'économie. On voit de temps à autre son portrait dans les magazines; elle passe pour belle, mais son image fardée a pris cette expression de bêtise insolente et grossière qui caractérise ses pareilles. Encore une qui n'a rien gagné à se préciser! J'ai eu le meilleur d'elle-même, cette fleur de jeunesse si tôt disparue...

Que devient Mireille? Il y a trois ans que je l'ai vue. Elle en avait neuf. Elle se mourait d'une mauvaise scarlatine. Jenny me fit prévenir; je ne sais trop par quel mouvement spontané, ou par quel calcul. J'allai dans un petit hôtel élégant, trop élégant. Dans une chambre tendue de rose et qui paraissait un boudoir, Mireille dormait. Je fus frappé de la ressemblance que ses traits, accusés par la maladie, présentaient avec les miens. Je me vois devant ce petit lit, pensant : « C'est tout de même ma fille... » et plus gêné qu'ému par ce lien trop théorique. Heureusement elle ouvrit les yeux et m'attendrit de son beau regard douloureux. Je lui dis : « Tu ne me reconnais

pas, Mireille?... C'est moi, ton papa... Je reviens d'un grand voyage... » Elle me laissa prendre et caresser sa petite main brûlante, baiser son front moite. Je revins deux jours après. Puis elle guérit contre toute espérance et je ne l'ai plus revue.

Quand je pense à elle, j'éprouve toujours le même malaise. N'aurait-il pas mieux valu qu'elle mourût? Élevée par cette mère et dans ce milieu, sa destinée est trop certaine. Je ne puis pourtant pas l'adopter! Je n'ai jamais raconté à ma femme cette histoire. Pauvre Mireille... A ma demande, Jenny a consenti à la mettre depuis un an en pension, ce qui d'ailleurs me coûte un peu plus cher.

10 février.

Je reprends des forces; je reste levé presque toute la journée. Mes souvenirs de la maison de santé, mes angoisses, l'image de la mort, tout cela s'estompe peu à peu; je redeviens un vivant, mais très différent de celui que j'étais.

Je m'en apercevais tout à l'heure en recevant la visite de Revert, mon « ami politique », un de ceux que je gêne le plus, car j'occupe précisément les places qu'il désire. Il m'a parlé du ministère et de ses chances de durée, de nos groupes, de nos combinaisons, des mille potins des couloirs; je devais faire

effort pour l'écouter, tant ces agitations me semblaient vaines, à côté du grand drame où je viens de jouer le premier rôle, *to be or not to be*. Revert, lui, ne voit rien au delà de l'hémicycle et du salon de la Paix. J'éprouvais un peu de honte en le regardant, à la pensée qu'hier encore j'étais ainsi. Comme cette politique m'a dévoré ! Je lui vendais mon âme. Ne dois-je pas congédier cette maîtresse acariâtre, et dont je suis las?

C'est la question que je me pose vingt fois le jour. Que demanderai-je au Parlement qu'il ne m'ait déjà donné? Des succès, les joies sèches de l'orgueil et du pouvoir? Le goût en est toujours le même. Sa fièvre ardente? — Est-elle encore nécessaire à ma maturité? J'ai vécu, je sais le prix des choses et du repos, pourquoi ne m'accommoderais-je pas à présent de la vie du philosophe?

Par instants, cela me tente, de m'en aller en plein succès, de tirer mon chapeau aux frénétiques de là-bas : « Bonsoir, messieurs!... » Au lieu de me colleter avec eux, je me divertirais à les mépriser et à les peindre; peut-être ai-je un bel ouvrage au bout de ma plume, amer et hautain : *les Politiques*... Souvent, j'ai constaté qu'on se console de la vérité en l'exprimant. Un Saint-Simon muet fût mort empoisonné de bile.

Ils sont bien laids : « Qu'est-ce que ça vous fait, me disait parfois Minoron. Êtes-vous chargé de l'éduca-

tion du genre humain? » Il a raison. Je ne sais d'où me vient cette tournure d'esprit de vieux pédagogue ou de prêtre.

Un jour nous regardions une breloque pendue au gilet de Verlhac. Quelqu'un y déchiffra ces mots : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Pour un si parfait arriviste, la devise parut drôle. Chacun s'amusa à la modifier de mille manières. Charquignot trouva ceci, qui parut mieux approprié au personnage : « Fais ce qu'il faudra pour devenir ce que tu pourras. »

Je riais de leurs plaisanteries et tout d'un coup j'en ai souffert un peu, vaguement humilié. Au fond, Verlhac, eux, moi, c'est tout un. Auquel d'entre nous — si calculés, toujours si préoccupés des conséquences — conviendrait le fier défi, la belle désinvolture de cet « advienne que pourra »? Ils suffisent, ces trois mots-là, à évoquer un monde, un monde de vie plus libre et d'audace plus noble, je ne sais quelle aisance suprême : plus d'air dans les poumons, plus de joie au cœur et plus d'orgueil dans les yeux. « Advienne que pourra!... » Ils doivent être heureux ceux qui ont le courage d'adopter cette belle devise de liberté... ou d'anarchie : le monde finirait vite s'il la faisait sienne. Elle est absurde, au fond, avec son mysticisme intransigeant. Mais elle a de la grandeur et de la séduction.

15 février.

Dans quelques jours, nous partirons pour Presseval. On pense que je me rétablirai plus vite à la campagne, au froid salubre de l'air natal.

En attendant, le défilé des visites continue. La plupart m'ennuient. Dargeau est venu constater tristement que je n'étais pas mort. Il a fini, quoique bonasse, par m'honorer d'une antipathie presque égale à celle que je lui réserve. Cela ne nous empêche pas de nous serrer la main très cordialement. Mildiou, le plus assidu, sonne à ma porte presque chaque jour, vient s'asseoir auprès de moi, passe une heure à me raconter des histoires ou à essuyer mes rebuffades, car je le traite mal. Pauvre garçon! Il m'est si dévoué que je ne peux pas m'empêcher d'en rire. Rien ne le rebute. Rudoyé, il revient à moi en chien battu et fidèle. Je sens que je lui plais; je l'éblouis; il rit de mes boutades, partage mes colères, déteste mes ennemis, encense ma vanité, et s'enivre de mes rêves. Il trouve en moi ce dont il a besoin — en vrai caniche — un maître. J'ai confiance en lui; son humble affection me manquerait; mais je ne lui accorde pas grand'-chose en retour.

Bernard, toujours président de la Chambre, daigne monter mes étages. Il a bien engraissé, depuis que

nous l'élevâmes sur le pavois! Sa corpulente majesté est partout à l'étroit, hors de son siège officiel. Il parle lentement, les yeux mi-clos, la bajoue dédaigneuse. Son extérieur important recouvre une nullité sereine. C'est un gros livre où il n'y a rien d'écrit.

Vu aussi le vieux Clapisson, le vétéran de la République (soixante-seize ans, onze fois ministre), « l'homme intègre », comme on l'appelle pour bien indiquer que l'intégrité est chez nous une originalité suffisante. Il s'assied, déclame d'une voix caverneuse quelques phrases contre le péril clérical, et s'en va, très ému de ce qu'il vient de me dire. Il n'a jamais fait autre chose depuis quarante ans. Il est absolument incapable de comprendre les opinions des autres, de se placer, fût-ce une seconde, à leur point de vue. C'est une force, et sa bêtise est le secret de son succès.

En regardant tous ces bonshommes, mon envie s'accroît d'écrire pour raconter tout ce que j'ai vu. Quels bons moments a dû passer La Bruyère! Qui jouit mieux de la vie? Ceux qui s'agitent ou ceux qui regardent? J'ai cru longtemps que mon destin m'appelait parmi les premiers; j'en suis moins sûr aujourd'hui. Blasé sur les joies naïves de l'action, ou grossières du plaisir, me laisserai-je tenter par la volupté plus âpre de la misanthropie?

Presseval, 22 février.

Un ciel aimable, un soleil doux nous attendaient à Presseval. Ma vieille maison semble toujours accueillir avec joie l'enfant prodigue, son seul enfant, puisque ma mère est morte et que ma sœur est allée rejoindre aux Andelys la famille de mon frère Étienne, qu'elle ne quittera plus désormais.

Le lendemain de notre arrivée, mon secrétaire, Jacques Dauvergne, fort intimidé, a voulu me faire une confidence. Je l'ai pris par le bras, et nous avons tourné dans le jardin, pendant que, d'une voix d'abord tremblante puis chaleureuse et raffermie, il me livrait les secrets de son cœur. Oh! rien de bien extraordinaire : de gentilles fiançailles, un peu imprudentes, avec une petite dactylographe qu'il a connue chez un de mes collègues. Ils sont très jeunes tous deux — vingt-quatre et dix-neuf ans; ils se sont aimés tout de suite et ont juré de s'épouser. Sans fortune l'un comme l'autre, Jacques compte bien sur mon appui pour devenir député ou sous-préfet, mais quoi!... châteaux en Espagne! On redoute l'opposition du père Dauvergne, d'autant que la famille de la jeune fille est de condition assez humble (sa mère établie modiste à Orléans). On voudrait me charger des démarches préliminaires, Jacques n'osant pas affronter le premier

les colères paternelles. Ils ne doutent de rien, ces petits!

J'ai promis. Je tiendrai. La bonne figure de Jacques, ouverte, affectueuse, foncièrement honnête, souriante au bonheur jusque dans la peine, et si peu faite pour le chagrin, m'a d'abord attendri. Je ne suis pas assez fort ni assez méchant pour retenir sur mes lèvres les mots qui donnent du bonheur. « Oh! merci, monsieur, merci! » s'est-il écrié avec une vraie émotion, tandis qu'avec une spontanéité d'enfant, il saisissait ma main pour la porter à ses lèvres.

Il me remerciait encore que déjà je l'avais oublié. Un grand souvenir se levait de terre sous mes pas, et transformait la réalité. Subitement les arbres dépouillés s'étaient couverts des feuilles jaunies de l'automne, l'horizon s'élargissait, les pelouses s'achevaient en terrasse : ce n'était plus Presseval, mais Verceil, et j'avais vingt-neuf ans. Je venais en tremblant demander la main de Louise Lorgeril à mon vieux brave homme de patron qui me prenait par le bras, et m'entraînait dans le jardin, comme je venais de le faire pour Jacques. Mais toute sa sympathie n'allait qu'à me dire d'une voix sincère et chevrotante : « Je vous aime beaucoup, moi... Je vous aime beaucoup... » cependant que sa femme triomphante s'avançait pour m'annoncer les fiançailles de Dargeau.

Ce souvenir m'a poursuivi tout le jour, voilant d'un nuage gris le clair soleil du matin. J'avais beau le

chasser, il revenait chaque fois plus précis et plus poignant; et maintenant, ce soir, tandis que j'écris dans ma chambre, environné du silence paisible de la nuit, d'autres soirées me reviennent en mémoire, où j'écrivais aussi, non pour m'attendrir sur l'idylle banale d'un autre, mais pour célébrer mon propre amour que je croyais heureux et gonflé de promesses...

On ne peut donc pas tuer le passé, que celui-là respire et palpite encore, après quinze ans d'oubli? J'ai eu tant de peine à guérir mon cœur déchiré! Ni le plaisir, ni la bataille, ni le succès n'ont donc pu remplacer tout à fait cette Louise? Je me suis gardé pourtant de la revoir; à peine l'ai-je rencontrée cinq ou six fois, toujours aussi jeune, toujours aussi belle, avec le mystère et l'attrait d'une grande tristesse secrète. Mais j'étais emporté par le galop de l'ambition, comme un cavalier qui aperçoit pendant quelques secondes, en se retournant sur sa selle, une silhouette sur le chemin. La vie me reprenait sans me laisser le loisir de penser.

A présent, on dirait que le voisinage de la mort m'a transformé — ou rendu à ma plus réelle nature : je ne sais. Il me semble que je ne pourrai plus me perdre tout entier dans le tumulte de l'action. Comment me cacher la vérité : tant de paroles, tant d'efforts, tant d'ambitions furieuses et pourtant satisfaites n'ont pas comblé le vide de mon cœur. M'attarderais-je encore, sans cela, à l'humiliant souvenir d'un amour lointain et déçu?

Quelle étrange chose que cet amour, non point par les circonstances, qui étaient les plus simples du monde, mais par l'exaltation, l'extase où il m'avait jeté! Il semble qu'en y renonçant, j'aie renoncé à ma jeunesse, que j'aie abdiqué lâchement. Ensuite, je n'ai jamais rien retrouvé de tel, ni cette joie, ni cette confiance, ni cette légèreté d'âme, ni cette plénitude. Mes meilleurs moments ont eu quelque chose d'amer et d'inquiet, depuis cette première campagne électorale où le succès a été acheté au prix de tant d'ennuis et de dégoûts, jusqu'à mes plus belles victoires parlementaires. Aucune ne me paraissait se suffire à elle-même; je voyais en chacune d'elles la condition et le présage d'une victoire nouvelle que je me mettais à souhaiter avec une ardeur impatiente, si bien que ma vie s'est usée... à quoi? — A désirer de vieillir, sans avoir pu dire un seul jour avec vérité : « Je suis heureux! »

Et voici que je regarde avec effroi mon existence qui décline. Je ne puis plus ne pas songer au terme, effrayant et incompréhensible, vers lequel je m'achemine d'un pas si rapide, sur une route si dure. Et je me retourne vers ma première halte, seule oasis dans ce désert brûlant, merveilleusement fraîche et parfumée. Il me semble que j'ai trouvé là seulement une eau limpide; là seulement je me suis désaltéré.

Que je me sens seul ce soir, dans cette maison, dans la nuit semée d'indifférentes étoiles, dans l'im-

mense univers où personne ne m'aime, où je n'aime rien!...

24 février.

Méchin sort d'ici. Méchin, conseiller municipal de Lervin, négociant en draps, trésorier de mon comité, et l'un de mes meilleurs agents électoraux; un petit bonhomme vif et rond, l'esprit net, le jugement droit, le cœur sec, jamais ému, jamais enthousiaste, mais d'une probité sûre et de convictions éprouvées; peu aimé, universellement estimé, et fort influent. J'ai grande confiance en lui; il me sert mieux que personne; je ne fais rien dans l'arrondissement sans le consulter.

Il venait aujourd'hui en messager de malheur. Après s'être sincèrement réjoui de me voir guéri, — les liens d'une vieille collaboration sont plus solides que ceux de l'amitié; et puis sa fortune politique dépend avant tout de la mienne, — il m'a dit à brûle-pourpoint :

— J'ai une désagréable nouvelle à vous apprendre : de Larratin est un voleur.

Il déteste Larratin de toute éternité : rivalité de politiciens de village, sur laquelle se sont greffées des difficultés personnelles. Je ne m'émeus pas trop et lui demande des preuves :

— En voici.

Il tire de sa serviette des paperasses, et deux registres : les comptes de l'*Éclaireur*, dont Larratin est devenu le directeur. Méchin fait partie du conseil d'administration. Pièces en mains, il m'explique avec beaucoup de clarté comment il a conçu des doutes sur l'honnêteté de Larratin ; comment, depuis plus d'un an, et sans en rien dire à personne, il le surveille et lui tend des pièges ; comment enfin il a acquis la certitude que sur le papier, sur les annonces, sur les abonnements, sur presque tout enfin, de Larratin prélève de secrets péages, — médiocres d'ailleurs, mais nombreux : au total, trois mille francs environ en un an. Il me montre des écritures évidemment falsifiées, des factures truquées. Récemment encore, chargé d'organiser un grand banquet pour fêter l'élection de notre ami Delbarre au conseil général, de Larratin a dû mettre trois ou quatre cents francs dans sa poche.

— Eh bien ! conclut Méchin triomphant, avais-je raison de me méfier de ce joli monsieur? Un escroc vulgaire, rien de plus. J'ai tenu à vous prévenir le premier. Vous verrez de quelle manière il convient de nous en débarrasser. On pourrait peut-être l'inviter à se brûler la cervelle?

Comme il y va, l'honnête Méchin ! Et quelle race impitoyable que celle des gens de bien ! Je l'apaise de mon mieux, l'invite surtout à garder le silence jus-

qu'à nouvel ordre. Je veux d'abord voir de Larratin seul à seul.

Il s'en va, savourant sa vengeance, mais je crois deviner dans ses adieux rapides, dans sa sèche poignée de main, un peu de mauvaise humeur contre moi qui n'ai pas crié plus fort.

Et de mon côté, je lui en veux presque de me forcer à sévir contre un homme qui m'est utile, et à qui je dois ma première victoire. Je lui en veux surtout de me replonger dans la plus nauséabonde politique. Méchin, de Larratin, Delbarre, je les oubliais un peu, comme ceux du Palais-Bourbon. J'ai la nausée de ces gens-là, de leurs haines féroces et minuscules, de leur misérable rapacité. Je rêvais de m'arracher à eux. Cette sale histoire avive mes désirs d'indépendance. Les élections générales ont lieu dans deux mois : si je laissais mon siège à un autre, à Delbarre, par exemple?

Après le départ de Méchin, je me suis promené quelque temps dans le jardin. L'air était doux et humide; une tristesse paisible, infinie, mais non douloureuse, semblait suinter du ciel gris. Une brume voilait l'horizon. Ensuite, derrière la vitre de ma fenêtre, j'ai regardé la nuit tomber, ou plutôt sortir de terre, sourdre du gazon, monter, estomper les branches des arbres, abolir les dernières formes. Un mélancolique angélus a tinté tout près de nous, dans l'invisible clocher...

Malgré moi ma pensée s'en allait vers ma jeunesse et vers Louise, bien loin des soucis vulgaires où s'attarde mon âge mûr.

25 février.

De Larratin est arrivé ici vers trois heures, claironnant dès l'entrée, comme à son habitude, des phrases de bienvenue. Je l'examinais avec un peu de dégoût, quand je me suis aperçu que sa redingote était un peu élimée et son feutre crasseux. C'est un voleur pauvre. Ma colère est tombée pour faire place à un commencement de pitié.

Je ne connais pas de supplice plus affreux que de dire à un homme qui paraît gai, cordial, sûr de lui : « Monsieur, vous êtes un voleur. » Mon cœur battait à coups précipités, mes lèvres sèches articulaient avec peine les syllabes. Pendant un quart d'heure notre conversation s'est traînée dans des généralités. Enfin, j'ai trouvé le courage de prononcer :

— Mon cher Larratin, la loyauté exige que je vous fasse part de graves accusations qu'on a portées contre vous...

— Contre moi ?... Qui donc ?...

Il était devenu écarlate : colère, surprise ou terreur? Terreur, plutôt...

— Oui, contre vous... On a relevé dans votre ges-

tion de l'*Éclaireur* des irrégularités... inexplicables... Certaines écritures auraient été falsifiées... plusieurs factures...

Il ne me laisse pas achever. Il s'emporte. Il sait d'où vient le coup, et pourquoi on le traque! Il me dira tout!... Méchin est un misérable, un traître...

Mais je le ramène durement à la question. Oui ou non les accusations sont-elles justifiées? J'ai gardé les papiers accablants. Je les lui mets sous les yeux. Il essaie d'abord de se défendre, s'embrouille, se coupe, tente de se sauver par une dernière scène, puis s'effondre en pleurant : « Eh! bien, oui, j'ai volé... Mais je comptais remettre... Je suis un honnête homme... Soyez tranquille : ce ne sera pas long. J'ai un revolver chez moi : je me ferai justice... »

Le revolver, lui aussi? C'est leur éternelle réponse, leur seul remède... Le revolver!...

Avec plus de douceur, je le confesse et il me raconte tout... Une passion de vieillesse pour une fille exigeante qui le trompait, et qui l'a planté là, le mois dernier. A court d'argent, il avait commencé par en emprunter à sa caisse; oh! simples emprunts, dette flottante, bientôt consolidée par des jeux d'écritures. Peu à peu, par des écritures contraires, il aurait tout restitué ; il avait déjà remboursé deux cents francs... Mais c'est fini, il est déshonoré; il veut se tuer, il se tuera tout à l'heure.

De grosses larmes roulent sur sa figure ridée, sou-

dain détendue, enlaidie par le masque de la douleur et de la honte.

Qu'il y a loin du voleur abstrait, qu'on flétrit d'avance sans le voir, à l'être humilié, au malheureux de chair et d'os qui avoue sa faute en pleurant! Celui-là me faisait une réelle peine; j'oubliais ma rancune et mon mépris, pour ne songer qu'à le tirer d'affaire. Tout d'abord, l'empêcher de se tuer. Je lui avais pris les mains, je m'efforçais de lui rendre un peu de courage... Après tout, en dehors de Méchin et de moi, personne ne savait rien. Je l'aiderais à rembourser...

Mais lui : « Non, non, il est trop tard! Je ne pourrai plus travailler pour vous. Je n'en suis plus digne. Ma carrière politique est brisée... Ah! je vous étais si dévoué! Je me serais jeté dans le feu pour vous, je vous le jure! Tandis que d'autres... »

Alors, pour se réhabiliter, il charge furieusement Méchin. Méchin est un traitre! Pendant que j'agonisais à Paris, il complotait avec Delbarre de me prendre mon siège : Delbarre serait devenu député à ma place, Méchin aurait remplacé Delbarre à la mairie et au conseil général. Plusieurs réunions ont eu lieu. On avait même préparé des circulaires. Ils ont été navrés de me voir guérir. Mais ils n'ont pas renoncé à me dégoûter de la politique, et au besoin à me déloger de force. C'est pour cela qu'ils ont résolu de perdre Larratin, mon meilleur soutien. Il

tombe, victime de son dévouement à ma cause!...

Je l'écoute avec une demi-confiance et un écœurement croissant. Il salit les autres, sans réussir à se laver. Entre un escroc et des fourbes, à qui se fier? J'étouffe dans cette caverne empuantie. Ce Méchin qu'hier encore je croyais un honnête homme et un ami... Ce Delbarre, que j'ai tiré de l'obscurité, patronné, hissé à la force du poignet, non sans peine, car c'est un sonore imbécile! Ah! ils escomptaient ma mort! Ils se partageaient mon héritage! Et, moi vivant, ils n'ont pas renoncé à me ravir mon siège? Je songeais presque à leur en faire cadeau. Mais ceci m'ôte à jamais toute idée de me retirer. Ils verront que, malade ou non, ambitieux ou désabusé, je suis de taille à me défendre...

Mon parti est pris. Je garde Larratin qui me devra tout. Je lui donne deux mille francs, avec lesquels il sera censé rembourser lui-même ses « emprunts ». Je saurai bien imposer silence à Méchin. S'il me convient d'abandonner la politique, je pourrai toujours, après les élections, ne plus retourner au Parlement; mais j'ai des devoirs envers cette circonscription, et je ne l'abandonnerai pas aux convoitises de deux aigrefins.

De Larratin est parti, ivre de reconnaissance, prêt à remuer ciel et terre pour mon bonheur et pour ma gloire. Je lui en veux moins qu'aux deux autres, car je crois qu'il m'est attaché. Ame de partisan ou de

mercenaire, mais de mercenaire fidèle... Il a volé — qu'est-ce que cela? Il ne m'a pas trahi.

15 mars.

Lervin était en fête, hier. Nous inaugurions le buste du général Vincent, enfant du pays, glorieusement tué à l'ennemi sous le premier Empire. Mais plus que l'admiration du brave militaire depuis longtemps défunt, un mouvement de sympathie envers ma très humble et vivante personne soulevait la petite ville.

Mon duel retentissant, ma blessure, ma longue maladie, ont fait de moi un personnage intéressant; dans l'attente de ma mort mes ennemis négligeaient de me combattre; mes amis n'ont pas eu le temps de me faire oublier. On disait de moi, dans les cafés, dans les maisons : « Ce pauvre Lescœur, tout de même... Dans la force de l'âge... Avec un si bel avenir encore... » Ma personnalité débordait les limites de la politique, entrait de plain-pied dans le domaine royal du fait divers. Les commères prenaient intérêt à ma santé. Après tout, trois fois ministre, n'ai-je pas donné quelque lustre à ma petite patrie? Elle m'en sait gré... Jusqu'à quand? N'importe! Il faut accueillir la popularité qui passe.

« Papa! Papa! la musique!... » C'est Paul qui entre en coup de vent dans ma chambre et, trépi-

gnant de joie et d'impatience, m'entraîne vers l'une des fenêtres du salon. Rangée en cercle devant le perron, la fanfare de Presseval me donne une aubade. Pour le moment, elle joue quelque chose qui doit être la valse de *Faust*, un air qui sautille lourdement sur ses trois pieds, avec la grâce d'un ours dansant sous le bâton du maître. Paul trouve cela magnifique, et si je ne partage pas son admiration, je n'ai cependant pas envie de rire. Le chef d'orchestre bat la mesure avec tant de conviction, tout en m'observant du coin de l'œil! Les pistons, les ophicléides, les clarinettes participent si vaillamment au charivari! Je ne connais rien de plus attendrissant que des braves gens attelés à une horrible besogne avec l'illusion qu'ils travaillent pour l'art. Je sens le ridicule de cette naïveté, et pour un peu, elle me mettrait la larme à l'œil!...

Maintenant, voici la marche de *Sambre-et-Meuse*. Paul, ravi, bat des mains, et crie « Vive la France! » Je descends, je félicite chaudement le chef, et tous les disciples d'Orphée, rouges et suants sous leurs casquettes ornées de lyres. On boit, on trinque, le vin décuple leur ardeur. Le trombone a dû se rafraîchir dès l'aurore, car il m'ouvre ses bras en pleurant. « Tiens-toi donc, Rochard! » lui dit le chef. Ils sortent. Seigneur! ils vont recommencer!... Grâce au ciel, ma voiture est là. Larratin et le général Vincent m'attendent. « Adieu, mes amis! » — « Adieu, mon-

sieur le député... Vive Lescœur! » Mon char s'envole et me sépare d'eux par un écran de poussière. Ils ont attaqué un pas redoublé. Pendant quelques minutes encore, ils me poursuivent de leurs ondes déplorablement sonores. A travers les airs, les sons vagues du trombone viennent à moi en titubant.

Quand j'entre dans la salle du banquet, vaste et laide, décorée de drapeaux, une acclamation retentit : « Vive Lescœur! » Encore! Les quatre cents convives debout m'applaudissent et crient à gorge déployée. Quel vacarme! Je crois vraiment qu'ils cèdent à l'envie enfantine de faire du bruit, car ma seule vue ne doit pas les jeter dans un tel enthousiasme. Cependant, sans que je puisse m'en défendre, une petite émotion me serre la gorge, un frisson me chatouille l'échine, pendant que je gagne la table d'honneur entre deux haies de convives qui m'assourdissent de leurs clameurs. De Larratin, Méchin, Delbarre sont là; ils m'attendaient à l'entrée, ils se pressent autour de moi, comme pour prendre leur part de mon triomphe. L'un m'a volé, les deux autres m'ont trahi, il est juste que tous les trois soient à l'honneur... « Vive Lescœur! Vive Lescœur!... » Ils remercient à ma place, avec des sourires importants...

La foule des convives impose pour une heure ses sentiments aux mornes officiels. Chacun me félicite, me flatte, m'adule; dans les toasts, il n'est question que de ma vertu et de ma gloire. On croirait que je

viens de sauver la France ; je n'ai sauvé que ma peau compromise par le coup d'épée d'un drôle. Mais il ne faut pas demander aux hommes raison de leurs sentiments. Je me laisse bercer par la vague d'enthousiasme, avec une joie réelle, qui s'inquiète pourtant de n'être pas plus vive. C'est toujours ainsi : mes joies sont des déceptions...

Du moins je me serai gorgé jusqu'au soir de cris et de bravos. Dans la grande rue, en allant du banquet à la place Vincent, où se dresse le monument du général, nous avons passé sous un arc de triomphe qui portait mon nom. La foule s'entassait sur les trottoirs; une pluie de vivats tombait des fenêtres. Hier, je n'avais plus d'ennemis dans Lervin. Quand j'ai parlé en plein air, devant trois mille personnes, l'unanime sympathie me soutenait, amplifiait mon éloquence; j'ai connu là quelques instants pleinement heureux — de ces instants où l'on s'abandonne, où l'on oublie, où l'on est « hors de soi », comme dit une locution si vraie...

Et puis, tout de suite après, sur la route, seul dans ma voiture avec d'ennuyeux amis, j'essayais de savourer encore mon succès, et je n'y parvenais pas. Je m'en rappelais toutes les circonstances, sans pouvoir ressusciter en même temps le fugitif plaisir qu'elles m'avaient donné. Pendant que je répondais distraitement à mes amis, mon « moi » se disait avec amertume : « Et après ?... Et après?... »

Le soir, au moment de me coucher, j'ai trouvé sur ma table un livre d'histoire où j'avais puisé quelques renseignements pour mon discours. Je l'ai ouvert. Une gravure représentait le maigre visage et l'œil de flamme du célèbre *Bonaparte à Arcole*. Il y a, dans ce regard, un tel ascendant, et ce geste qui brandit le drapeau en montrant la route de la mort et de la victoire est si impérieux, que j'ai fait comme les soldats : j'ai suivi le général de vingt-sept ans. Je l'ai suivi sur les champs de bataille de l'Italie, m'exaltant au contact de cette volonté surhumaine qui commençait à se mesurer avec le monde, et à qui le monde cédait; j'entrais avec lui dans les villes conquises, je prenais ma part de ses lauriers; son ivresse et la mienne étaient accrues de deviner, par delà les victoires, des victoires plus belles, et l'impérial destin qui attendait César. Vraiment, elle me passionnait, ma lecture, comme si j'avais découvert, ce soir-là, l'éblouissante légende, la féerique aventure d'Égypte, et la bataille ensoleillée des Pyramides; puis, le brusque et périlleux retour, le vaisseau qui se glisse à travers les lignes anglaises; enfin, la France, Paris... Et, bientôt, Brumaire.

Ici, César, consul, reprend haleine. Les complots et les bombes empêchent cependant que ne s'embourgeoise son histoire. L'Angleterre va veiller à ne pas laisser s'endormir l'Empereur...

Le temps passait et je ne pouvais pas m'arracher à

ma lecture. Comme un enfant, j'aurais crié : « Encore! Encore!... » Tout grandit : périls, ambitions, succès. L'Europe se ligue et l'Europe succombe... Dans cette symphonie héroïque, d'un mouvement furieux, des appels de trompette éclatent, si âpres, si stridents — Austerlitz! Iéna! — qu'ils nous saisissent aux entrailles...

Encore! Encore!... Et c'est l'adagio poignant de la grande retraite. Sous un linceul de neige, la grande Armée se couche, victorieuse des Russes, et vaincue par Dieu. L'agonie du rêve commence; la bête sublime est traquée. Comme elle se défend! Leipzig! Lutzen! Bautzen! Mais les chasseurs sont trop nombreux! Le cercle des épieux ensanglantés se resserre... La campagne de France... Douceur de ces deux mots qui rend plus pathétique le désastre!... L'adagio, traversé des éclairs des dernières victoires, s'achève et meurt sur ce sanglot : les adieux de l'Empereur au drapeau de sa garde...

Et puis, pour finale, la folle chevauchée des Cent-Jours, si folle qu'elle semble déjà une vision d'outre-tombe, contemplée par l'œil de Raffet : dernier sursaut des grands morts qui se dressent avant de s'écrouler pour toujours sous le fracas de Waterloo.

Longtemps le rythme souverain de cette enivrante musique m'a poursuivi, m'a possédé jusque dans le sommeil enfin venu, vers l'aube, mais troublé de

songes fiévreux et guerriers. Et maintenant, pour l'avoir évoquée, la prodigieuse histoire, pour m'être laissé entraîner à le faire une fois encore, ce pèlerinage au temple de l'ambition et de la gloire, j'ai senti s'aviver dans mes veines le poison du désir, dont la vertu s'affaiblissait... Quelle pauvre, quelle misérable chose qu'un cœur d'homme!... Le mien a donc faim et soif des chimères? Certes, je ne suis pas assez fou pour attendre l'Empire... Il faut pourtant que j'attende encore et toujours un je ne sais quoi, qui n'est peut-être que l'attente elle-même. Le présent, et celui-là surtout qui devrait me satisfaire, me lasse et me déçoit. Acclamé, heureux de tout le bonheur que peut espérer sans folie un homme politique de ma sorte, je m'ennuie, et je vais chercher dans l'histoire d'un autre de quoi rallumer mes ardeurs. Quels sont donc ces désirs, en moi, que je ne puis ni assouvir ni faire disparaître? Ou plutôt, quel est donc ce désir sous tous mes désirs?

VII

6 mai 1901.

Encore un assaut dont je sors victorieux, une interpellation annoncée avec grand fracas comme formidable, et qui s'évanouit en vaines paroles. L'interpellateur retire son ordre du jour, mes adversaires votent pour moi... Un bel anniversaire!... Car voici tout juste une année, aujourd'hui 6 mai, que je suis président du Conseil.

Nous en sommes venus là, dans notre République cinématographique, d'appeler « grands ministères » et de considérer avec étonnement ceux qui tiennent bon un an. Et pourtant!... Un an! A peine ai-je pu me familiariser avec ma fonction et former quelques projets... Un de ces jours, on me renversera, et ma place sera prise par un adversaire impatient de démolir mon œuvre. Mais je n'aurai même pas eu le temps de lui laisser quelque chose à démolir...

A cette école, on acquiert vite le mépris du métier parlementaire. Il ne mérite pas ce beau nom de

métier, qui suppose une tâche précise, un travail, humble ou noble, mais certain, et la soumission de l'homme à ce travail. Pour nous, c'est bien différent. La tâche à accomplir est si vaste qu'on peut la regarder en pratique comme inexistante; et d'ailleurs, comment s'y intéresser? On croirait que nous avons été organisés tout exprès pour l'impuissance; notre activité s'use en disputes, et nous nous épuisons à nous arracher cette forme suprême de l'impuissance qu'on appelle le pouvoir.

Par exemple, j'admire avec quelle facilité un grand pays tel que la France se passe de gouvernement — car le nôtre ou rien, c'est tout un.

Aucun homme sensé et un peu au courant des affaires ne peut estimer que ce défilé vertigineux d'incompétences dans dix ou douze ministères serve à quelque chose; les plus optimistes admettent qu'il n'est pas nuisible. Et cependant, cela va, en somme : les impôts rentrent, les tribunaux jugent, l'ordre règne, l'étranger ne nous fait pas la guerre; la France vit, enfin. Oui, vraiment, c'est admirable.

Et moi, depuis un an au comble de mes vœux, je préside, étonné, à ce miracle — et cela ne m'amuse même pas.

10 mai.

Demain, réception des souverains de Roumanie.

Ils arrivent à trois heures. Dîner à l'Élysée. Les jours suivants, revue, gala, encore des réceptions, bavardages solennels... Corvées, corvées, corvées!...

12 mai.

Journée morose! C'est pourtant un beau spectacle, que l'arrivée des souverains à Paris par la petite gare du Bois de Boulogne. Le soleil de mai avait fait son devoir; il avait commencé par nettoyer le ciel des moindres nuages, comme jadis, à la caserne, avant l'arrivée du général, nous débarrassions la cour du quartier de tous les papiers qui égayaient de leur blancheur sa monotonie. En dépit des fumées et des poussières parisiennes, il s'efforçait vaillamment d'être bleu, le pauvre ciel, du bleu clair d'un dolman de hussard, et le soleil lui-même resplendissait de toutes ses forces, comme un casque de cuirassier. Vraiment, que souhaiter de mieux? Les jeunes verdures s'épanouissaient gaîment, déployaient leurs somptueuses tentures de chaque côté de l'avenue qui montait, bordée de soldats et de spectateurs, vers l'Arc de

Triomphe, posé de travers là-haut, mais toujours majestueux, ruisselant de lumière et de gloire.

J'étais arrivé un peu avant l'heure, comme les convenances l'exigent, et sans qu'on remarquât beaucoup ma voiture à cocarde; et je m'ennuyais ferme, dans le salon improvisé de la petite gare. Les draperies rouges et or, les tapisseries, les vélums, et le troupeau noir des « hommes publics » en chapeau haut de forme, tout cela, que j'ai trop vu, me paraissait débordant de laideur morne et de banalité. Pourtant, quand j'étais petit, mon père, lors d'un bref séjour à Paris, me conduisit une fois à l'arrivée du roi d'Angleterre. Tandis qu'au passage du cortège il me soulevait dans ses bras, comme je souhaitais d'être sur la chaussée, sur ce terrain défendu par des soldats et des sergents de ville, sur cette longue bande jaune du paradis terrestre, l'un des hommes heureux qui approchaient les monarques!... J'en suis un et même, président du Conseil, presque le premier d'entre eux... Et voilà... Et il en est ainsi de tout ce que j'ai souhaité sur la terre...

Pour me distraire, j'admirais la fraîcheur de sentiments du chef de gare qui manifestait à l'approche du train royal une sincère émotion. Comme il s'agitait, gourmandant son personnel! J'avais envie de lui dire :

« Tenez-vous donc tranquille, mon ami... Il s'arrêtera bien sans vous, le train royal, aussi aisément

que les cinquante ou cent trains de ceinture qui s'arrêtent ici chaque jour. Vous êtes, en cette circonstance mémorable, presque aussi inutile que je le suis moi-même, et, en récompense de notre inutilité, on nous décorera tous les deux. Car il y aura, soyez-en sûr, de belles décorations roumaines pour tout le monde ; les valets de pied de l'Élysée ne seront pas oubliés, et les mauvaises langues prétendent qu'on en donnera aux chevaux de l'escorte... »

Ici, par une association d'idées bien naturelle, je me suis rappelé qu'en janvier dernier j'avais décoré de Larratin — souvenir toujours pénible et que je m'efforce en vain de supporter plus légèrement. Évidemment, de Larratin est un voleur ; mais après tout, on doit en décorer bien d'autres ; on en a même vu qui redevenaient députés ou ministres.

Et puis, comment faire ? Il a eu le tact de ne rien me demander. Je l'avais déjà recommandé moi-même deux ou trois fois pour le ruban au titre militaire, comme capitaine de réserve. Les bureaux de la Guerre s'en sont souvenus et ils ont cru me faire plaisir en le proposant lors de la dernière promotion. Je n'ai pas osé le rayer ; on l'aurait su, cela aurait étonné tout le monde. Il aurait fallu donner une raison, — la raison, — et franchement, je ne le pouvais pas... Bref, j'ai décoré de Larratin ; il en a été très content, mais non pas surpris...

Pendant que ma pensée errait du chef de gare à de

Larratin, chevalier de la Légion d'honneur, le train royal arrivait : présentations, courbettes, banalités considérables. A grand renfort d'hymne roumain, de *Marseillaise* et de coups de canon, les souverains ont fait leur entrée dans notre capitale, acclamés par les badauds. Les badauds de Paris sont de braves gens; ils savent que leurs acclamations sont inscrites au programme, et ils crient consciencieusement en l'honneur de ces hôtes d'un jour qu'ils ne connaissent pas et qui leur sont indifférents. C'est une manière de dire : « Nous sommes bien contents de voir tant de soldats, une calèche à six chevaux, et cette curiosité qu'on appelle un roi. »

Dans ces moments-là, quelques-uns de mes collègues, ceux du Midi particulièrement, paraissent gonflés de bonheur et d'orgueil ; et leurs femmes surtout... Oh! leurs femmes!... Je les envie. Moi, je l'ai dit, je m'ennuie à pleurer. Peut-être me plairais-je davantage à ces fêtes si j'y jouais un rôle plus illustre, par exemple celui du piqueur de l'Élysée, qui trotte en tête du cortège, si beau sous sa perruque et sa veste brodée, si beau dans sa culotte blanche. On le regarde plus que le roi. On l'admire. Le cœur des femmes bat pour lui... Mais c'est fini, je suis trop vieux... Jamais je ne serai le piqueur de l'Élysée...

22 mai.

Je suis averti qu'une nouvelle campagne se prépare contre moi. Encore! Toutes les trois semaines, alors? C'est beaucoup. Au début, on me laissait à peu près tranquille; on m'aurait toléré six mois. Mais plus d'un an!... Ils sont indignés. Je leur fais l'effet d'un monsieur mal élevé qui, dans une conversation, garde trop longtemps la parole, et on ne sait comment l'interrompre, lui faire comprendre son inconvenance... Voyons, la vie est courte, et il y a neuf cents parlementaires. Si une équipe s'éternise au pouvoir, faudra-t-il donc que tous les autres y renoncent!... Ils me regardent avec effroi manger ma grosse part du gâteau. Ils me crient : « Mais c'est de la gloutonnerie! Il n'y en aura pas assez pour tout le monde!... »

Bien entendu la fureur est grande, surtout chez mes amis à qui je barre la route. Dans mon parti même, un petit groupe d'envieux et d'arrivistes acharnés ne se lasse pas de comploter ma perte. La prochaine bataille se livrera sur les nouvelles taxes douanières. Là sera le prétexte avouable.

Mais, en même temps, pour me discréditer, pour me dégoûter surtout, on essaie de me compromettre dans le scandale de la banque Merson et Nattier. Deux de mes attachés de cabinet, que je viens de congédier,

avaient partie liée avec les escrocs. Ils auraient agi pour mon compte... Je me serais laissé corrompre... J'aurais joué à la Bourse par leur entremise et sous un faux nom... Pendant une courte période où j'assurais l'intérim des Finances, j'aurais vendu, fort cher, deux autorisations d'émissions... On raconte sous le manteau que j'ai une vie scandaleuse, je ne sais combien de maitresses et des enfants partout. On fait circuler deux ou trois vieilles lettres écrites à Jenny. Enfin toutes les saletés, toutes les ordures. Je serre tous les jours, à la Chambre, la main des bandits qui ont machiné cela, et je ne peux même pas m'offrir le plaisir de leur casser la figure...

Oh! cela n'ira pas jusqu'à la tribune! On s'en tiendra aux conversations, aux potins de couloirs et de salles de rédaction; à peine quelques allusions dans d'infâmes petites feuilles. Mais on espère créer autour de moi une atmosphère irrespirable, m'écœurer, lasser mes amis. Et aussi, c'est une manière de dire : « Allons, pourquoi vous obstiner?... Retirez-vous donc... On vous laissera tranquille... » Aimable chantage.

Paul est malade, un commencement de rougeole.

24 mai.

Le débat sur les taxes se présente dans d'assez mauvaises conditions. La commission s'est prononcée

contre moi, à une seule voix de majorité, il est vrai. Les socialistes me combattront à outrance, naturellement; le centre et la droite me soutiennent franchement, trop franchement, ils me compromettent. Ces gens-là devraient se contenter de voter, sans faire de grands articles dans leurs journaux pour expliquer leurs votes et m'écraser de leur sympathie... A gauche, beaucoup de flottement.

La rougeole de Paul suit son cours. Forte fièvre.

25 mai.

On m'affirme que la campagne contre moi est menée en sous mains par Laroche, mon propre garde des Sceaux, qui ambitionne ma succession. Charmant!

28 mai, deux heures du matin.

Je suis inquiet de Paul. Sa rougeole, d'abord bénigne, paraît tourner assez mal. Ce soir, en rentrant d'une réunion, j'ai trouvé sa mère affolée; depuis deux heures il délirait, il ne la reconnaissait plus. La fièvre dépassait 40 degrés. Le pauvre petit, si agité dans son lit, les yeux tantôt hagards et tantôt suppliants, faisait pitié. J'essayais de le calmer, je l'embrassais, mais il ne me reconnaissait pas non plus.

Nous avons envoyé chercher le docteur. Il était au théâtre; nous l'avons attendu jusqu'à une heure du matin. Il n'a pu d'ailleurs nous rassurer qu'à moitié; des complications inattendues se sont produites du côté du cerveau. Ses drogues ont un peu apaisé Paul, qui a fini par s'endormir.

J'ai fait venir une garde, mais Élisabeth ne veut pas quitter le petit un instant. Le docteur demande à voir Lapeyre et Bourdel en consultation; il les amènera dans la journée.

28 mai.

La consultation a duré une grande heure. Ces messieurs ont fait chacun une conférence et se sont retirés fort satisfaits les uns des autres, sans nous avoir rien dit de précis. Ils ne paraissent pas croire à un danger immédiat. Cependant la fièvre est toujours terrible : 41° 2/10 ce soir, et un délire intermittent, qui est pour nous plus cruel que tout le reste. Le pauvre petit paraît souffrir horriblement, il nous tend les mains, il pousse des cris de terreur, il nous supplie de l'arracher à des périls imaginaires. En vain je lui parle, je le caresse, je le prends dans mes bras, il me repousse en disant : « Laissez-moi!... Vous n'êtes pas mon petit papa... » Alors je me sauve dans ma chambre, je ne peux pas le voir souffrir ainsi.

Cependant, je ne veux pas me laisser abattre, il faut que je commande à mes nerfs. Pendant que la maladie et l'inquiétude sont à mon foyer, mes ennemis travaillent. Je ne parle pas des accusations de corruption ; ces choses-là sont plus désagréables que dangereuses ; il faut s'y faire, voilà tout. Mais mon projet de remaniement des taxes sur lequel je suis bien forcé de poser la question de confiance — je me suis trop nettement engagé envers les États-Unis — rencontre une opposition grandissante.

Mes partisans commencent à s'effrayer. L'attitude de Laroche, au dernier conseil de cabinet, a été plus qu'équivoque. S'il n'a pas lui-même machiné toute l'affaire, il a certainement agi en dessous. Plusieurs de ceux qui me combattent ouvertement sont de ses amis personnels. Je me demande si Dargeau n'est pas d'accord avec lui. Dargeau passe sa vie à trahir les ministères dont il fait partie.

Je ne crois pas cependant qu'on puisse me renverser mardi. Je compte sur 80 voix de majorité. J'ai commencé à préparer mon discours. Mon imbécile de chef de cabinet, que j'avais chargé d'envoyer une note à la presse, l'a rédigée avec une rare stupidité. Tout ce qu'on ne fait pas soi-même...

Le débat se terminera sans doute le jour même. Fulbert s'est inscrit, au nom du parti socialiste. Celui-là braillera deux heures dans le vide. Le plus à craindre sera le venimeux Touraine — sans compter

ceux qui se réservent pour la fin, prêts à me soutenir ou à m'étrangler, selon la tournure de la discussion.

29 mai.

Élisabeth est très inquiète de Paul. Je crois qu'elle exagère. Cependant la fièvre ne tombe pas. Les médecins bafouillent, changent d'avis deux fois par jour. Nous avons fait venir Estrade et Duroc ; ce sont tous des ânes bâtés. Il est certain que Paul a beaucoup changé ; sa petite figure est effrayante à voir. Le délire ne le quitte presque plus. Mais, pour les enfants de son âge, le délire ne signifie pas grand'chose.

Je fuis cette chambre de malade où je ne sers à rien, mais l'inquiétude me poursuit et entrave mon travail. Pendant ce temps-là, bien entendu, les autres ne désarment pas. Le bon Mildiou, qui me voit tracassé et en mauvaise forme pour une si rude bataille, aurait voulu faire ajourner le débat. Il me suffirait de dire que je suis souffrant. J'ai refusé. Cette démarche serait interprétée comme une reculade ; ils croiraient que j'ai peur.

On crie sous mes fenêtres une feuille ignoble où je suis traîné dans la boue et aujourd'hui, comme je sortais avec le docteur, un camelot est venu me mettre ma caricature sous le nez... Enfin, demain je les aurai abattus, balayés avec leurs ordures...

30 mai.

Paul va mieux. Le docteur n'ose pas encore affirmer tout à fait qu'il est hors d'affaire, mais je ne veux pas en douter. La nuit a été meilleure, presque bonne. La fièvre a diminué. Il paraît moins souffrir. Il ne délire plus. Il a dormi cinq heures assez paisiblement. Sans doute il est épuisé, il peut à peine parler, à peine ouvrir les yeux... Mais il se refera vite, il est d'une bonne fabrication! Nous arrangerons cela avec le grand air, la mer, la montagne, tout ce qu'il faudra.

Délivré de cette inquiétude, j'aurai l'esprit plus libre pour me défendre demain à la Chambre. Je me sens plein d'entrain et de verve. Je crois que je vais être éblouissant.

. . . .

Presseval, 10 juillet.

Mon Dieu, comme je me sens seul et angoissé, ce soir...

Ma maison vide retentit tristement du bruit de mes pas, et semble me dire :

« A ton tour, maintenant... J'ai vu passer tes aïeux, ceux même que tu n'as pas connus... J'ai vu naître et

mourir tes grands-parents et tes parents... Un jour tu m'as amené ton enfant; et voici déjà qu'il est mort... Et toi, quand t'en iras-tu? »

J'ai retrouvé ici une photographie de Paul, deux ou trois petites lettres de lui qui traînaient sur mon bureau, ses jouets et son livre d'images préféré, un bel album sur l'Alsace. Je voudrais faire jaillir une flamme de ces tisons refroidis. Mais la mort prend deux fois ceux qu'elle a choisis; d'abord eux-mêmes, et puis leur ombre, qu'elle avait paru nous laisser et qui va s'effaçant peu à peu.

Pauvre petit! Qu'il est loin de moi maintenant! Une sorte de remords humiliant se mêle à son souvenir et me hante ce soir...

Chaque heure de cette journée qui l'a vu mourir m'apparaît nette et cruelle... Les derniers mots que j'écrivais sur ce cahier, je les relisais tout à l'heure : « Paul est hors d'affaire. » Comment m'étais-je laissé tromper par la ruse coutumière du mal? On dirait qu'il s'arrête un instant et reprend haleine avant d'abattre sa victime. Les bonnes femmes le savent; elles appellent ce répit suprême « le mieux de la fin ». Mais le docteur lui-même semblait encourager mon espoir; ma femme se croyait exaucée à force de prières. Cependant, au moment où je suis sorti pour aller à la Chambre, l'extrême faiblesse de Paul aurait dû m'alarmer.

Je me rappelle que j'arrivai au Palais-Bourbon

presque joyeux. Il y a deux êtres en nous, l'homme public, et l'autre, l'être intime, celui qui aime et qui souffre. Ils sont ennemis. Ils s'arrachent l'existence par lambeaux, comme une proie. A ce moment-là, l'homme public, l'homme d'action, celui qui n'a pas le droit d'avoir un cœur, reprenait en moi brusquement le dessus. Je ne songeais qu'à me battre, comme je sais le faire, sans pitié.

Je trouvai la Chambre hésitante, incertaine. On avait mis à profit mon inaction des derniers jours. J'étais entouré d'une atmosphère trouble. Mes amis prenaient trop de soin de me réconforter. D'autres me serraient la main ostensiblement, avec l'air de dire à la galerie : « Voyez comme je suis courageux!... Je serre la main de cet homme perdu... » Dargeau et Laroche n'étaient pas là. Il y avait dans les tribunes un entassement de mauvais augure; trop de femmes élégantes : le public des grands jours, des *corridas de muerte*. Je croisai dans les couloirs deux journalistes qui causaient sans me voir : « Oui, il parle bien, disait l'un, mais nous allons voir comment il défendra sa peau. » Tout cela m'énervait, m'excitait, et je ne pensais plus qu'à ramasser toutes mes forces pour combattre. C'était déjà répondre aux sournoises manœuvres que de leur opposer un visage souriant et calme, de plaisanter haut et gaiement dans les groupes.

— Eh bien, et Paul? y a-t-il encore un peu d'es-

poir? me demanda avec une figure d'enterrement ce bon Mildiou, toujours en retard d'une page.

— Mais, très bien! Il est hors d'affaire! Aucune inquiétude! Nous nous sommes affolés beaucoup trop vite...

Je me donnais confiance à moi-même par ces propos. D'ailleurs si j'avais paru préoccupé, qui donc n'aurait pas cru que je tremblais devant l'interpellation? Ni mes collègues du ministère, ni mon parti, ne m'auraient pardonné d'aller sur un terrain avec une mine défaite. Je ne m'appartenais plus. J'étais tout à mon rôle.

Fulbert, le premier, parla intarissablement, sans grand profit pour personne. Quand il drapait d'images somptueuses des vérités de la Palisse, il recueillait des applaudissements sur tous les bancs; quand il venait aux choses précises, comme il était exagéré et maladroit, il se trouvait réduit aux cent battoirs socialistes. Il s'arrêta au bout de deux heures. Je redoutais davantage les perfidies de Touraine. Celui-ci fut odieux. Il commença par un « simple exposé des faits », dit-il, mais si habile, d'une si subtile mauvaise foi, que je sentais le doute s'insinuer dans les esprits de mes meilleurs amis. De banc en banc, les applaudissements gagnaient et entamaient les rangs de la majorité. J'attendais toujours qu'il laissât échapper un mot imprudent, pour couper son discours d'une interruption tranchante; mais il se gar-

dait des affirmations trop nettes, se bornant à des questions, à des raisonnements, à des insinuations, m'enveloppant de son filet, comme un rétiaire, afin de m'égorger ensuite à terre, et sans danger.

Je commençais à m'impatienter. Je décidai de prendre la parole tout de suite après lui, pour détruire l'effet de son discours.

Il parlait depuis longtemps déjà quand mon secrétaire, qu'on avait appelé de chez moi au téléphone, vint me dire que les nouvelles de Paul n'étaient pas bonnes; que la fièvre n'avait pas repris, mais que l'enfant était très faible : une piqûre de caféine l'avait un peu remonté.

Juste à ce moment, Touraine descendait de la tribune, et le président disait : « La parole est à M. le président du Conseil. » Il y eut sur toutes les travées un mouvement de surprise et de curiosité. Des têtes se tournaient vers moi. Çà et là des rumeurs montaient. Un de mes collègues, très nerveux, me dit : « Qu'attendez-vous?... Êtes-vous souffrant?... » D'un brusque effort, je chassai l'image qui m'obsédait, l'image de la chambre du petit malade. Je repoussai comme à coups de poing mes inquiétudes avec des réponses brutales : « Il est bien naturel que cet enfant soit faible!... Élisabeth s'affole toujours!... Le docteur est là... » Je leur en voulais de me troubler en un pareil moment.

Cependant, je ne parvenais pas à rassembler mes

pensées. Mes premières phrases n'avaient aucune prise sur l'assemblée. On m'écoutait mal. Le président fut obligé de réclamer le silence. Alors je me ressaisis. Une fois de plus, je redevins l'homme public, le lutteur. La défense que j'avais préparée m'apparut en pleine lumière. Je me passionnai pour ma cause. Le carré de mes adversaires irréductibles gardait un silence farouche, mais la masse se laissait émouvoir. Je sentais mes arguments entrer dans cette pâte molle. Je ne pensais plus à Paul d'une façon précise, je ne voyais de sa maladie que la peine qu'elle me faisait, et la conscience que j'avais de la cruauté de ma situation ajoutait au pathétique de mon discours. Moi qui suis surtout un *debater*, un avocat d'affaires, puissant par la logique et la clarté, et qui ai souffert de n'être que cela, — chose horrible à dire! je ressentais pleinement, pour la première fois peut-être, la joie enivrante de l'éloquence.

Cette excitation tomba bientôt, quand j'eus regagné mon banc. Après une belle ovation, deux salves d'applaudissements rejaillissaient des gradins, et, autour de moi, je ne voyais que des mains tendues. On descendait de travées lointaines pour me féliciter : « Victoire gagnée! Victoire gagnée! » me disait le bon Mildiou, rayonnant. Sa vue me rappela Paul tout d'un coup, et je lui dis :

— Tu sais qu'on m'a téléphoné de mauvaises nouvelles? Va donc voir s'il y en a d'autres...

Il partit précipitamment, mais ne revint pas aussitôt. La discussion reprit, confuse. Deux orateurs étaient encore inscrits. Ils venaient piétiner inutilement dans le débat, ramasser des arguments dégonflés et déchirés, dont on s'était lassé. Le jeu des ordres du jour commençait. Je voyais des feuilles blanches circuler sur les bancs et se couvrir de signatures; on me soumettait des formules.

Quand Mildiou revint, je l'avais un peu oublié. Sa grosse figure portait une expression si navrée que je ressentis soudain autant de crainte que d'irritation contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?... On continue à s'affoler là-bas?... Ils devraient pourtant comprendre que j'ai besoin de tout mon calme...

Je ne pensais qu'à moi. Il me répondit humblement :

— Ton fils ne va pas mieux...

— Pas plus mal?

— Il s'affaiblit toujours. Le pouls se ralentit...

— On ne lui fait donc pas de piqûres?

— Mais si... Le docteur ne le quitte plus... Ta femme te fait demander d'aller là-bas, dès que tu pourras... Le petit te réclame. Il veut absolument te voir...

— Enfin, il n'y a pas de danger immédiat... imminent?

Il hésita, puis, sans répondre directement à ma question :

— On a appelé un prêtre...

— Un prêtre?

Cette fois je tremblai. Élisabeth n'aurait pas mandé un prêtre en mon absence, si le péril n'avait été extrême. En même temps j'éprouvais une gène d'entendre annoncer là, dans ce milieu, dans cette Chambre où je représentais la laïcité, cette concession que je faisais, comme tant d'autres pourtant, aux croyances de ma femme. Ce ne fut qu'un éclair. Une autre pensée l'emporta : revoir Paul, le retrouver vivant encore... L'idée insensée que je pouvais le défendre...

— J'y vais, dis-je à Mildiou.

Comme je me levais, un de mes collègues me retint par le bras. « Vous allez partir sans répondre à Touraine? » En effet, Touraine était remonté à la tribune, et, dans un dernier effort, essayait d'arracher à la Chambre le vote d'un amendement qui ruinait mon projet. Mon collègue insista :

— Il embrouille tout!... La moitié des députés voteront sans comprendre... Il faut lui répondre... Au moins quelques mots...

Je jetai à Mildiou :

— Va téléphoner que j'arrive... Vite... Fais avancer une voiture dans la cour... Et puis téléphone aussi à Duroc... à Estrade... Dis-leur d'aller là-bas immédiatement...

Debout devant mon banc, j'attendais fébrilement que Touraine eût fini. Il ne se hâtait pas, déployant

tout son art d'obscurcir les questions. Et, à l'entendre miner avec ses sophismes perfides l'argumentation que je venais d'édifier, la passion de la controverse me reprenait, l'âpre désir d'avoir raison... Quand il fut enfin redescendu dans l'hémicycle, je lui répondis durement, entraîné par cette sorte de rage qui nous saisit tous dans de pareils débats; excité par les applaudissements de ma majorité reconquise, je m'attardai à la tribune...

Un peu plus tard, sans attendre le vote, je quittais le Palais-Bourbon. A la porte, on m'avait remis une lettre que ma femme venait de me faire porter — une seule ligne :

« Si vous voulez revoir Paul, venez vite. Il vous appelle. »

A toute allure mon automobile regagnait la place Beauvau. Angoissé, les nerfs crispés, je voyais fuir les quais, le pont Alexandre... Je gravis en courant l'escalier, j'entrai dans la chambre de Paul. Les médecins étaient partis. Élisabeth, prosternée au pied du lit, sanglotait.

Et je compris.

Pauvre petit Paul! Je me souviens que ses baisers et ses larmes m'avaient donné la seule douceur que j'aie goûtée pendant cette longue maladie où je me croyais perdu. Et moi, je n'ai rien fait pour l'aider dans le grand passage — rien — pas même abrégé mon discours...

Oh! cruauté de la politique, laideur de l'action et du désir passionné qui broie tout... J'ai triomphé de mes ennemis, je suis toujours président du Conseil. Et qu'est-ce que cela fait à mon enfant, dans la grande épouvante inconnue, dans le noir éternel où il est tombé?...

25 juillet.

Le silence et la solitude de Presseval, après les tumultes de la Chambre, ont quelque chose de funèbre. Ces tumultes, je ne sais pas si je les hais ou s'ils sont, à force d'habitude, devenus nécessaires à mon organisme. Ils ont ceci de bon, ou de mauvais, qu'ils m'empêchent de penser, et la pente de mes méditations va invinciblement à la tristesse, à une sorte d'analyse impitoyable qui détruit mon goût de vivre. Pourquoi raisonner, après tout? Ce goût de vivre, c'est peut-être la seule réalité...

Élisabeth, toujours souffrante, mais plus accablée encore et épuisée depuis ces dernières et douloureuses semaines, a été envoyée en Suisse par les médecins. Sa mère l'a suivie là-bas.

Dans quelques jours, j'accompagnerai le Président de la République à Copenhague, puis à Amsterdam. Et nous nous promènerons avec notre troupe de diplomates, d'officiers et de parlementaires, et notre

attirail de phrases pompeuses et de formules protocolaires, un vrai bric-à-brac de comédiens en tournée. J'en suis las d'avance; mais que pourrais-je faire dont je ne sois déjà las?

A bord du *Courbet*, août.

Ce qui me distrait le plus dans cet ennuyeux voyage, c'est d'observer mes compagnons, les parlementaires. Ils s'épanouissent et s'enflent à l'idée de voir des monarques qu'ils croient traiter d'égal à égal.

— Qu'est ce qu'un roi, dans une monarchie moderne? me disait un de mes collègues. Un inutile. Il est là pour la parade; au lieu que nous décidons. Un roi, c'est un peu moins qu'un député, en somme...

Imbécile! si tu le pensais vraiment, tu ne serais pas si fier de le dire.

Mildiou, qui prend tout au sérieux, se préoccupe des conséquences politiques du voyage. Il est obsédé de cette idée que nous travaillons pour la postérité. Je l'exhorte en vain à plus de modestie.

— Voyons, Mildiou, de tout ce que nous faisons, que restera-t-il?

— De grands souvenirs.

— Oui, des histoires à raconter aux jeunes qui les écouteront en étouffant des bâillements...

Je les trouve tous vaniteux. Chez les plus désabusés, le pessimisme ne va pas jusqu'à se voir tels qu'ils sont. Mais je ne les crois pas très méchants, à l'état ordinaire, ni plus bêtes, ni plus malhonnêtes que d'autres. Pourquoi donc sont-ils — sommes-nous — entourés de tant de mépris rancunier? Probablement parce que la carrière politique devrait être un apostolat. Elle en a les prétentions, les privilèges et le vocabulaire; nous ne buvons pas un bock à la buvette sans faire admirer notre dévouement à la démocratie. Alors, l'égoïsme, l'arrivisme, en chacun de nous, paraissent particulièrement répugnants, beaucoup plus que chez un brave homme qui n'a jamais prétendu sauver la France, en faisant des écritures ou en vendant du saucisson.

Août.

J'entendais ce matin Lahire parler marine avec un lieutenant de vaisseau qui lui montrait notre infériorité en face de l'Angleterre, de l'Allemagne et des États-Unis. C'était assez navrant d'ailleurs, car nous avons dégringolé si vite! Et nous continuons... Lahire était d'abord assez décontenancé. Bientôt, il se lança dans une longue tirade, ébauchant des plans de réformes, jonglant avec les millions et les cuirassés. Après quoi, il s'en alla rassuré. Quand un parlemen-

taire a bien parlé d'une réforme, il croit qu'elle est réalisée.

Presseval, 25 août.

Ouf! J'en ai fini avec les tournées royales et présidentielles. J'achèverai les vacances ici... Tant pis si ma solitude est une conseillère morose! Il y a des moments où le cabotinage journalier m'est odieux et j'éprouve le besoin de regarder en face la vérité. — C'est une joie qu'on paie cher, comme toutes les choses rares. — D'ailleurs, il faudra que je me dérange encore pour présider un congrès, inaugurer une statue de Pasteur, une autre de Diderot, et puis celle d'un imbécile inconnu qui faillit, il y a quelques siècles, être brûlé comme hérétique. Nous sommes très braves, aujourd'hui, contre l'Inquisition.

Ferai-je encore longtemps ce métier? L'idée m'obsède depuis quelque temps de me retirer, de quitter ce chemin pierreux et poussiéreux où je m'ennuie et qui ne mène nulle part. Je laisserais la place à de plus avides. Cela leur ferait tant de plaisir!

. . . .

Septembre.

Une dépêche de Suisse m'a appris brusquement la mort d'Élisabeth. Elle n'aura donc survécu à Paul que quelques mois. Comme elle ne parlait jamais d'elle, je ne la voyais pas s'en aller doucement de consomption et de phtisie. D'ailleurs, les médecins s'y sont trompés aussi. Ils en étaient encore à confronter leurs diagnostics et à combiner des régimes quand elle s'est éteinte, un soir. Et nous l'avons enterrée cette semaine.

J'ai vécu douze ans auprès d'elle sans la connaître; elle m'a quitté avec le fils qu'elle m'avait donné. Où sont-ils maintenant?

Celle-là n'a pas eu sa part de bonheur sur la terre. Elle ne paraissait pas la chercher; je ne songeais pas à la lui offrir. J'ai relu avec un malaise les pages ironiques que j'écrivais sur elle il y a quelques années. Je l'avais choisie pour épouse; elle a fait tout son devoir d'épouse envers moi qui ne lui donnais rien. De quel droit lui ai-je imposé ce sort injuste?

Que d'égoïsme dans ma vie!... Moi, moi, toujours moi... Je ne pense qu'à moi; il n'y a que moi qui existe pour moi, et de ce moi je suis écœuré.

VIII

27 février 1902.

J'ai prononcé ce soir, devant un comité de commerçants qui représente je ne sais trop pourquoi la République, l'habituel discours-programme qui précède les élections.

Je n'en avais pas le droit, car, dès maintenant, j'ai résolu de m'en aller. Mais de difficiles négociations sont engagées avec l'Italie au sujet de la Tripolitaine. Une crise intérieure pourrait avoir en ce moment des conséquences fâcheuses. On ne manquerait pas de remplacer Dumaine, l'un des rares ministres des Affaires étrangères qui sachent à peu près leur métier. Tout le travail fait serait à refaire. J'attendrai la fin des négociations, mais ma décision, que je n'ai confiée encore à personne, est irrévocable.

A quoi bon prolonger une expérience depuis longtemps concluante? La vie politique m'a déçu, et d'autant plus que les circonstances m'ont comblé. J'espérais y trouver une raison de vivre, une discipline qui

s'imposerait à moi de l'extérieur. Je n'y ai retrouvé que moi-même, avec mon âpreté et mes soudaines lassitudes.

Il y aurait peut-être dans ma carrière de quoi satisfaire ma vanité, mais la vanité ne me conduit plus.

Quinze ans de vie publique resteront concrétisés à mes yeux dans cette dernière séance où je défendais mon portefeuille pendant que mon fils mourant m'appelait en vain. Au retour de la Chambre, tandis que je pleurais en baisant ses petites mains glacées, on me téléphonait de là-bas ma victoire, plus de cent voix de majorité, et je tremblais de honte de l'avoir désirée.

Je ne désirerai plus rien de semblable. Dans quelques jours j'aurai démissionné.

J'approche de ma cinquantième année. Ma vie, si elle dure ce que doit durer une vie d'homme, n'est donc pas finie encore, et pourtant il faut que, de fatigue et d'ennui, je tire le rideau sur la pièce qui se joue.

Mes collègues, quand ils sauront que j'abandonne la partie en plein succès, se diront : « Celui-là n'était pas bien ambitieux. » Ils se tromperont : je l'ai été plus qu'aucun d'eux. C'est pour l'avoir été trop que je les quitte. Je leur demandais plus qu'ils ne peuvent donner.

5 mars.

Maintenant que je suis résolu à m'en aller, je n'ai plus rien à ménager. Mes amis s'étonnent de ma désinvolture et de ma brutalité. On dit que je mène la Chambre à la cravache. Il faut croire qu'elle aime cela, puisqu'elle ne me renverse pas, et que mon ministère aura été l'un des plus longs de la République.

Moi, je n'aime pas ce vilain jeu. Pendant quelque temps, il m'a possédé assez fortement pour ne pas me laisser le loisir de m'interroger. Je n'étais pas heureux, pourtant, mais je consacrais toutes mes forces tendues à gravir les durs barreaux de l'échelle qui devait monter au bonheur. Or, me voici tout en haut, et que faire? User les jours qui me restent à défendre ma place, en être précipité, y grimper pour en redescendre et y remonter encore, attendre enfin l'ultime vieillesse dans cette occupation ridicule et misérable?

Non, je ne me cramponnerai pas à mon hochet comme cette vieille ganache de Ranagran qui, à soixante-treize ans, n'a pas encore trouvé de meilleur passe-temps que de renverser les ministères, et, à moitié démoli lui-même, poursuit avec une rage sénile sa besogne de démolisseur.

8 mars

Mildiou, à qui je m'ouvre très secrètement de mon projet, est tout à la fois ahuri, scandalisé et inquiet. Mais l'ahurissement domine.

— Mais enfin, pourquoi te retirer? Pourquoi? Je t'assure que ta situation est excellente. Jamais tu n'as eu ta majorité mieux en main.

Il s'obstine à situer ses raisonnements sur le plan politique. Je lui parle philosophie, il me répond stratégie parlementaire. Au fond, il ne me croit pas. Ce n'est pas qu'il ignore le maniement des idées générales. Au contraire, il le connaît trop. Il est habitué, comme nous tous ici, à s'en servir pour masquer des desseins très particuliers. Aussi, quand je lui parle de mon ennui, et du vide de mon âme, il cherche à me faire avouer la « vraie raison ».

— Est-ce que tu crois que les élections seront mauvaises?

— Mais non, mais non, il ne s'agit pas de cela...

Il se tait, et je devine que sa pensée va chercher autre chose, de plus difficile à dire, et que je n'oserais pas lui confier : quelque petit scandale prêt à éclater, une vilaine histoire de femme...

Cependant, se prêtant par habileté ou par indulgence à mon jeu, il consent, pour un instant, à se

placer sur le terrain des principes. Et il produit solennellement l'argument suprême, celui dans lequel se drape un parlementaire chaque fois qu'il a quelque place à accepter, de l'argent ou de la « gloire » à encaisser :

— Un homme politique se doit à son parti et à ses idées.

Ah ! non, pas cela ! Pas cette hypocrisie suprême ! Que d'autres se donnent le change à eux-mêmes, et à force de vanter leur dévouement à la Patrie et à la République, finissent par y croire... Tant mieux pour eux ! La vérité est qu'on n'entre pas au Parlement pour servir des idées, mais pour « arriver ». On se fait député de même qu'on se fait architecte ou médecin, et les architectes ne sont pas poussés par l'amour des maisons ni les médecins par l'amour des malades.

Quant aux convictions des partis, le hasard les leur donne comme il donne aux enfants dans leurs jeux le rôle de gendarmes ou de voleurs. Ils en auraient tout aussi bien pris d'autres, et ils en changent à l'occasion, comme les enfants changent de camp.

16 mars.

Toujours des interpellations, des intrigues et de sales petits complots. Comme on me le dispute, cet os

que je ne veux plus ronger!... La raison de patriotisme qui me retient en ce moment à mon poste devrait leur commander de m'y laisser. Mais rien ne trouve grâce devant leur ambition hargneuse. Ils tueraient bien la France pour faire voter un ordre du jour.

Il n'y a pas de beauté dans l'existence parlementaire. On commence en rêvant des batailles épiques de la Grande Armée, on finit par chercher la gloire douteuse des luttes à mains plates et des combats à coups de poing. Encore les nôtres ne sont-ils pas trop loyaux; on y triomphe par des crocs en jambe et des coups défendus. Et quand on défaille de lassitude et de dégoût, il faut continuer tout de même, attaquer, feindre, battre l'estrade devant un public sans pitié.

21 mars.

Je ne connais pas de plus odieux supplice que de porter en soi une pensée ou une émotion que tout semble vouloir à chaque instant vous arracher. Depuis le matin et tout le jour, les gens, les journaux, les tracas me harcèlent; il faut répondre à tous, décider, ordonner, et par-dessus le marché me livrer en spectacle dans la comédie officielle. Enfin la nuit vient; l'insupportable représentation se poursuit encore aux lumières, jusqu'à ce que, de guerre lasse, les acteurs aillent se coucher. Vers une heure, la nuit silencieuse

m'appartient. Je suis tellement excédé que je me retrouve à peine moi-même...

... Maintenant, que la nuit se déroule et s'achève!... Je suis tout au souvenir qui me bouleverse.

Hier soir, au dîner de l'Élysée, en l'honneur des souverains de Danemark, je me trouvais à côté de Louise Dargeau. Auprès d'elle, un ministre danois qui ne parlait pas le français, à ma droite une noble Danoise non moins ignorante de notre langue, en face de nous, la large table luxueusement encombrée de fleurs rares et de figurines de Sèvres, nous isolaient du reste du monde. En sorte que, dans cette vaste et banale salle des fêtes, illuminée, bruyante, je goûtai tout de suite le contraste et la douceur d'une intimité préparée pour elle et pour moi par une Providence complice.

Quand je m'assis auprès d'elle, ma première impression fut que je m'évadais des conventions du monde officiel, et même si je n'avais pas dû lui parler, ni la voir, j'aurais été heureux de la savoir là. Elle n'a jamais cessé d'être pour moi supérieure au genre humain. Lorsque, déçu par les hommes ou les événements, je me console et me complais dans un universel mépris, toujours elle est exceptée de la sentence.

Comment moi, qui suis si avide de bonheur, n'ai-je pu lui en vouloir jamais de m'avoir infligé autrefois une si atroce souffrance? Je la fuyais cependant, d'abord

pour me guérir, ensuite pour me livrer tout entier à l'action, sans retours mélancoliques sur une triste aurore. J'ai même cru l'avoir oubliée. Et quand je la retrouve, je sens aussitôt palpiter en moi ma jeunesse qui ne veut pas mourir.

Elle est plus belle encore qu'elle n'était à Verceil, d'une beauté plus harmonieuse et plus pleine, plus rayonnante, d'une beauté parfaite. La vie a ralenti ses gestes et sa démarche, et maintenant la sérénité triste de son visage, jadis si mobile et si joyeux, lui donne une émouvante majesté. Non loin de nous, la jeune reine de Danemark, chétive et pâle, peu exercée encore en son métier, répondait, en souriant d'un pauvre sourire figé, aux banalités du Président. Tout en elle révélait la gène et l'application à un devoir difficile : l'honnête désir de se hausser jusqu'à sa fonction. Peut-être se trouvait-elle intimidée de visiter une république et s'effrayait-elle des exigences mystérieuses du protocole démocratique? Je ne sais; mais je comparais sa contrainte à l'aisance de Louise, dont les moindres gestes dégageaient tant de noblesse simple et tant de grâce, et je pensais : « Celle-ci est vraiment la reine. »

Je ne le lui dis pas, d'ailleurs. Je l'ai trop aimée pour lui faire une cour banale. Et puis, belle comme elle est, elle doit marcher sur une jonchée de compliments. A quoi bon me mêler aux diseurs de fadaises? J'aime mieux rester à l'écart.

Elle me parla d'abord de mon double deuil. Elle connaissait un peu Paul; il avait fréquenté quelque temps le même cours que sa petite fille. Elle se souvenait bien de lui; elle évoquait avec des mots justes et délicats sa petite figure toujours grave, ses yeux profonds, interrogateurs, et son esprit rapide et primesautier. Déjà en l'écoutant, je m'étonnais de la sentir si proche. D'ordinaire, les paroles sont un tel écran entre les cœurs! On parle comme on s'habille : pour se cacher. Et surtout quand il s'agit de sentiments profonds et douloureux comme ceux-là, on n'y fait allusion qu'avec gêne et parce qu'il le faut bien; le monde a même inventé des formules toutes prêtes derrière lesquelles s'abrite l'hypocrisie des condoléances : « J'ai bien pris part à votre deuil... J'ai compris votre immense douleur... » On dit cela comme un secret, un peu honteusement, impatient d'en avoir fini, et de revenir aux grands sujets, la mode, la politique, le théâtre, les médisances, tout ce qui compose la vie comme il faut, où la douleur est une indécence... Mais je sentais une sympathie émue et vraie vibrer dans les paroles de Louise; en ce domaine du cœur, elle se mouvait comme en un royaume naturel. Et toujours cette même limpidité du regard, ce même accent de sincérité candide, presque naïve... Non, décidément, elle n'avait pas changé.

Ensuite, notre conversation erra un peu au hasard, et je me rappelais celles de jadis, à Verceil, lorsque je

lui parlais uniquement pour la joie de la tenir sous mon regard, de provoquer ses réponses et de l'occuper de moi... Un mot laissa percer son désenchantement profond. Nous venions de faire allusion aux mille tristesses de l'existence, aux déceptions, aux petites trahisons.

— On se console, fis-je remarquer, en disant : tout passe.

— Oui, répondit-elle, et nous passons aussi...

Son regard parut errer un instant sur une immensité de souffrance — sa vie peut-être? — et elle ajouta à voix presque basse, comme pour elle-même :

— Heureusement!...

Et je sentis mon cœur tout gonflé d'une infinie pitié, d'un désir ardent de la consoler, de lui donner du bonheur. Je l'aurais tant aimée!... Et en même temps, à la voir si douloureuse, une sorte de joie profonde naissait en moi, et une espérance, incertaine encore, et très douce.

Juste en face de nous se tenait Lahire, important et sot; et je me moquais avec un vif et secret plaisir de cet homme qui ressemble à Dargeau. Louise me laissait dire. Comme je m'égayais de son air de satisfaction béate :

— C'est la chose du monde que je comprends le moins, me répondit-elle. Comment peut-on être à ce point content de l'existence et surtout content de soi?

Elle avait alors une expression moins railleuse que

surprise — ce regard de petite fille étonnée que j'aimais si fort — et que la vie ne lui a pas fait perdre, cette fraîcheur d'enfant...

Je repris bien vite :

— Oui, la joie béate me paraît la preuve la plus sûre d'une immense sottise...

Je pensais à la fatuité heureuse de Dargeau, mais j'avais hâte de me distinguer à ses yeux de la foule des arrivistes et des médiocres que sont mes collègues, et, comme on se sépare déjà de ceux qu'on juge, je les lui montrais tels qu'ils sont, d'esprit court, sans horizon, sans desseins, incapables de convictions fortes, habitués à tout estimer, en vrais cabotins, d'après l'effet produit, ne se préoccupant jamais des rapports de leurs paroles avec la vérité, mais seulement des conséquences de ces paroles, flottants, inconsistants, esclaves de l'opinion et des circonstances, et les meilleurs gâchés par la politique de couloirs et le maniement du suffrage universel...

Elle m'écoutait avec sa bonne grâce de femme du monde, mais visiblement absente, et continuant d'errer sans doute dans le jardin préféré de ses rêves. Je la devinais étrangère à notre politique, au point de ne pas même prendre la peine de lui être hostile; à cette impression qui m'irritait, car malgré tout je suis un de ceux-là qu'elle ignore, redoublait mon désir de la forcer dans sa retraite. Comme j'opposais aux petites

ambitions des parlementaires la volonté grandiose d'un Napoléon :

— Je n'aime pas Napoléon, me dit-elle. Il ne m'a jamais éblouie. Je sais que c'est un grand homme, d'une intelligence et d'une énergie extraordinaires, un génie mais sans aucune séduction. Il y a en lui quelque chose de grossier, de vulgaire... tous les défauts d'un parvenu, comme on l'a dit souvent... et le mépris de la pensée... Il représente à mes yeux la force brutale, et je n'aime pas la force.

J'éprouvais une sorte de malaise à entendre condamner ainsi sans appel un héros dont j'ai souvent rêvé; j'essayai de le défendre, en invoquant l'éclat merveilleux de son histoire.

— Oui, je sais bien, répondit-elle, c'est un vrai conte de fées, mais je ne parviens pas à le trouver passionnant. Il n'y est question que de batailles et de traités. Les *Mille et une Nuits* sont plus poétiques. Conquérir des royaumes et encore des royaumes, entasser les victoires sur les victoires, pour le simple plaisir de vaincre et d'agrandir son empire, cela ne me paraît pas très intéressant. Toujours plus, toujours plus. Comment ne se disait-il jamais : « A quoi bon? »

Comme je le sentais retentir en moi cet « à quoi bon » qui a tant de fois arrêté mon élan, ébranlé ma confiance dans l'action, jusqu'à la détruire tout à fait! Je me rappelais cette soirée, il y a quelques années,

où mon imagination s'enfiévrait à la lecture de l'épopée impériale; et il me semblait voir retomber dans la nuit et s'éteindre les dernières fusées d'un feu d'artifice.

Sans pouvoir s'en douter, Louise venait de faire écho à mes angoisses intimes et de me rendre sensible et intolérable le dégoût de ma vie présente et, en même temps que sa beauté toujours lumineuse et le timbre inoubliable de sa voix, la grâce caressante de ses gestes avivait en moi jusqu'à la souffrance le souvenir et le regret des enchantements de Verceil. Non, certes, le bonheur ne pouvait pas être dans la recherche hâtive et fébrile d'éphémères satisfactions de vanité; il était là, dans l'amour, même sans espoir, de cet être exquis et divin. Elle seule me donnait une impression de perfection; elle seule m'apparaissait comme un bien suffisant et absolu. Comment avais-je pu chercher à l'oublier? En croyant me guérir, je me suicidais.

Alors, dans un besoin violent de la reconquérir, de lui révéler, au moins, que j'étais bien de la même race qu'elle, en reniant l'ambition qui m'avait trompé, je lui racontai la longue maladie qui avait suivi mon duel, et comment, à la lumière de la mort, tout le reste m'avait paru méprisable. Je lui dis mon intention, alors, de fuir la politique, où les circonstances m'avaient pourtant retenu quelque temps encore... Mais c'était bien fini à présent, ma résolution était

prise... Mes dégoûts, mes rancœurs, ma poignante angoisse devant le vide affreux de l'existence, tout ce que j'éprouve si cruellement et que j'ai maintes fois noté sur ce cahier, je lui dis tout cela, d'un seul coup, avidement, éloquemment peut-être, car je lui livrais le fond de mon être. Et tandis qu'elle m'écoutait un peu étonnée — saisie, je crois, par le ton soudain si personnel et si ému de mes paroles — et que je m'abandonnais à la joie de lui parler ainsi, la certitude grandissait en moi que le temps avait passé en vain, sans altérer ni sa beauté ni son cœur, et que je l'aimais toujours, et qu'il me fallait le lui dire... Je m'attardais cependant, repris de cette timidité sentimentale qui m'a coûté si cher autrefois, et craignant au premier mot d'aveu de rompre le charme délicieusement renoué...

Soudain, un silence profond se fit, et tout le monde se leva : le Président de la République allait prononcer son toast. Une fois encore j'avais donc laissé passer l'heure...

Quand le roi de Danemark eut répondu au Président, il était trop tard. A la suite des souverains, nous passâmes dans les salons. Je me trouvai quelques instants encore auprès de Louise, mais non plus isolé comme avant. Bientôt quelqu'un vint la saluer; puis nous fûmes bousculés et séparés par l'élégante cohue des invités. Et moi-même, je dus subir l'ennui de longs colloques avec divers personnages politiques, de Danemark ou d'ailleurs.

Cependant, comme la soirée s'avançait, je pus la rejoindre. Dargeau était alors auprès d'elle, affirmant, par sa seule présence et sa désinvolture familière, le droit hideux du mari. Je causai avec eux. Dargeau nous montra en riant un diplomate étranger dont le fils fut célèbre par ses aventures avec une princesse royale de Bavière. Elle avait quitté pour lui la cour et ses enfants. Un an après, ils étaient brouillés. De chute en chute, elle a fini par épouser un professeur de danse, et consacre ses loisirs à écrire contre son premier ami des mémoires fielleux.

— Quelle horrible chose! dit Louise. Cette malhonnête créature n'a donc aucun respect d'elle-même? Je pense qu'elle est folle...

— Que veux-tu, ma chère, dit Dargeau. Il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont adorés... La grande passion!... L'amour dans toute sa beauté!

— Non, répondit-elle. Ce qui doit finir ne mérite pas de commencer...

Dans l'état d'esprit où je me trouvais à ce moment, ces simples mots me bouleversèrent : « Ce qui doit finir ne mérite pas de commencer... » Il me sembla que la sentence allait atteindre, par delà la princesse Sophie de Bavière, mon amour ancien, et les aveux, les seuls aveux que j'en aie jamais faits, et dont Louise ne peut avoir perdu la mémoire... Mettant en balance cet amour et toute la carrière qui devait me le faire oublier, je vis bien qu'il restait vainqueur. Et, à mi-

voix, craignant d'être entendu par Dargeau qui s'était éloigné d'un pas :

— Que vous avez raison, madame! dis-je à Louise. Un grand sentiment ne peut pas mourir. Pour moi, ce que j'aimais à trente ans, je l'aime ce soir avec plus de force s'il est possible. Et, tant que je vivrai, il en sera ainsi...

Son regard resta fixé en face d'elle, comme sur un point lointain. Seulement ses paupières battirent, une légère rougeur colora ses joues et je vis qu'elle m'avait compris.

A ce moment Dargeau se retourna. Nous échangeâmes encore quelques phrases insignifiantes. Peu de temps après, ils quittèrent ensemble l'Élysée.

Maintenant, les mots que j'ai dits me hantent. Quelquefois, en une minute d'émotion, on voit clairement ce que des années de réflexion ne découvriraient pas. C'est comme un voile qu'on ne pouvait soulever et qui se déchire tout d'un coup. Est-ce donc vrai? Rien n'a pu tuer en moi un amour si fort, seul digne de me posséder tout entier? Au milieu des soucis de ma fonction, l'image de Louise m'apparaît nette et vivante au point de me donner l'illusion de sa présence. Une grande espérance a surgi dans mon cœur, et il me semble que je vois se relever l'aurore quand le jour commençait à décliner.

24 mars.

Je n'ai pas revu Louise, mais son souvenir ne me quitte pas. Dès que je suis seul, il revient, il m'obsède. J'entends sa voix. Je sens toujours sur moi son beau regard. Je ne puis arriver à comprendre comment j'ai eu, jadis, le courage — ou la lâcheté — de la fuir! Étais-je fou? Je quittais la souffrance au profit du néant...

C'est qu'elle me paraissait inaccessible, intangible, sacrée. Il n'y a de sacré que l'amour. Il faudra bien que je la revoie, que je lui dise en face, que je lui crie la vérité... Oh! il n'est pas possible qu'elle me repousse encore!...

25 mars.

Il me serait si facile d'aller la voir, de lui dire tout, —oh! surtout de lui redire les mots qu'elle n'a entendus de ma bouche qu'une seule fois : « Je vous aime... »

Et cependant, je tarde encore... J'hésite, car j'ai peur. Quand j'aurai parlé, si je lis dans ses yeux ma condamnation, n'aurai-je pas détruit à jamais ce qui me reste d'espérance? Je n'ose pas jouer cette partie suprême.

Sans cesse je remue dans mon esprit mes souvenirs. A peine ai-je soufflé sur la poussière des années, que mon passé, le seul qui compte, celui de Verceil, m'apparaît plus brillant et plus frais et plus cher que tout le reste. Mon désespoir même, lorsque revenant du camp pour une heure, je retrouvai Louise fiancée à Dargeau, je le préfère mille fois aux fausses joies qui ont suivi, à mes succès politiques, à ma fastidieuse liaison avec Jenny. Je souffrais à en mourir, mais je n'étais pas abaissé. Il y avait dans ma douleur quelque chose de profond et de généreux. Je la sentais couler en moi comme un fleuve. Je m'abandonnais à son courant furieux. Elle aurait pu me conduire à l'Océan muet d'un amour sans espoir, ou bien peut-être aux revanches d'une passion enfin victorieuse. Elle m'emportait vers les risques de ma destinée, lorsque prudemment, lâchement, je me suis arraché à elle pour m'échouer sur une petite plage stérile.

Ma douleur me suffisait. Elle me remplissait tout entier. Elle était plus grande que moi. Elle m'absorbait. Je sanglotais, mais je me sentais vivre en elle avec plénitude. Quand je la compare à ce que j'ai connu depuis, à cette vie pauvre, à cette sécheresse, à cette solitude effroyable au milieu de la foule...

26 mars.

Les négociations avec l'Italie sont heureusement terminées. Les dernières formalités officielles prendront encore quelques jours, et aussitôt après je m'en irai. Quel soulagement! La Chambre me fait horreur. Elle m'apparaît telle qu'un bar grossier où l'on vient s'étourdir de bruit, de gestes, de discussions, et de ce que Maurice Barrès appelle « l'alcool des conspirations ». A présent ce bruit m'excède, et cet alcool m'empoisonne sans m'enivrer.

28 mars.

Dargeau arrive chez moi tout essoufflé :

— Est-ce vrai, ce que j'apprends?... Que vous démissionnez?

— Par qui le savez-vous?

Un sentiment pénible, aigu, — absurde d'ailleurs — m'entre brusquement dans le cœur : pourquoi Louise lui a-t-elle rapporté notre conversation? Sans doute je ne lui avais pas recommandé expressément le silence, mais ne lui avais-je pas dit que ma raison était secrète encore? Au son même de ma voix, à mon émotion, n'avait-elle pas compris quelle confidence je

lui faisais à elle, rien qu'à elle? L'idée qu'entre elle et son mari existe un semblant d'intimité, au moins une solidarité, si bien que les paroles dites à l'un vont jusqu'à l'autre, cette idée-là m'est si odieuse qu'il y a presque de la colère dans ma question à Dargeau.

Heureusement, il me répond tout de suite — et je respire :

— Votre ami Mildiou prenait depuis quelque temps des airs mystérieux... J'ai fini par le confesser.

C'est vrai. J'avais mis celui-là au courant de mes projets. Celui-là seul. Le maladroit! Mais n'importe! Louise n'a pas parlé. Et maintenant c'est entre nous deux que je la vois, cette solidarité, cette intimité que crée une confidence gardée, oui, entre elle et moi, et presque contre son mari, tenu à l'écart du secret.

L'esprit libre, joyeux même, je dis à Dargeau :

— Eh bien, oui, je m'en vais. J'en ai assez. La politique m'ennuie.

— Voyons... La politique vous ennuie... Ce n'est pas une raison, cela... Est-ce que vous craignez que les élections ne soient mauvaises?

Lui aussi! Les mêmes réflexions que Mildiou... Quelle ressemblance entre tous ces cerveaux! Je ne parviendrai pas à le détromper.

— Écoutez, mon cher, puisque Mildiou vous a ouvert son cœur et le mien par-dessus le marché, il a dû vous dire que ma résolution était parfaitement sérieuse et définitive. Je m'en vais parce que notre

genre de vie, nos préoccupations, nos intrigues, notre métier, me sont devenus insupportables. Ne le croyez pas, si vous voulez ; c'est pourtant l'exacte vérité.

— Vous avez trop travaillé... Un peu de neurasthénie, fait Dargeau, non sans une nuance de mépris.

— Moi, je trouve plutôt que je reviens à la santé et au bon sens. Mais tenez pour certain qu'avant huit jours j'aurai remis ma démission au Président; je vous en donne ma parole.

Fixé sur la réalité de mes intentions, le pratique Dargeau ne s'attarde pas à en scruter les mobiles, et, revenant à sa chère personnalité, — au fait, s'en est-il éloigné jamais? — il reprend :

— Je ne veux pas me mêler de vos affaires... Mais qui va vous succéder?... Laissez-moi vous dire tout crûment que je me mets sur les rangs.

— Vous ferez très bien... Mais dites cela au Président. Moi, je ne peux absolument rien.

— Pardon! Vous pouvez beaucoup... Vous partez en plein succès, après deux ans de pouvoir, alors que votre majorité est plus nombreuse et plus solide que jamais. Il est donc clair que l'on ne va pas changer de politique, surtout à la veille des élections... Et votre successeur sera celui que vous désignerez au Président.

— Et si je ne lui désigne personne?

— Allons donc! Il insistera! Vous savez très bien qu'il est incapable d'une idée personnelle. Il sera trop

heureux de s'abriter derrière vous. En pareil cas, d'ailleurs, la correction constitutionnelle l'exige.

Ces mots de « correction constitutionnelle », dans un entretien de ce genre, me font sourire. Ce Dargeau a quelque chose d'irrémédiablement prudhommesque. Je m'apprête à l'envoyer promener, lorsque l'idée me vient soudain qu'en le guidant à la présidence du Conseil, je l'occupe, je l'éloigne de Louise, au moment même où, libéré, je serai tout à elle. Oui, voilà bien ce qu'il faut faire. Et, plus aimable, je reprends :

— Enfin, mon cher, que voulez-vous de moi?

— Que vous me recommandiez au Président. Écoutez... Il a pu exister entre nous quelques malentendus, dont je n'étais pas toujours responsable. Rappelez-vous que vous avez commencé par renverser le premier ministère dont j'ai fait partie... Mais reconnaissez aussi qu'au fond nos politiques ont toujours été semblables, et que, depuis deux ans que j'ai le plaisir de collaborer avec vous, je ne vous ai pas marchandé mon concours, loyal, désintéressé, absolu.

Le bon apôtre! Il n'y a pas douze mois qu'il essayait hypocritement de me casser les reins et de me salir par une ignoble campagne. Mais, ayant échoué, il a tout oublié, il pardonne! Voici maintenant qu'il me parle de sa haute estime, de son attachement, de sa vieille affection... Ah! çà, va-t-il me faire un discours? Je l'interromps :

— Eh bien, mon cher ami, je n'avais l'intention de peser, en aucune manière, sur le choix du Président. Mais, puisque vous le voulez, je ferai encore cet acte politique — le dernier. S'il ne tient qu'à moi, vous serez président du Conseil : je vous en donne l'assurance formelle.

Il me remercie; il me prend les deux mains; un moment, je crois qu'il va m'embrasser. Je me recule avec effroi. En le reconduisant, je lui dis :

— Surtout, je vous en prie, pas un mot à qui que ce soit. Je ne puis pas démissionner avant la signature du traité franco-italien, et, jusque-là, je voudrais éviter les potins, les interviews, les sollicitations...

Avec une inconscience admirable, il s'écrie :

— Ah! comme je vous comprends! Il y a tant de raseurs! et d'intrigants!... Comptez sur moi, je serai muet comme la tombe.

Parbleu! Il aurait trop peur qu'un autre ne fît auprès de moi la démarche qu'il vient lui-même de faire.

Il a déjà franchi la porte : il revient pour me dire, d'un ton inquiet :

— Ne craignez-vous pas que Mildiou ait déjà trahi votre secret?... Il est si bavard!

— Mais non, je ne pense pas... En dehors de vous...

— Ah! moi, ce n'est pas la même chose...

Enfin, il est parti. Me remémorant ses paroles et ses attitudes, je prends un bain d'ironie et de mépris.

Mais bientôt je pense à Louise, de qui je viens d'écarter ce lourd gardien.

29 mars

J'ai revu Dargeau hier, et il m'a confié qu'il n'était pas absolument assuré de sa réélection. Il y a là-bas un modéré, conseiller général, et fort estimé dans le pays, qui a commencé à lui travailler les côtes.

— Mais, a-t-il ajouté, si je me présente avec le prestige du pouvoir, je pense que je passerai comme une lettre à la poste. Il est presque sans exemple qu'un président du Conseil n'ait pas été réélu.

Bien que cinq semaines encore nous séparent des élections, — elles sont fixées aux 4 et 18 mai, — il a déjà commencé sa campagne électorale. Et il a envoyé à Verceil sa femme et sa fille.

Louise est à Verceil ! A l'imaginer ainsi dans le cadre où je l'ai vue d'abord, mon amour rajeunit et s'exalte. Les deux images — si peu différentes malgré tout — que ma mémoire garde d'elle, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, se superposent, se mêlent, se confondent. Et puis celle d'hier finit par l'emporter et devant mes yeux où montent quelques larmes apparait une Louise de dix-huit ans, si virginale dans sa robe blanche, et souriant, sous son grand chapeau, de son sourire d'enfant... Oh ! la revoir, et la revoir là-bas...

sans savoir ce que je lui dirai, — sans même être résolu à jeter dans ce rêve renaissant la brutale réalité de mes paroles, — mais la revoir!...

Et ce matin, aussitôt après quelques insipides audiences, je suis parti seul, comme en cachette, par le chemin de fer, peu désireux de mettre à mes trousses l'espionnage de mon chauffeur.

Pendant que le train s'enfuyait à toute vapeur, la pluie tombait. Elle cessa quelques instants avant l'arrivée, et, dès la gare, je vis mon cher village briller au soleil, par toutes ses ardoises mouillées, par toutes ses pierres humides. Il avait un peu changé, — on a bâti, ici comme partout, des maisons neuves qui ne valent pas les vieilles. On a abattu des arbres, — je cherche en vain le frissonnant rideau des peupliers au bord de la rivière. Mais le pont suspendu est toujours là, plus craquant, plus vermoulu que jamais. Un écriteau défend aux voitures d'y passer; elles doivent remonter jusqu'à Bourg-l'Évêque.

— Vous comprenez, monsieur, me dit le gardien, — car il y a encore un gardien et un péage! — c'est bien nuisible au commerce, cette chose-là... Les marchands de vin et les aubergistes ne sont pas contents. Avant, il y avait tant de circulation... Aussi, le conseil municipal a décidé la construction d'un grand pont en fer, tout à côté de l'ancien. Il sera solide, celui-là!... Les travaux doivent commencer en juillet...

— Et le vieux pont?

— Ah! bien, on le démolira, sitôt que le nouveau sera terminé... Du moment qu'il ne servira plus à rien...

Oh! les barbares, qui vont mutiler la figure de mon passé!

— Et ces travaux, là-bas, à droite, qu'est-ce donc?

— Ça, c'est le nouveau chemin de fer, la ligne de Livré à Pont-Roland. Il traversera aussi la rivière, mais un peu plus bas, sur un autre pont en fer. Il fait même un petit détour exprès pour passer par chez nous. C'est M. Dargeau, notre député, qui a obtenu ça... La ligne va jusqu'au bas de son jardin.

— L'ancienne propriété de M. Lorgeril?

— C'est ça même... Mais vous êtes donc de par ici?

— Oh! j'y suis venu... il y a bien longtemps...

Je m'éloigne, le cœur serré d'une angoisse. Ainsi vingt ans sont déjà trop longs pour l'impatience des hommes; comme ils se hâtent de pousser au néant les choses aimées où nous avons accroché nos souvenirs! Je sens la vie fuyante et précaire, et l'irréparable faute du temps perdu. D'instinct, je hâte le pas pour n'en point perdre encore... Que me reste-t-il à vivre? Et quelle marge de bonheur? Et la plus cruelle pensée est de savoir Louise menacée, elle aussi, par le temps. Quoi? Louise elle-même?... Hélas!...

Au détour de la route, je m'arrête une seconde... Si j'allais trouver l'église abattue et remplacée par une

belle et affreuse bâtisse en pierres neuves? Mais non, la voici bien toute pareille, lézardée, chancelante, et solide pourtant, la vieille maison de prières où j'ai vu d'abord ma bien-aimée... Et voici, tout auprès, le cimetière. Le cimetière!... Je presse le pas encore... Oh! quelle angoisse pèse sur ce retour, obscurci de pensées funèbres, comme d'un vol d'oiseaux noirs...

C'est d'une main tremblante que je tire la chaînette qui pend à la porte des Lorgeril... Le son d'une cloche neuve, et que je ne connais pas, m'avertit que là aussi les années et la mort ont passé. Cette cloche fêlée, dont je me souviens bien, cette pauvre vieille cloche disparue, encore un petit morceau d'autrefois qui s'effrite et qui tombe dans le noir...

— Mme Dargeau est absente et ne rentrera que pour le dîner, me dit une jeune bonne, avec cet air souriant et satisfait des gens qui vous annoncent une nouvelle désagréable.

Je suis atterré, désemparé. Je n'avais pas prévu cela. Que faire? Serai-je donc venu en vain? Si j'attendais son retour? Mais non, un dîner, au ministère, exige ma présence... Et puis, comment, sous quel prétexte me présenter à elle à sept heures du soir? Toute la puérilité inutile de mon escapade m'apparaît...

— Monsieur veut-il laisser son nom?

— Oui...

Je tire une carte de mon portefeuille, j'hésite un instant :

— Et puis, non, ce n'est pas la peine...

Et je m'en vais lentement, mon désir de voir Louise avivé, exaspéré par cette déception. Un moment, je songe à revenir sur mes pas afin de demander où elle est. Peut-être pourrai-je l'y rejoindre?... Je renonce bien vite à ce projet, trop chimérique vraiment, et voici que j'emploie les deux heures dont je dispose à errer dans Verceil et aux environs, pour retrouver le long des jardins et des haies, sur les prairies et dans les chemins creux, le parfum des jours évanouis...

Soudain, un écriteau pendu à une grille m'arrête : « Maison à vendre. » Une idée subite me traverse l'esprit : comment n'y avais-je pas pensé encore? Rien ne me retient désormais, nulle attache... Presseval n'est qu'un foyer éteint et désert. Pourquoi ne pas me fixer ici, auprès de Louise?

Je sonne sans obtenir de réponse. La maison est inhabitée. Au fait, l'écriteau dit : « S'adresser à Mᵉ Minard, notaire à Verceil, rue de l'Échelle. » Je ne connais pas Mᵉ Minard, mais je me souviens bien de l'étude, et de ses panonceaux dorés sur une porte basse.

Avant d'y aller, je fais le tour de la maison qui s'offre à moi si opportunément. Je la vois mal, à travers le réseau des branchages où pointent les bour-

geons, et même, çà et là, quelques feuilles. Elle est petite, mais suffisante, d'aspect quelconque et non déplaisant. Un étage, des mansardes. Le jardin, assez vaste, paraît abandonné. L'herbe pousse dans les allées. Les arbres, non taillés, ne respectent pas l'alignement. O bonheur inouï! Il n'y a pas de potager! J'ai toujours eu horreur de ces cultures utiles, si parfaitement laides, de leur ridicule géométrie, et de l'insolence bête avec laquelle elles s'étalent au détriment des gazons, des arbres et des fleurs, comme pour dire : « C'est nous le sérieux, le pratique! C'est nous la cuisine bourgeoise! »

Décidément, il me plaît, ce petit logis, et s'il n'est pas trop cher... Mais comment le serait-il? Je suis riche et l'argent ne vaut que pour servir ma fantaisie.

Une demi-heure après, le premier clerc de Me Minard revenait avec moi et faisait grincer la clef dans la serrure rouillée. Tout en m'accompagnant de pièce en pièce, il me racontait l'histoire de la maison. Elle a été construite, il y a une trentaine d'années, par un médecin de Paris pour la dame de ses pensées. Il vint l'y voir très fidèlement pendant près de vingt-cinq ans. Elle mourut avant lui, et il n'eut alors le courage ni d'habiter ni de vendre ce petit coin de terre où il avait aimé. Mais il vient de mourir à son tour; ses héritiers voudraient bien réaliser un souvenir dont le prix sentimental leur échappe.

— La maison n'est pas trop mal conservée, mais

vous voyez dans quel état se trouve le jardin! me dit le clerc scandalisé. Un vrai fouillis! Il y a si longtemps qu'on le laisse pousser à sa guise!

Le dévergondage de ce jardin laissé à lui-même l'indigne.

— Évidemment, poursuit-il, il faudrait arranger tout, nettoyer les allées, tailler les massifs, abattre quelques arbres, dessiner des corbeilles. On pourrait même, — là, sur la droite, — faire un potager. Cela deviendrait très gentil.

Je laisse parler l'impie, et je crois respirer encore, en cette mélancolique retraite où je ne changerai rien, l'odeur d'un amour passé...

J'ai offert sans discuter le prix qu'on me demandait, en insistant pour que l'affaire fût conclue très vite. Puis je suis reparti tout joyeux, consolé de ma déconvenue. Je vais donc vivre auprès de Louise. Des fenêtres du premier étage, qui donnent sur la rivière, on aperçoit la terrasse où elle se tient le plus souvent, je pense...

30 mars

Je dis à Dargeau :

— Figurez-vous, mon bon, que je vais m'installer auprès de vous.

— Auprès de moi?

— Mais oui. J'ai acheté un petit pied-à-terre à Verceil.

— Sérieusement?

— Très sérieusement. Le séjour de Presseval m'est devenu pénible et ma maison là-bas ne me rappelait que des deuils...

— Ah! oui, oui... Je comprends...

Des hommes comme Dargeau paraissent toujours trouver inconvenant qu'on fasse allusion devant eux à des deuils, à la mort, ce scandale des gens heureux. Il écarte d'un geste rapide le sujet malséant et reprend :

— Mais vous n'aviez pas gardé d'attaches à Verceil?

— Des attaches morales. C'est là qu'est née, auprès de M. Lorgeril, ma vie politique. C'est là qu'elle finira. J'ai conservé de mon premier patron un souvenir très affectueux, je vous assure, et j'aime à me rappeler les jours passés auprès de lui.

— Oui, sans doute... Un si excellent homme... me répond Dargeau distraitement.

Mais il n'a aucune envie de s'attendrir sur son défunt beau-père (ni moi non plus, d'ailleurs). Évidemment, il se demande ce qu'il faut penser de ma décision et quel avantage ou quel ennui il peut en résulter pour lui. Il reprend :

— Et vous vous installerez là-bas bientôt?

— Mais, tout de suite... En me promenant, j'ai vu

une jolie petite maison à vendre et je me suis laissé tenter... Vous savez, l'occasion, l'herbe tendre...

— Vous ne vous représentez pas à Presseval !

— Ni nulle part ailleurs. Je vous l'ai dit, je me retire de la politique tout à fait, et sans esprit de retour.

— Eh bien, mais, pour vous distraire, vous ferez campagne avec moi, à Verceil...

Il le dit en riant, d'un gros rire qui veut être bon enfant, et qui cache mal une pensée très sérieuse. Je me rappelle ce qu'il m'a dit de sa situation électorale difficile. Sans doute, il ne serait pas fâché de s'étayer du prestige de mon nom. Car on s'accorde à dire que si je ne suis pas précisément populaire, du moins j'inspire aux éléments les plus sains du pays estime et confiance. Je m'empresse de répondre à Dargeau :

— Oh ! vous n'avez besoin de personne... Mais vous savez que vous pouvez compter entièrement sur moi...

Comme l'autre jour, nous nous serrons chaleureusement les mains. La vie rapproche. Il veut prendre ma place, je veux lui prendre sa femme ; voilà les éléments d'une amitié sincère.

30 mars

Mildiou vient me trouver, un peu gêné. Déjà, l'autre jour, quand je lui ai reproché son indiscré-

tion, il m'a paru embarrassé, fuyant. Il me dit :

— Figure-toi que Dargeau me propose... Oh! encore en l'air, une simple idée... Cela ne te ferait rien que j'accepte un portefeuille dans son ministère?

— Mais non, au contraire... J'en serais ravi... Tu garderais le sous-secrétariat des Finances?

— Non, cette fois je serais ministre... Le Commerce.

— Ah! fichtre... bravo! Tous mes compliments, mon vieux.

Il m'a annoncé cela en redressant sa petite personne trapue, avec une si visible vanité, un effort si maladroit pour paraître désinvolte et dégagé que tout un aspect de son caractère m'est brusquement révélé. Mildiou, pour moi comme pour tout le monde, c'est le brave garçon de second plan, vraiment pas très malin, travailleur, honnête, mais médiocre, parlant mal, sans brillant, presque ridicule, inexorablement voué aux humbles et ingrates besognes et aux dévouements obscurs. Il s'est attaché à moi, je ne sais trop pourquoi, sorte de secrétaire bénévole, faisant mes commissions et préparant mes discours, trop heureux, semblait-il, quand il pouvait prendre une petite, très petite part de mes succès, ou simplement lorsque, pour le remercier de quelque travail, je lui tapais familièrement sur l'épaule avec un : « C'est très bien, Mildiou... Tout à fait bien, mon vieux... Je te remercie... »

Et je ne compte pas les boutades, les reproches

injustes, les mots humiliants dont je l'accablais, et qu'il acceptait humblement, en faisant le gros dos, honteux d'avoir tort, et plus honteux encore quand il avait raison... Mildiou! Il ne figurait pas sur les cartes des partis politiques; il ne représentait rien, pas même sa propre personne. On l'avait baptisé « le cavalier à Lescœur » et j'avais cru lui faire un grand honneur en créant tout exprès pour lui dans mon dernier ministère un sous-secrétariat d'État aux Finances, car franchement on ne pouvait pas songer à faire de Mildiou un ministre!

Et lui, tandis qu'il supportait sans se plaindre ce sort humilié, il n'avait donc pas renoncé à être quelque chose par lui-même, à « arriver » pour son compte? Les illusions que nous n'avions jamais eues sur sa valeur, lui, il les avait donc entretenues fidèlement pendant si longtemps, patiemment, jusqu'au jour où les circonstances venaient leur donner un semblant de confirmation?

— Tu as l'air étonné, me dit Mildiou. Cela ne te contrarie pas, au moins?

— Voyons, comment peux-tu le penser? Seulement, je ne te savais pas en si bons termes avec Dargeau...

— Oh! il ne se sent pas très solide sur ses jambes. Il est loin d'avoir ta situation au Parlement. Et alors il n'est pas fâché de s'assurer d'ores et déjà quelques appuis...

Pauvre diable! Comme il est fier de dire cela, de se donner l'allure d'un homme qui soutient les ministères! Je comprends tout ce qu'il a dû souffrir dans son amour-propre longtemps foulé aux pieds et enfin redressé. Ce que moi, son ami, je n'ai même pas songé à lui offrir, Dargeau le lui offre avant même d'être officiellement chargé de former le ministère.

Pourquoi, au fait?... Oui, pourquoi? Car je ne peux pourtant pas accepter cette raison, cette invraisemblable et bouffonne raison, qu'il est nécessaire au salut des empires. Et par quoi, grands dieux? Par son prestige ou par son éloquence? Non, il y a autre chose...

Autre chose? Mais oui, parbleu!... Sans lui, Dargeau aurait-il connu mes intentions? Aurait-il pu tenter en temps utile la démarche qu'il a faite auprès de moi? Le portefeuille de Mildiou est le prix de son indiscrétion. Et je me demande même s'il ne l'a pas fait exprès, s'il n'a pas imaginé, avec son astuce finaude d'Auvergnat, cette sorte de marché. Dans la grande politique, il patauge, mais il est très fort dans les petites roueries de maquignon... Tout s'expliquerait, et son intempestif bavardage — lui qui gardait si bien mes secrets! — et son air contraint, presque coupable, depuis quelques jours...

Ah! Mildiou, toi aussi... *Tu quoque, mi Brute!* Aucun d'eux ne l'aura donc respirée impunément, l'atmosphère empoisonnée du Palais-Bourbon, l'atmos-

phère d'arrivisme et de trahison?... Et puis, non, j'ai tort d'incriminer le Palais-Bourbon ; tous les hommes, partout, se ressemblent. C'est la vie qui est comme ça...

1er avril

Ah! partir, partir... les oublier tous... M'enfermer dans ma petite maison de là-bas, et rester seul, absolument seul avec Louise et avec mes pensées, c'est-à-dire encore avec elle. Dans leur comédie politique, je n'avais plus la force de jouer mon personnage. Il me faut maintenant du réel et il n'y a de réel qu'un sentiment qui a traversé toute ma vie sans s'affaiblir ni s'atténuer...

Depuis ma visite à Verceil, j'éprouve en quelque sorte la sensation physique de la fuite du temps. Les battements de mon cœur comptent les secondes qui s'écoulent. Je vieillis et, bientôt, il sera trop tard... J'entends encore Louise me dire, de sa voix profonde et douce :

— Tout passe, et nous passons aussi...

« Heureusement », ajoutait-elle.

Oh! s'il fallait le penser, que la seule bonne chose ici-bas est la fuite des choses, et le seul bonheur, de renoncer au bonheur!...

2 avril.

Le traité est signé. Je m'en vais. J'ai réuni mes collègues en conseil de cabinet pour leur annoncer mon départ. La plupart étaient navrés, non certes par affection pour moi, mais par inquiétude pour eux-mêmes. Ils se cramponneront de leur mieux à leurs portefeuilles, mais il y aura du déchet; un nouveau ministère jette toujours du lest.

Et toujours le même refrain :

— Mais enfin, pourquoi?... pourquoi?... Vous n'avez aucune raison de vous retirer... La situation est excellente... Les élections...

Ah! bien, bien, merci, je sais... Je m'en vais parce que cela me plaît. Cette raison n'est-elle pas suffisante? Je vous fâche? Désolé, messieurs!... Mais...

Le plus navré est le tortueux Laroche, mon honorable garde des Sceaux, qui complotait ma perte, il y a un an, avec Dargeau. Pour se faire pardonner, après l'échec, sa petite perfidie, il a affiché un grand zèle pour ma politique et presque de l'amour pour ma personne. Que va-t-il devenir maintenant? A qui s'accrocher? Qui trahir?... Sincèrement, Laroche me fait de la peine.

Quand ils ont dépensé en exclamations le trop-plein de leur surprise et de leur déconvenue, ils entre-

prennent « d'examiner la situation politique » (style des agences). En bon français : ils se préoccupent du partage de mes dépouilles. On se tâte d'abord prudemment. Chacun pense à soi et n'ose pas le dire. Je prends les devants.

— Je ne vous cacherai pas, messieurs, que votre collègue Dargeau me semble particulièrement désigné pour recueillir ma succession. C'est ce que je dirai à M. le Président de la République s'il me fait l'honneur de me demander mon avis...

Pavé dans la mare aux grenouilles! Dargeau feint la confusion et la surprise. Les autres ont tous sur les lèvres les trois mêmes mots : « Pourquoi pas moi? Pourquoi pas moi?... » La vivacité des sentiments fait qu'on se retient d'abord de les exprimer et qu'un profond silence suit ma petite déclaration. Puis on s'enhardit. Mildiou, déjà rompu à ses nouvelles fonctions, domestique de race, approuve et proclame que Dargeau est le plus grand homme que la terre ait jamais porté. Enfin, on disserte, avec une aigreur gênée et polie, dans une atmosphère de mensonge. Cela dure assez longtemps — jusqu'au moment où je lève la séance...

Il me semble que je viens de détacher la chaîne qui me retenait à la ceinture et au pied. Adieu, messieurs! Ramez seuls sur les galères de Sa Majesté! Le forçat libéré vous bénit, et que Dieu vous garde!...

Même jour.

Je sors de l'Élysée. Les convenances exigeaient que le Président ne fût pas informé par un autre que moi. Il a paru d'abord tomber des nues; ensuite il m'a importuné de ses questions et de ses supplications. L'excellent homme pensait, par ses plaintes larmoyantes, me faire revenir sur ma décision. Ce n'est pas qu'il s'intéresse à ma personne ou à ma politique, mais il redoute les changements. Les crises ministérielles exigent de lui quelque initiative; c'est l'un des rares moments où l'on se souvient qu'il existe, et il n'aime pas cela. Il m'a répété une vingtaine de fois :

— Mais qu'est-ce qu'on va penser? Qu'est-ce qu'on va dire?

Je n'ai pas essayé de lui faire comprendre à quel point les commentaires du public m'étaient indifférents. D'ailleurs, s'ils pouvaient m'émouvoir, j'attendrais avec confiance l'heure prochaine de cette amnistie populaire : l'oubli définitif et profond. Les hommes politiques tombent comme des pierres dans un fleuve : le remous ne dure pas longtemps. Mais le Président s'effraie des éclaboussures. Je l'ai laissé se lamenter longuement, et quand il s'est arrêté, essoufflé, je suis parti, non sans lui avoir chaudement recommandé mon excellent ami Dargeau, sacré grand homme d'État pour la circonstance — et pour l'amour de Louise.

Verceil, 8 avril.

Je l'ai revue...

Aussitôt terminés les dernières grimaces et les salamalecs de là-bas, je suis parti, libre — enfin! Au risque d'affliger cruellement le clerc de maître Minard, je n'ai pas fait « arranger » ma petite maison, ni mon jardin. L'herbe continuera d'envahir les allées, le lierre de courir et de ruiner les murs, la mousse de ronger les pierres du perron. Aucun jardinier n'a mis le pied dans mon domaine si humble et si banal, mais que l'amour et la nature ont fleuri de leur poésie. Hélas! ô crime! ô scandale! je n'aurai pas de potager! Je n'ai même pas fait venir les peintres qui ensevelissent si joyeusement les souvenirs et l'émouvante patine du temps sous le linceul de leurs couleurs. Non... Je sais bien que quelques lézardes et des moisissures « déshonorent » les chambres. Mais un soleil complaisant, invité à pénétrer par les portes et les fenêtres grandes ouvertes, s'est chargé d'assainir tout cela. Un vitrier a remis quelques vitres; un tapissier a posé des tentures et des meubles. Et c'est très bien ainsi, vraiment!

Le second jour — à l'heure même où le glorieux Dargeau devait lire sa *Déclaration* à la Chambre — je sonnais à la porte des Lorgeril. Des Lorgeril!... Ce

vieux nom, que personne ne porte plus, reste attaché pour moi à la maison où s'est décidée toute ma vie, et où je ne suis pas entré depuis vingt ans.

Cette fois, la bonne qui vint m'ouvrir ne me répondit pas que « Madame était absente pour toute la journée ». Elle prit ma carte et me fit attendre dans un salon que je ne reconnus pas tout d'abord. Comment? il était de ce côté du vestibule? Mes souvenirs étaient faux à ce point?... Mais non, ma mémoire ne me trompait pas; seulement, je le vis bientôt, Dargeau avait transformé la salle à manger en salon, sans doute par ce besoin maladif de tout bouleverser, de tout renier, qui caractérise l'activité humaine. Et je me sentais comme froissé qu'on eût fait cela sans ma permission, et bousculé le cadre de mes rêves. Ce Verceil qui n'avait pas cessé de m'être si cher, ne m'appartenait-il pas, plutôt qu'à ce gros garçon indifférent? On devrait posséder ce qu'on aime.

Enfin, Louise entra, et vint à moi, très naturelle, en souriant.

— Eh bien, monsieur, vous voilà donc notre voisin? Avez-vous trouvé Verceil bien changé?

Je vis qu'elle voulait avoir oublié notre conversation de l'Élysée et les derniers mots que je lui avais dits. Tout de suite, avec une impérieuse politesse, elle m'indiquait le ton de notre entretien. Je n'essayai pas de lui désobéir. A quoi bon? J'aurais risqué de me fermer sa porte. Maintenant, n'avais-je pas le temps

pour complice?... Et puis, qu'elle fût là, tout près de moi, me parlant, m'écoutant, livrée à mes yeux qui se rassasiaient d'elle, pour le moment, je n'en demandais pas davantage. Nous parlâmes donc, comme un « monsieur » et une « dame » en visite, de Verceil et des ravages qu'y avait faits la civilisation. Je pleurai sur le vieux pont qui allait mourir, et je dis mon indignation de la nouvelle ligne de chemin de fer.

— Ah! ne m'en parlez pas! me répondit-elle. J'en suis assez mécontente! Les trains passeront au bas du parc. La nuit ils nous réveilleront toutes les deux heures, et le jour nous serons suffoqués par leur fumée. C'est un vrai désastre.

— Voila les méfaits de la politique, dis-je en souriant. S'il y avait moins de députés, il y aurait moins de chemins de fer, et la terre serait peut-être plus agréable à habiter.

— Oui, mon mari s'est donné beaucoup de mal pour obtenir cette ligne. Il paraît qu'elle sera très utile à l'agriculture. Mais ils finiront par rendre mon pauvre Verceil inhabitable.

— Au moins, ils ont respecté la vieille église.

— Oh! pas pour longtemps... On ne veut pas la réparer. La toiture est perdue et la pluie tombe dans la nef. Quant au calvaire... Vous souvenez-vous du calvaire qui se dressait en haut de la côte, derrière la grande ferme?...

— Si je m'en souviens! J'irais les yeux fermés...

— Eh bien! non, vous n'iriez plus, car ils l'ont abattu, il y a deux ans.

— Vraiment? Quel crime!... Et pourquoi?

— Ah! la politique...

Hélas! je la connais bien cette politique de destruction rageuse, d'imbécillité malfaisante. Je la connais sinon pour l'avoir pratiquée moi-même, au moins pour l'avoir laissé faire autour de moi. Si je ne suis pas un destructeur de croix, cependant les destructeurs de croix m'ont cru leur homme; j'ai vécu de leurs votes et de leurs approbations. Mais ma démission m'a restitué la liberté de la pensée et du langage, et comme je leur en veux des vilaines complaisances qu'ils m'ont imposées! Comme je les méprise et les exècre en ce moment où, en face de Louise, ils représentent la barbarie grossière et la laideur!

Est-ce par une délicate courtoisie? une indulgente illusion? ou par simple ignorance de la cuisine parlementaire et des partis? Elle ne paraît pas me confondre avec eux, cet « eux » qui désigne les ennemis de son idéal, et entre autres, je l'espère bien, son butor de mari.

Cependant, je m'évade du présent qui ne m'est pas favorable. Et, rappelant mes souvenirs, je parcours avec elle, en pensée, son pays dont elle me fait les honneurs.

— Et la forêt de Raucourt?... Et les grottes du Diable?...

Ces vieux noms, je croyais les avoir oubliés, mais l'un appelle l'autre... Ma mémoire émerveillée est le palais de la Belle au bois dormant, lorsque, sous le baiser du prince Charmant, la Princesse, puis toute sa suite, s'éveillent. J'ai visité jadis les grottes du Diable avec Louise; son pied avait glissé sur une pierre; en voulant la retenir, je perdis l'équilibre à mon tour, et je faillis tomber dans l'eau. Elle s'en souvient. Elle s'attarde volontiers à se souvenir. Son regard attendri, lointain, est fixé sur les jours lumineux d'autrefois, et peut-être sur elle-même, sur la petite fille heureuse qu'elle était, avant que la lourde patte de Dargeau se fût appesantie sur son épaule...

Je lui cite le vers de Victor Hugo :

O souvenirs, printemps, aurore!

Et je la vois émue; et je sais bien que son émotion m'est indulgente, parce que je dois rester à ses yeux associé au cher passé Elle m'a si peu vu depuis! Nous renouons un fil brisé il y a vingt ans ..

— Sortons, dit-elle, avec une décision soudaine et comme s'arrachant à un rêve. Je vous montrerai la terrasse. On ne l'a pas trop abîmée.

Devant le perron, une jolie fillette de douze à treize ans jouait avec un gros chien.

— Viens dire bonjour, Odette, dit sa mère

Elle la garda auprès d'elle, sa main caressant les cheveux dorés de l'enfant

Nous fîmes le tour du parc par une longue allée circulaire que je connaissais bien. Les gazons étaient parfaitement tondus, les arbres mutilés selon les règles ; il semblait qu'un domestique soigneux eût épousseté les massifs et essuyé les cailloux un à un. Je m'empressai de le faire remarquer à Louise avec une admiration ironique, car je reconnaissais là la main de son mari.

— Oui, me répondit-elle, avec un léger soupir, le jardinier est très zélé.

On le voyait en effet, un peu plus loin, qui faisait sa besogne avec l'application et l'importance solennelle d'un prêtre du Laid.

Cette allée qui traversait un petit bois, et longeait une treille, pour revenir ensuite au bord de la terrasse, oui, c'était bien celle-là que Louise avait prise le jour où, sans le savoir, elle venait vers moi qui l'attendais... là-bas, derrière cette clôture. Par miracle, rien n'était changé, ni du chemin ni de la haie. Maintenant, nous approchions de l'endròit où jadis je m'étais blotti. Une grosse pluie d'orage était tombée... Ah! depuis des années elle tombait sur moi, cette pluie, depuis de longues années, jusqu'à cette seconde où le soleil reparaissait.

Nous ne parlions plus. Peut-être la pensée qui m'obsédait occupait-elle aussi l'esprit de Louise? Et cette allée, qu'elle avait prise au hasard, l'avait amenée plus loin qu'elle ne voulait...

De la maison, une voix — comme autrefois celle de Mme Lorgeril — appela :

— Mademoiselle Odette !

— Maman, c'est pour ma leçon d'anglais... dit la petite fille avec un regard interrogateur de ses beaux yeux.

— Eh bien, va, ma chérie... va vite... Et dis en passant qu'on apporte le thé dans le salon. Nous rentrons.

Odette partit en courant. Louise pressait le pas. Je lui montrai la campagne :

— Quel splendide horizon! murmurai-je.

Je disais cela pour l'arrêter quelques instants encore en cet endroit privilégié. Je contemplais un horizon intérieur, et elle le sentait bien. A ce moment, mes résolutions de prudence s'évanouirent. Parfois, à une seule minute, on sacrifierait l'éternité... Je la regardai sans essayer de cacher ma tendresse, et je lui dis :

— Vous rappelez-vous?

Elle rougit et voulut d'abord ne pas comprendre.

— Oui, fit-elle, du temps de mon père, nous venions souvent nous asseoir ici.

Mais sa voix était oppressée. Je secouai la tête, et je répétai :

— Vous rappelez-vous?... J'étais caché derrière cette haie... vous passiez ici... et je suis venu...

Elle essaya de plaisanter :

— Oh ! j'ai tout à fait oublié... Cela se passait sans doute au temps où vous sortiez à peine du collège... quelque gaminerie d'enfant... Ce sont de vieilles histoires... comme je suis une vieille femme aujourd'hui... Allons, venez prendre le thé qui refroidit...

Elle s'en allait, de son pas vif. En la rejoignant, je lui dis :

— Rien n'a changé depuis ce jour-là, je vous le jure... Ni vous qui êtes toujours aussi belle, ni moi qui vous aime toujours et n'ai jamais aimé que vous !

Ah ! la banalité de ces vieux mots, de ces vieilles phrases ! Je les sentais cependant chargées de sens et de vérité ! Elle ne me répondit pas tout de suite ; alors, je me penchai, et, d'un mouvement si prompt qu'elle ne put le prévoir, je saisis sa main et j'y posai mes lèvres, *comme autrefois*. Je sentis cette petite main tressaillir dans la mienne en se retirant :

— Voyons, je vous en prie, dit Louise (mais sur le ton de la prière plutôt que de l'irritation), cessons ces enfantillages, si vous ne voulez pas me fâcher tout à fait...

Et nous rentrâmes sans ajouter une parole.

Odette et la vieille demoiselle qui lui apprenait l'anglais prirent le thé avec nous. Louise avait retrouvé son rôle de femme du monde, et cette exquise bonne grâce qui la rend plus inaccessible. Il semblait que rien, absolument rien, ne se fût passé entre nous, et

que mon aveu, une fois encore, eût glissé sur elle sans pénétrer jusqu'à son cœur, comme la pluie sur l'aile d'un oiseau. Quand je pris congé d'elle, elle me laissa cette fois, devant Odette, très cérémonieusement lui baiser la main. Elle semblait sourire à sa propre sérénité, trop parfaite pour être vraie. Je crois que le timbre de sa voix restait altéré...

Et telle est l'histoire du premier jour de mon nouveau bonheur.

21 avril

Je suis maintenant un intime dans la maison de Dargeau. C'est lui-même qui m'y invite sans cesse et m'y retient. Son ministère a été accueilli fraîchement par la Chambre. Mes amis lui gardent rancune d'avoir essayé de me trahir l'année dernière. Aussi se couvre-t-il de mon amitié comme d'un palladium. L'exorde de son discours était consacré à mon éloge, et la péroraison reprenait ce beau thème. Enfin, on lui a accordé une majorité chétive, affaiblie d'un nombre inaccoutumé et humiliant d'abstentions. Cette médiocre entrée en matière n'enflera pas beaucoup le prestige dont il a besoin ici pour sa réélection. A court de gloire, il m'en emprunte; de ce côté-là, il sera toujours besogneux. Donc, je l'accompagne dans ses visites aux grands élec-

teurs dont la fidélité vacille. Il a organisé un banquet de maires tout exprès pour m'y faire boire à sa santé.

Les Chambres sont congédiées et deux semaines à peine nous séparent des élections. Aussi ne faut-il pas laisser se perdre une minute! Et tous les gros bonnets de Verceil et des environs défilent à la table de Dargeau qui conduit sa propagande la fourchette à la main. Je suis toujours là; il m'a choisi pour dieu lare.

Louise traverse cette politique et ces maquignonnages électoraux comme je l'ai vue un jour traverser une chaussée boueuse : avec une grâce et une légèreté souveraines. Elle traite ces gens vulgaires comme on doit traiter des convives qu'on élève à son rang en les recevant; elle ignore qu'ils sont électeurs. Son indifférence et mon désintéressement nous rapprochent. Souvent, nous échangeons un sourire amusé tandis que son mari, berger maladroit, sue sang et eau pour ramener dans le chemin son troupeau qui s'égare.

Je vois bien que ma démission, en plein succès, doit lui plaire.

— Je ne hais rien tant que l'âpreté, m'a-t-elle dit un jour. C'est la marque des petits esprits.

Hélas! A ce taux, le mien s'est souvent montré bien petit! Mais ne faut-il pas plus de courage et de philosophie pour se reprendre que pour ne pas s'abandonner? Je bénéficie du voisinage de Dargeau, enlisé jusqu'à la ceinture dans le temporel, esclave du

moment présent, et aussi incapable, lui, de courage que de philosophie. Son avidité à se jeter sur la proie que je dédaignais le classe mon inférieur. Par sa présence et le contraste complaisamment étalé de son épaisseur et de son appétit, il me donne quelque poésie.

Louise évite de me voir seul. Toujours, quand Dargeau lui-même n'est pas là, Odette se trouve entre nous par hasard. Aussi, me suis-je appliqué à gagner ses faveurs. Cette petite gêneuse m'a pris en amitié. Je l'aide à traduire les versions anglaises dont l'accable une institutrice acariâtre. Je parlerais bien grec, s'il le fallait.

6 mai

Dargeau est tout de même réélu au premier tour — un peu péniblement : huit cents voix d'avance sur son unique concurrent — mais réélu. Il n'en demande pas davantage. Un autre serait inquiet de l'avenir, mais il appartient à cette espèce d'audacieux qui ne voient pas devant eux. Si « gouverner c'est prévoir », il est joliment fait pour gouverner!

L'important est qu'il gouverne, et pour cela qu'il s'en aille — ce qu'il vient de faire aimablement. La maison s'est vidée soudain d'agitation, d'odeurs et de tumultes électoraux, et de la prose dont il l'avait rem-

plie jusqu'aux greniers. Il n'y est plus — et j'y viens toujours. Il a du moins servi à m'y rendre familier. La grille, les arbres, le chien seraient étonnés de ne plus me voir. Odette réclamerait son grand ami. Je ne leur infligerai pas cet étonnement.

Louise... Je ne puis encore tout à fait déchiffrer son visage. Elle sait si bien garder, sous la facilité gracieuse de sa parole, sous le sourire accueillant de ses lèvres, son âme silencieuse et secrète! Et je vois cependant que chaque heure qui s'écoule use un peu les parois de sa tour d'ivoire, et me rapproche d'elle. Parfois, pour me parler, sa voix prend un son plus profond et plus vrai; ses réflexions glissent aux confidences; ses yeux, oubliant de se surveiller, s'ouvrent plus limpides devant les miens qui s'y plongent et nous échangeons un de ces regards complices où l'on semble se dire : « Nous, au moins, nous nous comprenons... Voilà ce que nous sommes, tous les deux... faits l'un comme l'autre, et l'un pour l'autre... »

Si dissemblables pourtant!... Je la sens mécontente de la vie, et je l'étais jusqu'aujourd'hui; je la sens blessée par ses expériences, rebutée par ce qui l'entoure, et je le suis. Mais la souffrance l'a torturée sans la flétrir. Elle garde intacte sa jeunesse, quand la mienne expire. Je vois bien qu'elle a son recours dans le rêve et dans un monde intérieur qu'aucune désillusion ne peut atteindre. A chaque instant, elle s'y réfugie d'un coup d'aile, pour en revenir rafraîchie

et les yeux pleins de visions qui doivent la consoler du reste. Un mot, moins que cela, un regard, révèlent tout à coup à ceux qui sont auprès d'elle ce voyage furtif : elle en revient chargée de trésors... Elle peut, sans se désespérer, mépriser le réel bas et laid, car elle croit à un réel divin. C'est une âme en prison, qui regarde par la fenêtre grillée l'éclatant soleil et trouve encore la force de chanter... Moi, misérable, je demandais une âme au monde et à la vie, et ni la vie ni le monde ne me l'ont donnée.

20 mai.

A Presseval, après une bataille de cannibales où l'on voulait me faire intervenir, — mais je me méfiais de leurs crocs! — ils ont élu au second tour Méchin, mon ami intime (il le disait dans ses affiches), contre Delbarre, mon ami plus intime encore (il le disait dans les siennes). Ces deux compères, d'accord il y a quatre ans pour souhaiter ma mort et en tirer parti, n'ont pu concilier leurs appétits. La proie trop facile les a tentés tous les deux et ils se sont jetés à la curée. Triste gibier, qu'une circonscription! Mais un vorace de petite taille, comme Méchin, emploiera bien le reste de ses jours à la digérer en silence.

Mon troisième ami, le plus intime de tous certainement, de Larratin, ennemi des deux autres, a tout

perdu dans la bagarre : son journal, son traitement, sa situation politique, sa réputation (on a raconté ses vols, avec preuves à l'appui), tout perdu en un mot, fors la Légion d'honneur que je lui ai donnée. Le malheureux m'a écrit des lettres désespérées, de pitoyables demandes d'aumônes. Je me suis décidé à lui envoyer cinq cents francs en lui disant que je partais pour un long voyage dans l'Afrique du Nord.

Juin.

Je n'ose pas encore aller chez elle trop souvent, et les jours où je m'en prive sont des jours perdus. Je les passe dans mon jardin, dans ma petite forêt vierge, à regarder le ciel à travers les branches. Ou bien, je monte dans ma chambre, pour m'accouder à la fenêtre d'où l'on découvre sa maison, et j'attends. Elle va, elle vient sur la terrasse ; parfois le vent m'apporte un peu de sa voix, que je recueille précieusement comme une goutte d'eau pure. Parfois aussi les heures se succèdent sans que je l'aie même entrevue, et la nuit tombe plus tristement ces soirs-là.

Louise me reçoit comme un ami... Comme un « vieil ami » ? Je ne le voudrais pas, je veux croire que non. Je ne lui dis pas les mots d'amour qui la mettraient en défiance. Je viens sous un prétexte quelconque — ou sans prétexte. Le plus souvent, elle est

assise dehors, au milieu d'une pelouse, auprès d'un grand arbre dont l'ombre qui tourne avec le soleil la force à se déplacer d'heure en heure. Elle brode un ornement d'église, elle lit, elle écrit une lettre sur une table légère. Odette est à ses pieds sur le gazon. Je ne romps pas leur intimité. A peine quelques mots, et il me semble que je suis là depuis des heures, que j'ai toujours été là .. Bientôt, c'est Odette qui nous devient étrangère. Sans y prendre garde, nous l'expulsons de la conversation. A demi-mot, avec des réticences et des allusions, nous parlons cette langue des grandes personnes que les enfants ne peuvent pas comprendre, eux qui ne savent rien et ne doivent rien savoir de la vie. Quand la petite s'éloigne, pour un jeu, ou pour quelque leçon de piano ou d'anglais, alors l'intimité se resserre. Il ne faut pas que j'effarouche ce quelque chose de miraculeux qui me caresse enfin et qui ressemble à du bonheur. D'ailleurs, est-ce une illusion? J'ai l'impression qu'avec moi elle n'est pas telle qu'avec les autres. Elle s'abandonne davantage. Par échappées rapides et presque involontaires, elle laisse voir le fond d'elle-même Nous ne parlons jamais de Dargeau, du moins en le nommant; mais il revient incognito sous tant de nos pensées! Cette pesante laideur de la réalité, qui l'a révélée à Louise, sinon Dargeau? Qui m'a barré la route et volé ma destinée, sinon lui encore? Quand nous parlons de la vulgarité des êtres faits pour jouir, fermés à tout idéal, inaccessibles à la poésie,

au sentiment, au rêve, quelle image passe et repasse devant nos yeux, sinon la sienne? Je me flatte, je m'abuse peut-être... je vois bien pourtant qu'elle me livre chaque jour un peu plus de ses douloureux secrets. Elle ne s'en doute pas; elle parle rarement d'elle-même, mais lorsque nous causons de quelque sujet en apparence indifférent, d'un livre ou d'un fait divers, comment me tromperais-je à l'accent soudain si profond et si personnel de certains mots? Dans l'eau courante des paroles, son image se reflète tout entière. Sans le savoir, elle me raconte sa vie, sa fière vie désolée.

Sans le savoir... Et pourtant, lorsqu'une « visite » survient, même une amie réputée très chère, comme le ton de notre causerie, comme son expression même changent brusquement!... Le charme est rompu. Nous ne savons plus que dire, quelqu'un est de trop parmi nous — et ce n'est pas moi.

Souvent, lui découvrant, sous les dehors brillants de ma causerie, ma tristesse désenchantée, je voulais remonter jusqu'à la source de ma peine, évoquer les brèves semaines où je l'ai connue jeune fille. Chaque fois elle m'arrête :

— Ne parlons plus de cela, c'est le passé, dit-elle. C'est tout à fait fini...

Si vraiment cela était comme elle le dit, pourquoi n'en pas parler? J'y reviens pourtant et peu à peu elle me laisse dire. Elle entrevoit ce que j'ai souffert par

elle. Chaque mot, chaque souvenir ravivé nous lient davantage.

En vérité, je ne sais ni ce que je veux, ni où je vais. Mon pauvre cœur meurtri n'ose plus espérer. Il a trop peur de ce qui suit l'espérance.

Je m'abandonne à mon sort et j'attends...

IX

LOUISE DARGEAU A ROBERT LESCOEUR

22 octobre 1902.

Mon ami, je vous dis adieu; je vous dis adieu pour toujours. Si vous m'aimez, je vous demande de ne pas chercher à me revoir; je vous le demande en pleurant; je vous le demande par pitié. Je vous ai aimé de toute mon âme, Robert, et c'est toujours ainsi que je vous aime, et si je dois traîner longtemps ma misérable vie, longtemps et jusqu'à la fin ce sera ainsi. Pourtant il faut nous séparer; — et dans la détresse où je suis, c'est encore un bonheur pour moi d'avoir trouvé le courage de vous l'écrire avant peut-être que cette affreuse pensée ait effleuré votre esprit.

Mon ami, je veux sauver notre amour d'une mort honteuse. Je ne vous accuse pas, je ne vous reproche rien; moi seule suis coupable d'une indigne

faiblesse, et d'avoir pris avec vous un chemin où je ne devais pas vous suivre... Vous me comprenez, n'est-ce pas ; pardonnez-moi si je ne puis, pour vous dire ces choses, trouver un seul mot qui ne me fasse pas rougir... J'avais rêvé, d'abord, de vous être bonne et secourable ; je vous voyais tant de peine et d'amertume ! Il me semblait que bien doucement, comme avec des caresses légères de mon âme, je pouvais guérir la vôtre. C'était une chimère de femme qui cachait un sentiment plus tendre, mais je ne le savais pas, et j'allais à vous les yeux fermés. Ensuite, je vous ai trop aimé, pour vous faire du bien... On se croit sûr de soi, on a la fierté de sa force et de sa droiture, et puis on succombe un jour au même vertige qui en a saisi tant d'autres. Ce jour-là, nous avions prononcé notre sentence. Ne l'avez-vous pas, comme moi, compris tout de suite, ami, qu'un amour tel que le nôtre ne pouvait pas se traîner sans périr dans les petits mensonges et les joies honteuses de l'adultère ?... Ah ! il faut que je sois tombée bien bas pour oser même en prononcer le nom... Maintenant, je n'ai plus le droit de l'écarter, ainsi que je le faisais jusqu'ici, comme celui d'une chose vile et presque impossible à concevoir... Voyez, tout ce que j'ai pensé dans ma vie se dresse pour m'accabler. Je n'ai plus la force de me regarder moi-même. Dites-le-moi, mon ami, est-il possible que ce soit là l'amour, cette extase divine que nous

avons connue un instant et qui s'est évanouie pour laisser place à la plus horrible aventure? Oh! non, n'est-ce pas?... Tout cela n'est qu'un cauchemar qui va se dissiper très vite, et nous verrons bientôt resplendir la neige des sommets que nous avions foulée...

Hélas! Robert, cette ascension vers les cimes, nous ne la ferons plus ensemble, et ce ne sera pas trop du déchirant sacrifice de la séparation, pour rendre à nos âmes le droit de s'unir dans un amour qui mérite d'être éternel.

Ah! j'exprime tout cela si mal que tu vas peut-être penser : « Elle est folle... » et tu ne m'écouteras pas, et tu ne voudras pas me comprendre... Et cependant, c'est la vérité profonde que je te crie avec toute l'angoisse de mon être! Ne le sens-tu pas, que tous les supplices seraient doux auprès de l'agonie de notre tendresse? Nous la regarderions s'en aller par lambeaux. Plus nous chercherions l'illusion de l'amour, plus l'amour profané se retirerait de nous. Bientôt tu m'aurais méprisée comme je me méprisais moi-même... O mon ami, que Dieu te l'épargne toujours, cette torture de contempler l'être chéri avec une sorte d'épouvante, de ne plus le reconnaître, de ne plus se reconnaître soi-même, et de se dire : « Celui que j'ai aimé, où est-il? où suis-je, moi qui l'aimais? »

Encore une fois, pardonne-moi, Robert. La Providence m'avait placée sur ton chemin pour t'ap-

prendre ce que les autres femmes ne t'avaient pas appris, le secret d'un amour qui ne meurt pas, mais qui dure sans s'avilir. Et j'ai manqué à son attente, je t'ai manqué à toi-même... Je t'ai trahi en t'obéissant. J'en ai déjà été punie avec une rigueur si cruelle que je me demande comment je fais pour y survivre... Et pourtant, je croyais connaître la souffrance et ses extrêmes limites... Mais je ne connaissais rien avant de t'avoir rencontré. C'est donc toi, mon aimé, mon très aimé, qui m'auras tout enseigné de la vie, et la plus grande joie, et la plus grande douleur... Pour la joie que tu m'as donnée, tant que le cœur de la pauvre Louise battra, il te bénit, il t'appartient. Pour le mal, je veux expier maintenant et jusqu'à la mort. Au delà du tombeau, si le Juge souverain me prend en pitié, qu'Il me fasse souffrir encore, et qu'Il t'ouvre ses bras.

Louise.

Mon Dieu, elle ne m'aime pas; elle ne m'a jamais aimé... Quoi! je ne la reverrai plus?... Cela n'est pas possible. Je rêve, je suis fou... Oh! la retrouver, la voir, lui parler... Quand elle m'aura vu, ne fût-ce qu'un instant, elle comprendra... Tout ce qu'elle voudra, pourvu que je la voie encore...

Elle est partie. Elle me fuit... C'était donc bien vrai?... Elle ne le disait pas dans sa lettre... Je ne

peux pas la relire, sa lettre... chaque mot me fait trop de mal... Je ne la comprends même pas... Je sais qu'elle est partie, qu'elle me chasse, et que j'en mourrai...

. . . .

Je l'ai revue... Par une inconcevable démence, je l'ai laissée s'enfuir encore... Et maintenant, c'est fini... je n'ai plus rien à attendre d'elle désormais, plus un baiser, plus un sourire, plus un regard, plus un mot... Je n'ai plus rien à attendre de rien... Je suis bien seul, plus seul que si elle n'avait pas existé, plus désespéré que si je n'avais pas connu l'espérance... La nuit est tout à fait tombée.

Ah! Louise! Tu as la foi, toi. Tu t'exaltes à l'idée du sacrifice consenti, de la paix reconquise, du bonheur éternel assuré... Tu retrouves ton Dieu que tu m'as toujours préféré. Mais moi, moi, Louise, qu'est-ce que j'ai? De vaines paroles... Je chancelle au bord de l'abîme et le vertige me prend. Louise, si tu me voyais, tu aurais pitié...

Longtemps après.

... Nous venions de rentrer à Paris. Elle avait hâté ce retour qui me désolait en dressant tant d'obstacles entre nous. Elle alléguait la volonté formelle de Dar-

geau, les réceptions nécessaires, les cours d'Odette... Est-ce que ces choses-là comptent quand on aime? Mais je sais maintenant qu'elle me fuyait...

Oh! c'est une chose horrible à penser qu'on s'est aimé et que l'on continue à se prendre les mains, à se regarder dans les yeux, à échanger les mêmes baisers, tandis qu'une si terrible résolution naît et grandit en silence dans le cœur de l'être adoré... Cela même est donc défendu à deux de ces pauvres êtres si malheureux, de s'unir pour ne faire qu'un? Cela aussi, cela même... Ils s'y obstinent pourtant, ils s'étreignent éperdument pour s'en donner l'illusion; ils mêlent les battements de leurs cœurs, mais leurs cœurs ne se confondent pas; leurs fronts se touchent, et leurs pensées restent étrangères l'une à l'autre, presque hostiles... Ils ont beau s'aimer, toujours un abîme est entre eux... Et voilà la dernière chimère à laquelle j'aurai cru.

Pourquoi une Providence ironique a-t-elle donné ce charme enivrant à tout ce qui commence? Je m'y suis laissé prendre encore. Il y avait dans ce renouveau d'amour qui fleurissait en moi, comme pour me cacher les approches de la vieillesse, une volupté d'abord si sereine et si pure!... Une volupté si tranquille, pas impatiente, qui ne réclamait rien, qui semblait pouvoir durer toujours sans rien demander d'autre que ce qu'elle avait. Les jours se succédaient presque pareils; mes visites, que la prudence rendait irrégulières au début, étaient devenues quotidiennes, et s'allongeaient

un peu chaque jour; nous n'éprouvions pas le besoin de nous cacher. Odette n'était jamais bien loin de nous, et lorsque nous nous promenions dans le parc, des jardins voisins, de la route même, on pouvait nous voir. Je ne donnais pas à Louise d'autre marque de tendresse que de lui baiser la main, le bout des doigts, bien respectueusement, quand j'arrivais et quand je partais. Seulement, sans que je puisse dire à quel moment et de quelle manière cela s'était fait, il était entendu maintenant que nous nous aimions.

Et cependant, je ne l'avais jamais interrogée, elle ne me l'avait jamais dit; mais cela allait de soi, comme une chose bien évidente et toute naturelle, et si sûre qu'on n'avait pas besoin de l'affirmer pour être certain de sa réalité; nous y faisions allusion sans même y prendre garde; elle était au fond de nos conversations, aussi visible que le sable au fond d'une eau claire; et quand nous nous taisions, elle remplissait le silence.

Cela a duré ainsi plusieurs semaines, plus d'un mois. Dargeau revenait de temps à autre troubler notre rêve de son agitation importune; il avait l'air d'un bourdon dans un rayon de soleil. Il repartait bientôt, tout à la joie de s'étaler dans la gloire épaisse de ses nouvelles fonctions, pérorant, inaugurant, banquetant, ravi de se faire voir et de s'offrir à l'admiration universelle, maintenant que les Cham-

bres en vacances ne tourmentaient plus sa poltronnerie. Il est de ces hommes qui aiment à être généreux en temps de paix. Avec cela, il sait jouir pleinement dans le présent. Voilà un garçon heureux : j'en suis tombé à ce point d'écœurement et de désespoir que je l'envie, et que si j'avais à choisir ma nature, je la voudrais semblable à la sienne.

Il ne s'occupait donc pas de nous. Il ne daignait pas s'inquiéter de sa femme qu'il paraissait juger irrémédiablement honnête, avec une nuance de mépris. Pour lui, ses facultés amoureuses étaient employées ailleurs, un peu partout, et il ne se donnait pas grand mal pour en faire mystère.

Quand il était là, Louise et moi, nous sentions, en face de l'intrus, notre amour plus présent et plus cher, plus resserré. Et rien qu'à la voir, pendant les repas qu'il emplissait de sa verve tapageuse et vulgaire, j'avais l'impression qu'elle se blottissait contre mon épaule.

Le temps devait s'écouler très vite, mais je ne le sentais pas fuir. Pour la première fois, depuis bien longtemps, je me trouvais délivré de cette cruelle angoisse de vieillir et de la double obsession de crainte et de désir qui a empoisonné toute ma vie. J'étais suspendu en une sorte de merveilleux équilibre.

Hélas! cette éclaircie de bonheur ne devait pas durer longtemps... Cela commença tout d'abord par un redoublement de passion, un besoin très vif de dire et de redire à Louise ma tendresse, et de surenchérir

chaque fois sur mes affirmations. Elle n'avait plus, comme au début, le pouvoir d'arrêter sur mes lèvres les paroles trop brûlantes, il fallait bien qu'elle les subît, et je l'en voyais toute troublée, moins de joie sans doute que de scrupule. Mais il était trop tard pour qu'elle se reprît et, après avoir commencé par une si implorante humilité, je commençais à abuser de l'autorité qu'elle m'avait donnée sur elle. Bientôt, il ne me suffit plus de lui dire que je l'aimais : j'exigeai qu'elle me répondît. Quelle faute et quelle grossièreté! Je la blessais à la fois dans sa délicatesse et dans sa conscience, et pour quel profit? Peut-être chez une femme un sentiment commence-t-il à perdre de sa force lorsqu'il s'exprime; il perd son charme de mystère. Et puis, les mots sont imparfaits, immobiles; une fois dits, ils restent là toujours les mêmes, sans pouvoir s'adapter aux nuances changeantes du cœur; et l'on sort peu à peu de la sincérité.

Mais une fois de plus j'étais gouverné par ce désir auquel je ne résiste pas, toujours prêt à sacrifier le bonheur acquis et certain à ma dernière fantaisie. Trois mois avant, je ne souhaitais rien, sinon que Louise me laissât la voir, l'entendre, et vivre dans son rayonnement. Elle me l'avait permis; elle avait reçu mes aveux sans les repousser, — ô joie inespérée! j'avais pu voir qu'elle m'aimait. Et maintenant, tout cela n'était rien, si je ne lui arrachais pas encore et sans cesse des protestations qui n'étaient jamais assez

passionnées à mon gré. Parfois sa fierté se révoltait; je lui en voulais alors presque avec méchanceté, j'affectais une grande froideur; une fois même, pour la faire souffrir, je m'imposai de rester deux jours sans venir et j'eus la joie de voir que, toute inquiète et ne sachant que penser, elle fit prendre indirectement de mes nouvelles. Je revins, honteux de ma dureté, repentant; je lui demandai pardon, je lui jurai de ne plus me laisser aller à ces excès d'exigence où mon imagination m'entraînait...

J'étais sincère et je tins parole pendant huit jours. Puis de nouveau l'obsession reparut, lancinante. Pourquoi se dérobait-elle toujours ainsi à mes questions? Que pouvaient lui coûter les paroles, si elles n'exprimaient que la vérité?... Non, non, dans cette réserve, dans ces réticences, s'enveloppait le scrupule d'une âme loyale qui répugnait au mensonge. Louise ne m'aimait pas! Je n'étais pour elle qu'un bon ami dont elle supportait la présence et la conversation, que peut-être elle avait rêvé de soulager, avec la charité d'une infirmière spirituelle; mais elle ne m'aimait pas d'amour et le peu qu'elle m'en avait dit n'était que pour me calmer; cela faisait partie de ma cure morale...

Ces idées me hantaient d'autant plus cruellement que je les enfermais en moi, afin de tenir ma promesse. Seul dans mon jardin j'en parcourais indéfiniment les allées, tout entier livré au mal qui me

rongeait. La nuit, les heures torturantes de l'insomnie passaient avec leur implacable lenteur sans me laisser un instant de relâche.

Louise s'affligeait de mon silence et de mon visage assombri, et voulait en savoir la cause. Je résistais d'abord, jusqu'au moment où, à bout de forces, je laissais mes soupçons faire explosion, en un long monologue d'une âpre injustice. Elle m'écoutait les yeux pleins de larmes, en murmurant : « Que vous me faites de peine!... Que vous me faites de peine!... » Je finissais par avoir honte de moi-même et je lui faisais grâce... Je le croyais... Nous goûtions une accalmie de quelques jours, si douce parfois que notre bonheur semblait fondé pour l'éternité... Et je recommençais...

Tout était prétexte à ma jalousie. Une courte maladie d'Odette me mit au supplice. J'aurais voulu que sa mère ne la soignât pas, qu'elle n'en fût même pas préoccupée. Je lui fis une scène de violents reproches parce que, affolée par quelques paroles imprudentes du médecin, elle redoutait une appendicite et voulait rentrer tout de suite à Paris pour l'opération. Ce jour-là, je sentis qu'elle se révoltait. Je partis dans une sombre fureur que je dirigeais contre elle aussi bien que contre moi : « Je lui suis odieux!... Je lui suis odieux!... » me répétai-je...

Et dans tout cela, toujours, je n'ai pensé qu'à moi, empoisonnant mon amour de rancune parce qu'elle

ne me rendait pas heureux. Il y a des moments où je me fais l'effet d'un monstre, comblé par la nature, et capable de créer du malheur avec tout.

Une idée fixe ne tarda pas à s'emparer de mon esprit. En opposition avec toutes les femmes que j'avais connues, Louise n'avait jamais cessé de représenter pour moi la candeur, au sens latin du mot, ce qui est entièrement blanc, immaculé, l'être immatériel qu'aucune pensée grossière, même fugitive, qu'aucun désir impur ne pouvait effleurer. A aucun moment de mon existence, les pesantes joies d'un plaisir à peine supérieur à la débauche n'avaient réussi à étouffer tout à fait cette aspiration vers l'amour idéal, affranchi de la servitude des sens, élan de l'âme, extase et prière du cœur. Quand j'avais retrouvé Louise, non moins candide qu'autrefois, et plus sacrée pour avoir souffert, pas un instant la pensée de la vulgaire et charnelle aventure n'avait souillé ma tendresse rajeunie. Ce n'est pas assez de dire que je l'aimais avec la plus haute partie de moi-même; je m'étonnais auprès d'elle de sentir tressaillir en moi quelque chose de meilleur que moi.

Ce fut la suprême invention de mon inquiétude et de ma jalousie de me représenter comme la seule preuve certaine d'un amour unique, total, incomparable à un autre, celle-là même que j'avais demandée à tant de femmes incapables d'un sentiment profond.

« Après tout, pensais-je, Louise ne me donne rien de plus qu'à sa fille, à ses amies, à l'un quelconque des êtres qui se partagent son affection... Si les paroles diffèrent un peu, le fond est le même. Elle ne ressent rien de ce que je ressens. Elle ne l'imagine même pas. Pendant que je pense à elle, jour et nuit, que je me ronge de désir, d'inquiétude et d'attente, elle continue de vivre sa vie paisible, où elle m'a fait une place parmi les œuvres de charité; la mélancolie n'est chez elle qu'une forme de la sérénité, le poétique vêtement d'un bonheur tranquille, ignorant de la passion. A vrai dire, elle se suffit parfaitement à elle-même, elle n'a besoin de personne, de moi pas plus que d'aucun autre. Et je lui offre l'amour de toute ma vie, le sacrifice de mes ambitions, la fièvre de mes veines, — en échange d'un peu de pitié... »

Ces pensées, où je me complaisais avec une rage maladive de destruction, finissaient par aviver en moi une douleur si aiguë et si insupportable que je me révoltais brusquement en criant : « Non, cela n'est pas! Cela ne peut pas être! Louise m'aime, elle m'aime d'amour, j'en suis sûr... Mais une preuve!... Qu'elle m'en donne une preuve seulement! Après, je ne douterai plus... »

Et, bien qu'avec une obscure conscience de ma folie, je commençais à m'abandonner à la pente de ma nature, qui se laisse hypnotiser par son désir, ne veut plus voir que celui-là, et se représente tous les biens

comme subordonnés à un seul — le dernier qu'elle souhaite. Il semble que l'activité du monde soit comme suspendue, et toutes mes puissances de pensée, de jouir, de vouloir annihilées, tant qu'une certaine condition ne sera pas réalisée... Ainsi, rien ne comptait plus pour ma passion exaspérée, si Louise n'en venait pas à me traiter autrement qu'en ami — et ne se dépouillait pas de ce rayonnement idéalement pur pour lequel je l'avais aimée...

De même que l'eau jetée sur un brasier l'avive d'abord, de même tout ce qui aurait dû m'arrêter me poussait au contraire plus avant. Je savais d'avance que Louise ne me pardonnerait pas de l'avoir entraînée à ce qui était, pour sa conscience si pieuse, le mal, le suprême péché. « C'est donc, me disais-je, qu'elle me préfère une idée abstraite, je ne sais quel fantôme de devoir et de vertu — moins que cela, le repos de son âme timorée... L'amour est la seule religion de ceux qui aiment; et ils ne connaissent plus d'autres devoirs que ceux de l'amour, d'autre péché que de refuser quelque chose à l'amour... »

J'enfermais en moi-même ces réflexions, d'autant plus cruelles qu'elles étaient muettes. Je mettais ma fierté à ne rien solliciter. Et aussi j'aurais eu honte de ce qu'il fallait dire; je n'aurais su quels mots employer... Seulement, auprès d'elle, j'affectais de plus en plus de ne pas croire à son affection, et tout, dans mon attitude, dans mes paroles, lui donnait à penser

que j'étais horriblement malheureux, et malheureux par elle... Elle s'ingéniait, pourtant, pauvre Louise, à ramener un peu de douceur dans mon cœur ravagé; son orgueil de femme s'humiliait devant moi; elle n'attendait plus que je lui « fisse la cour », elle me prodiguait les tendres assurances, la chaste caresse de ses yeux. Elle ne manquait jamais d'insister sur tout ce qui pouvait me rendre confiance en moi-même, me forçant à me souvenir de mes plus beaux succès... Ensuite, elle appelait le passé à son secours, ce passé qu'elle avait voulu d'abord écarter de nos entretiens. Elle se plaisait à évoquer notre première rencontre dans l'église de Verceil; et nous y retournâmes ensemble, un soir, à la même heure et presque au même moment de l'année. — « Ah! je ne puis plus prier comme en ce temps-là!... » me dit-elle en sortant, et levant sur moi ses beaux yeux où je lisais une tristesse, un regret, un reproche qui était un aveu... Et moi-même, si je fis sur le seuil le signe de la croix avec l'eau bénite que j'avais prise de ses doigts, ce fut pour répéter le geste ancien, et accomplir en quelque sorte un rite d'amour, mais sans rien de cette religiosité naïve qui s'était émue naguère dans les profondeurs de mon âme à voir Louise prier, dans l'ombre du pilier, le regard fixé sur des visions d'au-delà...

Elle me disait la triste histoire de son mariage voulu, préparé, rendu inévitable par sa mère... Lorsque, peu de semaines après ses fiançailles, j'étais revenu pour

lui jeter le cri dont j'étouffais, elle avait eu la révélation brusque de l'amour; elle avait compris du même coup, et ce que j'aurais pu lui donner, et ce que Dargeau ne lui donnerait jamais. Elle avait enfoui bien au fond de son cœur ce secret; de ce jour-là, elle avait commencé à souffrir — et depuis, elle n'avait jamais cessé...

— Et lors de mon premier duel, quand vous avez arrêté votre voiture et acheté un journal, était-ce à cause de moi?

— A cause de vous... Jamais je ne vous ai perdu de vue. Sans bien savoir le détail de votre carrière, — car je défendais à mon mari de me parler de sa politique, — j'éprouvais une fierté de vos succès, et de vous voir grandir... Et souvent, je me demandais : « S'il se souvient encore d'autrefois, qu'en pense-t-il? A-t-il gardé en lui un coin pour le souvenir?... »

Dans la douceur de ces entretiens, mon amertume se fondait. Je détestais alors les pensées de ma solitude. Une fois, vaincu par sa tendresse, à bout d'émotion et de remords, je ne pus réprimer un sanglot... Et puis, je me mis à pleurer, comme un enfant, de grosses larmes pressées.

— Mon Dieu, qu'avez-vous?... Qu'avez-vous? disait-elle. Je vous ai fait de la peine...

Je prenais ses mains et je les portais à mon front pour le rafraîchir... Je les portais à mes yeux pour essuyer mes larmes...

Ces crises étaient suivies d'une accalmie... Ensuite, l'idée fixe réapparaissait, si dominatrice qu'elle commençait à se trahir dans mes propos, et que Louise en tremblant soupçonnait ce que j'allais exiger d'elle...

Une après-midi, vers le milieu de septembre, nous avions gagné au fond du parc un rond-point un peu élevé qui dominait la campagne, cherchant un air plus vif, car l'atmosphère immobile et lourde du temps d'orage nous oppressait. Nous parlions à peine, et nous étions assis loin l'un de l'autre, évitant de nous regarder, comme deux enfants fâchés. Je traversais l'une de ces périodes de découragement, où je n'essayais plus de lutter contre l'invasion du désespoir, où je ne trouvais d'autre soulagement à mon malheur que de la rendre malheureuse comme moi. « Elle ne m'aime pas! Elle sera toujours incapable de m'aimer!... » pensais-je... « En ce moment, où je suis torturé par la souffrance, elle est là, froide et indifférente... et si je lui demandais de me prouver que je suis pour elle autre chose qu'un étranger, elle me repousserait avec horreur... »

Sa voix s'éleva comme pour me démentir :

— A quoi pensez-vous, mon ami? Pourquoi donc avez-vous toujours cet air si triste? Vous ne savez pas quelle peine cela me fait de ne pouvoir rien pour vous rendre heureux... J'avais espéré mettre au moins un

peu de douceur dans votre vie... et je ne puis même pas cela... Je vous aime pourtant, plus que tout au monde... Je vous aime autant et plus qu'on ne peut aimer...

Je secouai la tête sans répondre.

— Vous ne le croyez pas?... Allons, vous êtes dans l'une de vos heures noires. Il faut chasser cela...

— Je suis, au contraire, dans une heure de lucidité...

— Oh! mon Dieu, dit-elle en se levant, et son visage exprimait une peine extrême, je ne veux plus vous entendre dire cela! C'est trop injuste et trop cruel!

Elle vint à moi, me prit les mains, et me força à la regarder en face.

— Vous n'avez pas le droit de parler et de penser comme vous le faites, reprit-elle avec véhémence. Non, vous n'en avez pas le droit! Je suis toute à vous et vous le savez bien...

— Oui, toute à moi par la pitié, par le besoin de panser des plaies... Toute à moi comme à n'importe lequel de vos pauvres ou de vos malades...

Elle ne paraissait pas m'entendre et répétait d'une voix égarée :

— Si, toute à vous... toute à vous...

Je tenais dans les miennes ses mains que je sentais glacées. De lourdes gouttes d'eau tombèrent sur nous. L'atmosphère était devenue plus accablante encore, et

l'on se sentait défaillir d'énervement et d'angoisse dans l'attente de l'orage imminent...

— Est-ce vrai, Louise?... Est-ce vrai?

Et je l'attirais contre moi, je la serrais passionnément dans mes bras, couvrant de baisers ses yeux, son front, ses lèvres.

La pluie brusquement ruissela en une terrible averse. En un instant, elle nous aurait transpercés...

— Nous n'avons pas le temps de rentrer à la maison, dis-je, courons jusqu'au pavillon...

Je la soulevai dans mes bras. Les siens se nouèrent à mon cou. Elle s'abandonnait. Je me sentais pris d'un vertige. En quelques enjambées, je gagnai le pavillon.

— Oh! Louise... ma Louise... ma Louise chérie... répétais-je sans pouvoir dire autre chose...

Pâle comme une morte, elle me rendait mes caresses en silence et avec une effrayante exaltation... Ses yeux agrandis contemplaient fixement quelque chose dans l'espace... Elle semblait avoir pris une résolution désespérée. Elle murmura d'une voix à peine distincte :

— Le croiras-tu encore, malheureux, que je ne t'aime pas?

Et ce jour-là s'accomplit ce qui devait nous séparer à jamais.

C'est un mois environ après la scène dont je viens de parler que j'ai reçu sa lettre, sa terrible lettre. L'été

s'était achevé dans une angoisse fébrile où je voulais voir l'ivresse de la passion. Mes rapports avec Louise s'étaient complètement transformés. Il ne nous arrivait plus jamais de causer comme nous le faisions quelques semaines auparavant, avec un tendre abandon, trouvant inépuisablement des choses à nous dire, nous laissant aller au cours heureux de notre fantaisie, comme une barque légère sur un beau fleuve. Non, nous ne parlions plus qu'avec effort et sans joie : tous les sujets nous étaient indifférents, même nos chers souvenirs, hormis un souvenir récent dont nos paroles s'écartaient avec terreur et qui pourtant ne quittait pas notre pensée. Avions-nous exalté ou blessé à mort notre amour? Cette question nous hantait l'un et l'autre et nous n'en disions rien.

Souvent notre oppression était telle et le mensonge de notre conversation si évident et si cruel que nous prenions le parti de nous taire, et nous restions là, assis l'un près de l'autre, osant à peine nous regarder. Chaque minute qui s'écoulait rendait ce silence plus effrayant et plus accusateur. C'était comme si une voix formidable nous eût crié : « C'est fini! Vous ne vous aimez plus! Vous ne vous aimerez plus jamais! Allez-vous-en! Tout est fini!... » Pour ne pas entendre cette voix, j'appelais : « Louise!... » Elle fixait sur moi son regard avec le même air étrange de soumission désespérée que je lui avais vu dans le pavillon. Je lui disais : « Comme je t'aime... » ou : « Comme nous sommes

heureux... » ou quelque chose de semblable à quoi elle essayait de répondre par un sourire. Et je n'ai rien vu de plus navrant que ce sourire qui s'efforçait de détendre et d'adoucir sa pauvre figure crispée, luttait un instant contre la tristesse morne inscrite sur ses traits, et disparaissait bientôt, vaincu et découragé.

Alors, pour ne pas en voir davantage, pour chasser l'abominable oppression, j'allais à elle ; je prenais dans mes mains sa chère tête maintenant toujours fiévreuse et je baisais longuement ses paupières meurtries par les nuits sans sommeil. Elle se laissait faire, sans révolte, sans volonté. Nous négligions même les précautions les plus élémentaires : Odette, une femme de chambre pouvaient entrer... Mais il semblait que tout lui fût indifférent. Je redoublais mes caresses, plus habiles que les regards ou les mots à maintenir l'apparence de l'amour, et à en prolonger l'illusion... « Ma chère, ma chérie, ma bien-aimée... » disais-je en l'embrassant. « Maintenant, rien ne nous sépare plus, tu es toute à moi, nous sommes parfaitement heureux... » et je savais que je mentais.

Elle ne me résistait plus. On aurait dit que tous ses ressorts intérieurs s'étaient brisés; sans personnalité, elle s'abandonnait comme un automate docile à ma volonté... Seulement, une ou deux fois, je surpris dans ses yeux un éclair qui ressemblait à de la haine.

Alors, je me mis à penser que tout le mal venait de cette vie double, qui nous déchirait, et qui renouvelait

à chaque instant en elle l'impression du devoir trahi... Pourquoi n'avions-nous pas le courage de notre amour? Il fallait qu'elle s'arrachât à son milieu... Oui, fuir l'odieux Dargeau, laisser même cette Odette dont les treize ans commençaient à s'étonner, à comprendre... Nous sauver loin, très loin, nous cacher... Ne vivre plus que l'un pour l'autre, oublier tout le reste...

Louise me laissait dire sans une objection, paraissait presque m'approuver... Mais quand je la pressais d'en finir, de fixer une date, elle se dérobait.

Nous devions rester à Verceil au moins jusqu'à la Toussaint, lorsque brusquement, dans les premiers jours d'octobre, elle me déclara qu'elle allait rentrer à Paris. J'essayai de l'en dissuader, mais je ne pus rien gagner sur elle. Après l'abandon et l'indifférence désolée des derniers temps, elle s'était raidie dans une résolution obstinée, d'autant plus inexplicable que les motifs en paraissaient plus futiles : exigences de Dargeau, cours d'Odette, dont il n'avait encore jamais été question. A mes instances, elle se bornait à répondre : « Il le faut... » d'un ton inaccoutumé, presque inspiré, comme si une exigence mystique s'était cachée sous l'insignifiance des prétextes... Si bien que, pour ne pas m'exposer davantage à un refus bizarre et irritant, je dus me résigner.

— Au moins, lui disais-je, laisse-moi le temps de

louer un appartement où nous pourrons nous voir... Sachons comment nous retrouver...

— Nous en parlerons là-bas, disait-elle. Pour le moment il faut que je parte... Il le faut...

Et nous partîmes.

Dès notre arrivée à Paris, je me présentai chez elle : on me répondit qu'elle était absente. Je revins : même réponse. Je lui écrivis pour lui offrir un rendez-vous : elle me reçut en présence d'Odette qu'elle ne voulut pas renvoyer un instant. Cependant, au moment où je me levais pour partir, irrité, blessé, elle me dit à voix basse :

— Promettez-moi de ne pas revenir avant samedi... Promets-le-moi, je t'en prie... Je t'expliquerai...

Je compris que j'essayerais en vain de lui résister, et je promis.

La veille du jour fixé, je reçus par la poste cette lettre d'adieu, dont chaque mot, éternellement, restera gravé dans ma mémoire... Je me précipitai chez elle. « Madame venait de partir pour le Midi avec Mlle Odette. »

Oh ! je ne me suis pas résigné tout de suite... Je ne voulais pas croire que cela fût possible... Je la reverrais, je saurais bien lui dire les mots qu'il fallait pour la convaincre, pour la reconquérir... Sans doute, mes exigences l'avaient effrayée... Elle n'avait pas voulu me sacrifier sa fille... Mais je consentirais à tout... à

tout... je me contenterais des heures, des minutes qu'elle voudrait bien me donner... Même, je ne serais plus pour elle qu'un ami absolument respectueux... Tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle me laissât la voir encore... Ainsi un condamné à mort accepterait n'importe quel sort, afin qu'on lui fît grâce de la vie.

A Saint-Raphaël, où j'avais couru sur ses traces, j'appris qu'elle était descendue dans la propriété d'une de ses tantes, une très belle propriété dont le parc descend jusqu'à la mer. Je m'y présentai. Elle était souffrante, le médecin lui défendait de recevoir qui que ce fût. Je m'en allai sans laisser mon nom. Des chemins d'alentour, d'un hôtel voisin où je louai une chambre tout exprès, j'essayai de plonger mes regards jusqu'à la maison. Mais les rideaux épais d'une verdure encore vivace, des pins, des palmiers, gardaient jalousement le secret de sa demeure. Je passai des journées en observation auprès de la grande grille, puis auprès d'une porte dérobée que j'avais découverte et qui s'ouvrait du côté de la mer. Mais jamais je ne la vis sortir. Une femme de chambre, interrogée, me dit que sa maîtresse ne descendait même pas dans le jardin. — Se souvenait-elle de Verceil? avait-elle peur de s'y laisser surprendre? Elle passait toutes ses journées dans sa chambre; elle paraissait très malade et très triste.

Je lui écrivis, à plusieurs reprises, des lettres sup-

pliantes, désolées, sans obtenir de réponse. Je m'entêtais à rester cependant, parfois imaginant des projets insensés, plus souvent me confiant au hasard, attendant une circonstance favorable qui finirait bien par me mettre en sa présence. Et puis, tant que je restais là, à guetter, à défendre ma chance, tant que je ne consentais pas à désarmer, tout n'était pas perdu ; sur la pente du gouffre, je me cramponnais à une petite touffe d'espérance.

Un soir, trois semaines environ après mon arrivée, j'errais, à la tombée du jour, dans un petit chemin désert d'où je découvrais l'entrée de l'église. L'angélus sonna. Quelques personnes sortirent. L'une d'elles, enveloppée d'un châle sombre, et la figure même presque entièrement cachée, venait vers moi. Je la regardais distraitement, quand je la vis s'arrêter soudain, hésiter, puis reprendre sa route, mais la tête baissée, le corps courbé comme une vieille femme, plus voilée et plus mystérieuse encore... Je n'avais distingué aucun de ses traits, je ne pouvais même reconnaître, dans les plis de son châle, sa silhouette, mais une certitude aiguë m'entra d'un seul coup dans le cœur comme une lame : c'était Louise!

Je ne bougeai pas tout d'abord, haletant, bouleversé et les mains si crispées que mes ongles m'entraient dans les paumes. Elle se glissait furtivement le long du talus, cherchant à se confondre avec l'ombre. Elle m'avait vu, puisqu'elle avait hésité... mais elle devait

espérer que je la laisserais passer sans la reconnaître. Quand elle fut tout près, je fis un pas qui me mit en face d'elle, et je lui dis simplement :

— Louise!

Elle s'arrêta; ses deux mains qu'elle tenait jointes sur sa poitrine se séparèrent, son châle s'ouvrit.

Le visage que j'aperçus alors était si ravagé par la souffrance que sans la certitude impérieuse de mon cœur, je n'aurais pu affirmer que c'était bien celui de Louise. Tous les traits étaient creusés profondément, les joues amaigries, les lèvres sans couleur... Mais ce qui m'effrayait surtout, c'était les yeux. Agrandis d'un large cerne noir, énormes, enfouis dans leurs orbites, presque hagards, ils exprimaient une telle immensité de douleur et de désespoir, que ma colère, ma passion, tout se fondit en une pitié infinie, et les larmes vinrent brouiller mon regard... Une ou deux minutes s'écoulèrent de la sorte, sans que nous pussions prononcer un mot... Enfin, d'une voix très basse et confuse, elle murmura quelque chose que je n'entendis pas. Sans force, sans courage, je restais immobile en face d'elle. Elle parut faire un grand effort, et, un peu plus distinctement, elle balbutia :

— Je vous en supplie...

Devant ce pauvre être désarmé, rendu, et qui demandait grâce, pour la première fois de ma vie peut-être je m'oubliai moi-même. Surprise et brisée d'émotion elle semblait à ma merci. Je pouvais encore

la ressaisir, lui imposer ma volonté à force de violence et de passion, qui sait? la décider à partir sur-le-champ avec moi... Si je la laissais passer, je perdais ma suprême chance, et c'était fini... Je compris tout cela en une seconde, mais une force obscure l'emporta... J'eus pitié de la voix suppliante, du beau visage torturé — et je m'écartai sans rien dire.

Louise s'éloigna d'un pas chancelant, disparut dans la nuit...

Et je ne l'ai plus revue.

X

Presseval, septembre 1903.

Après un an d'inutiles voyages et d'impuissante agitation, je viens me réfugier dans le silence de Presseval. Je suis arrivé hier. J'ai fait à pied depuis la gare cette route bordée de souvenirs qui conduit à ma maison. J'ai retrouvé sans joie, sans émotion attendrie, mais avec une sorte d'accablement paisible, mon paysage familier : le ciel gris, les collines tranquilles, l'horizon couronné de bois, toute cette nature qui me séduit par je ne sais quel aspect de repos et d'éternité' — mensonger comme tout le reste.

Novembre.

C'était la Toussaint, hier. A Presseval, la coutume est de sonner le glas, la veille de cette fête, toute la soirée, depuis six heures jusqu'à onze. On n'imagine pas quelle désolation se répand sur la campagne avec

ce tintement funèbre. La voix des cloches est humaine, c'est un sanglot. J'étais sorti, je marchais à l'aventure, quand la nôtre a commencé de gémir. D'abord, je n'y ai pas pris garde. Bientôt sa plainte continue m'étreignait d'une telle angoisse que je pressais le pas pour rentrer. Dans la maison, de pièce en pièce, elle me poursuivait de ses coups répétés, réguliers, lents, inexorables. En passant près du piano, dans le salon, j'ai entendu certaines notes vibrer. Dans mon cœur aussi, il y avait des cordes qui vibraient à se briser. Je n'ai plus résisté à cette hantise de deuil et ma pensée s'est tournée vers mes morts.

Mes parents reposent dans le cimetière du village; c'est là que je suis venu enterrer ma mère, il n'y a pas bien longtemps, hâtivement, presque distraitement, entre deux discours à la Chambre, avec des larmes prêtes à sécher. Avant-hier, je n'ai pas voulu que la cloche de l'église fût toute seule à pleurer sur eux. Je suis ressorti et j'ai gagné le cimetière. Des fossoyeurs y creusaient une tombe, la grille était ouverte. J'ai cherché à tâtons notre caveau de famille. Je l'ai cherché en vain. La nuit était noire, sans lune, sans une étoile. Je me suis trompé d'allées, puis, revenant sur mes pas, me trompant encore, je m'égarai dans ce cimetière minuscule...

Honteux d'ignorer où reposait ma mère, je n'osai pas me renseigner auprès des fossoyeurs et, accoté au mur, immobile, j'essayai en vain de faire revivre en

moi les figures trop oubliées, et ma tendresse d'autrefois. Après un quart d'heure d'une méditation glacée, il m'a fallu rentrer sans avoir pu pleurer. Comme ils sont morts, morts en moi!... Ou plutôt, c'est mon cœur qui ne bat plus. Je me souviens d'avoir ri, enfant, avec mes camarades, un jour qu'un prédicateur nous parlait du *cadaver ambulans* de l'Écriture. Un cadavre ambulant... Ces mots me reviennent en mémoire, à quarante ans de distance; je me les applique à moi-même et je les trouve d'une atroce vérité.

Le glas tintait toujours... Oh! le mauvais sommeil dont j'ai dormi cette nuit-là, sommeil troublé de rêves où ceux que j'ai perdus me réapparaissaient, m'appelaient, m'obsédaient de leurs paroles et de leurs regards de reproche... Et puis j'ai vu les yeux si tristes de Louise — hélas! vivante, et plus que morte...

Au petit jour, j'ai pris le train pour Paris. Là aussi, les cloches sonnaient à toute volée, les fidèles se hâtaient aux abords des églises. A la porte du cimetière Montparnasse une foule vêtue de noir défilait entre les marchands de couronnes campés sur le trottoir. J'entrai. Autour de moi, des hommes, des femmes tenant des enfants par la main s'agenouillaient sur des tombes avec de grands signes de croix. L'immense cimetière semblait se réveiller de sa torpeur. Un piétinement confus, le froissement des voiles de crêpe, des murmures, des prières, quelquefois un sanglot

formaient une musique désolée où je trouvais une douceur.

Avec des fleurs, je gagnai la tombe de mon fils : *Paul Lescœur, 31 mai 1901*. Mon Dieu, celui-là, je ne l'ai pas oublié, je vois toujours sa petite figure crispée qui demande grâce, son regard, dans le délire, qui me cherche sans me reconnaître, puis la pâleur livide et l'immobilité de la fin... Sur la pierre sont gravés ces mots : *Requiescat in pace*... La paix... Tandis que je regagnais Presseval, ce beau mot m'obsédait. En jouis-tu, au moins, me disais-je, toi, pauvre petit, mort avant de savoir rien de la vie? Ah! tu as bien fait de ne pas attendre davantage. Presque à ton âge, déjà, je me souviens qu'il commençait à brûler mes veines, le poison de la convoitise et du désir... Ardeur sans mesure apportée à mes jeux, aux luttes scolaires, inquiétude et volupté poignante des soirs d'automne, attente anxieuse de la vie, de quelque chose de mystérieux et d'immense qui devait me combler... Par éclairs m'apparaissait la vanité de mon attente...

Un jour, ayant choisi la gloire militaire, j'imaginai joyeusement son aurore... D'abord, je taillais à grands coups de sabre de fabuleuses colonies en Afrique, en Asie, jusqu'aux Indes... Puis c'était la grande guerre contre l'Allemagne; je commandais les armées de la France et bientôt je signais la paix dans Strasbourg reconquise... Ensuite, le retour triomphal à Paris,

parmi la frénésie des acclamations, — et l'Empire... Ici, à l'apogée de mon destin, je me souviens que je m'arrêtais, décontenancé... Que faire? Que souhaiter encore? Entasser des victoires? Agrandir mon empire? Mirages de plus en plus semblables et monotones que je franchissais d'un coup d'aile. Accablé de ma toute-puissance, je promenais sur la terre un regard d'effroi... Hé quoi? il n'y avait plus assez de gloire pour moi sous le soleil?... Alors je ne trouvais pas d'autre dénouement digne d'une si magnifique histoire que de mourir en pleine jeunesse, en pleine force, en pleine illusion de bonheur, avant d'avoir connu le néant de toutes choses...

Et, si petit que je fusse, je méditais avec un commencement d'épouvante sur la nécessité de ce dénouement... Était-ce donc là l'achèvement, le couronnement de toutes les féeries? La seule réalité digne des empereurs et des héros?... La mort! Mais elle était promise à tous, aux plus misérables aussi... A quoi bon se préoccuper des splendeurs ou des pauvretés du chemin? A quoi bon exalter en soi l'ivresse du désir, si l'on ne désirait jamais, sous la magie éblouissante du rêve, que cette grande mort toute noire et toute glacée?

L'éclair de vérité sinistre s'éteignait bientôt et je recommençais à gravir en pensée tous les calvaires de l'espérance, jusqu'au jour où, devenu homme, je les ai gravis en vérité, sur mes genoux déchirés et sur mes mains sanglantes.

Maintenant, même, si las que je sois, je sens avec terreur un je ne sais quoi d'invincible qui s'acharne à palpiter en moi, une âme pantelante et déchirée qui espère...

Ah! comme je rêve souvent — mon dernier rêve — du silence et de l'insensibilité éternels, du repos délicieux du néant!... Je voudrais mourir, mais j'ai peur. Je me méfie des phrases, du *grand sommeil*, de *la paix du tombeau*... Des mots!... Que me font l'immobilité de mon cadavre, ou son repos, ou sa pourriture, si je porte ailleurs ma faculté de souffrir?... C'est mon angoisse que je voudrais tuer.

Hélas! Comment savoir? Comment interroger ceux qui sont couchés sous la terre? Oh! pauvres morts, si vous désiriez encore!...

Encore et toujours ma pensée parcourt le même cercle, refait le même voyage, de mon enfance qui s'éloigne, à la mort qui vient vers moi... Que de vœux inutiles, que d'efforts impuissants!...

Il est de nos désirs comme de notre respiration. Nous aspirons l'air violemment : quelques instants de retard nous coûteraient la vie... A peine est-il entré dans nos poumons que nous nous hâtons de le rejeter. Et ainsi de suite jusqu'au moment suprême qu'on appelle *le dernier souffle*...

Pour moi, voici que j'ai tout désiré, tout imaginé, tout tenté, sans pouvoir me satisfaire. Être satisfait,

dire : assez?... Mais non, ce n'est pas assez, jamais assez, et même quand c'est trop, ce n'est pas encore assez...

Matin et soir, j'entends tout près de moi tinter l'angélus dans le vieux clocher. Il distribue aux âmes levées vers lui la manne immatérielle de l'espoir et de la paix... Moi je l'entends comme un appel dont je ne suis plus digne, comme la voix d'une patrie perdue. Et j'aimerais mieux qu'il ne sonnât plus jamais, qu'il me fît grâce, deux fois le jour, de son obsession douloureuse. Pour nous qui ne croyons plus, tous les angélus sont des glas.

Décembre.

Le vieux curé de Presseval vient de mourir, à soixante-seize ans, impotent, à demi aveugle, après trente-quatre années de ministère dans la même paroisse. Je me souviens de l'ironie paysanne avec laquelle il me répondait jadis, un jour que je m'apitoyais sur son isolement :

— Que voulez-vous, monsieur le député? J'ai le bon Dieu, cela me suffit. Un pauvre curé comme moi ne peut pas être bien exigeant.

Sa dernière œuvre pie aura été d'essayer de me convertir. En me voyant revenir au gîte, meurtri et

désabusé, il s'était dit sans doute que l'heure était venue, et, avec ce mélange de déférence excessive et de hardiesse qui caractérise les prêtres rustiques, il est venu plusieurs fois, tout perclus qu'il était, me parler de mon salut éternel. Et je l'ai laissé dire, afin de ne pas faire de peine à ce vieillard simple et bon. Qui sait, d'ailleurs, qui sait?... Sa foi naïve est touchante.

Je suis allé à son enterrement; tout le village se pressait dans l'église, même les mal-pensants, ceux qui jadis votaient pour moi. Les chantres, de leurs voix rauques ou nasillardes, braillaient les chants liturgiques, si étrangement beaux, le *Kyrie*, le *Dies iræ*, le *Libera*... Il passe là une douleur plus qu'humaine. S'il y a un Dieu, de tels cris doivent aller jusqu'à lui. Dans l'état de tension où je suis, je n'ai pu supporter leur plainte déchirante. La tête cachée dans mes mains, je me mis à pleurer, non pas sur le curé, mais sur moi, sur ma vie absurde et dévastée.

Demain... Demain... j'ai toujours attendu demain et je l'attends encore... Je n'ai fait que cela toute ma vie. Pourquoi, mon Dieu, ce sentiment d'inquiétude et d'attente, seule réalité permanente et indestructible au fond de mon être? Pourquoi, si j'attends le néant? Pourquoi la cruauté inutile de cette duperie? Pourquoi cette attirance du vide?

L'hiver s'avance. C'était hier Noël, et voici la nouvelle année qui vient. Je reconnais au passage toutes les occasions d'impressions, si vives autrefois, d'allégresse, d'espoir... Il n'y a presque aucune année que je n'aie accueillie joyeusement, comme une promesse : « Toi, disais-je, tu me donneras telle ou telle chose que je désire : l'amour, la gloire, l'argent, la volupté... » A toutes, je demandais le bonheur. Elles ont passé; elles m'ont tout pris, l'une après l'autre : ma jeunesse, ma force et mes illusions, sans me donner le bonheur en échange. Et je ne puis m'empêcher de le demander encore honteusement, tout bas, à celle-ci...

Oh! tourment d'une pensée qui ne me fait pas grâce et dont rien ne vient me distraire! On dirait que le monde extérieur a cessé d'exister. Il n'y a plus de vivant, dans le cadre morne et muet de l'univers, que ce tête-à-tête angoissant entre l'inconnu et moi qui l'interroge. Est-il possible que cette apparence aussi ne recouvre que le néant, et que ce tête-à-tête soit une solitude?...

Dans la chambre où ma mère est morte, où rien n'a été changé, depuis dix ans, j'ai trouvé un vieux petit livre, mal relié, usé, jauni, une *Année spirituelle* que je lui voyais sans cesse entre les mains et dont chaque feuillet a été froissé par ses doigts. Je respectais cette relique, comme une chose familière à celle

que j'avais aimée, mais tout à fait morte avec elle, un peu de poussière mêlée à sa poussière.

Et puis, ces jours-ci, j'ai ouvert le vieux livre avec une curiosité inquiète, un peu découragée d'avance, tant je suis accoutumé à ne trouver que le vide partout où je cherche la substance. A chaque jour de l'année sont consacrées deux ou trois pages qui commencent invariablement par ces mots : « En ce jour, on fait la fête de... » Suivent quelques lignes très succinctes sur la vie des saints que révère l'Église et l'énumération de martyres affreux et d'héroïsmes inouïs.

Tout cela ne peut plus guère nous toucher, il me semble; c'est si loin de nous, ces persécutions, ces supplices... Histoire merveilleuse, histoire morte, d'un autrefois vraiment trop différent d'aujourd'hui. Et je tournais les pages distraitement, lorsque mon regard tomba sur une longue citation de Fénelon qui me frappa par son éloquence et plus encore par l'application précise que je m'en faisais à moi-même. La voici :

« ... Aveugles tous ceux qui se croient sages, et ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ. Ils courent dans une nuit profonde après des fantômes. Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux; *et ils espèrent le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables*... »

Je relus plusieurs fois ces derniers mots, dont la vérité, illustrée par toute ma vie, me parut saisissante.

« ... Ce qu'ils n'ont pas les afflige, ce qu'ils ont ne

peut les remplir ; leurs douleurs sont véritables ; leurs joies sont courtes, vaines et empoisonnées. Elles leur coûtent plus qu'elles ne leur valent ; *toute leur vie est une expérience sensible et continuelle de leurs égarements, mais rien ne les ramène...* »

Quel saisissement pour un malade qui ne rencontre chez les médecins que vains bavardages et qui se croit incurable, s'il voit soudain dans un livre ses souffrances décrites plus exactement qu'il ne saurait le faire lui-même ! Il se croit déjà soulagé. Au moins, il poursuit sa lecture ; il veut entendre parler de son mal, par quelqu'un qui le connaît. Je lus le fragment qui suivait :

« O monde si fragile et si insensé ! est-ce à toi à t'en faire accroire ? Avec quelle audace espères-tu nous imposer ta vaine et creuse figure qui passe et qui va disparaitre ? Tu n'es qu'un songe, et tu veux que l'on te croie ? On sent même en te possédant que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur. N'as-tu point honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis ? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tu vas disparaître et tu oses nous promettre de nous rendre heureux ?... »

Je la répétai deux ou trois fois en moi-même cette apostrophe véhémente et injurieuse au « monde » qui m'a trahi. J'aurais voulu la lui cracher au visage... En la relisant attentivement, j'en savourais chaque

mot, débordant de vérité : « *On sent, même en te possédant, que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur...* »

N'étaient-ce pas là les réflexions mêmes qui tant de fois, et depuis déjà tant d'années, ont jailli de ma plume, plus douloureuses et plus précises de page en page?... Enfin, je rencontrais donc une pensée libre et sincère... Chaque fois que j'ai lu l'un de ces livres nouveaux que le public accueille avec faveur, chaque fois que j'ai vu jouer l'une des pièces qui ravissent Paris, j'ai éprouvé l'écœurante sensation du mensonge. Art, esprit, éloquence, poésie, gaîté, oui, tout mentait... La vie qu'on me représentait sur les scènes à la mode n'était pas la vraie vie; au moins elle n'était pas la mienne, la seule dont j'eusse l'expérience, et dans ces voluptés toujours pâmées et triomphantes, je ne reconnaissais pas mes plaisirs inquiets ou déçus. Quant à la mort, la grande énigme, on me la cachait sous des fleurs. Mais, alors, il est vrai, moi non plus je ne voulais pas y penser.

A présent, je ne pourrais accepter sans dégoût ces hypocrisies. Je bois au contraire à longs traits l'amère vérité du petit livre, et j'y cherche avec prédilection tout ce qui montre la réalité telle qu'elle est, laide et vile, sous des dehors séduisants, et infiniment cruelle même aux « heureux » — dont je suis...

Je continue ma lecture... Je me plais à me crier à moi-même en renforçant ma voix de voix plus élo-

quentes, le *vanitas vanitatum* qu'il faudrait inscrire en épitaphe au-dessus de tout ce que j'ai fait. *Vanité des vanités!*... Ma dernière vanité sera donc de clamer : « Tout est vanité! »

Ma vieille maison est funèbre et sonore comme un tombeau vide. Je sors. Sous le triste soleil d'hiver, les champs ras étendent à perte de vue leurs sillons noirs, leurs mottes de terre durcies qui craquent sous mes pas. Un vent glacé me coupe le visage et gémit dans les bois dépouillés. Je m'en vais dès le matin et j'erre à l'aventure, faisant lever devant moi les troupes lugubres des corbeaux. Mon petit livre seul m'accompagne; un chien même serait trop « humain » pour mon goût. Et j'écoute le chant désolé d'un verset de l'*Imitation* : « Buvez avec joie le calice du Seigneur... » — une interrogation de saint Luc : « Insensé, cette nuit on va te redemander ton âme; pour qui sera ce que tu as amassé? » — ou bien cet effroyable vœu : « Prions le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de nous arracher notre propre cœur et de ne pas nous en laisser la moindre parcelle... »

Oh! le sublime cri poussé par le tendre, le doux Fénelon, et qu'il a dû souffrir pour en arriver là!... *Arracher notre propre cœur*... que nous voilà loin des fades mensonges du roman et du théâtre, des niaiseries qui font recette, des « droits au bonheur » et des « vivre sa vie » !...

Hélas! Je voudrais bien aller plus loin — et je ne peux pas. Tous ces grands contempteurs de la vie et du monde se consolaient par la vision d'une existence éternelle et d'un monde divin — et dès ici-bas par la érénité dans les ardeurs de la foi. Que je voudrais les croire! Avec quelle nostalgie j'écoute leurs récits! Fénelon me propose une paix « quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions : *c'est une paix où l'on est d'accord avec soi...* »

D'accord avec soi... Moi qui fus toujours divisé, déchiré... Subtil enchanteur, que tu les connais bien les plaies saignantes de mon cœur! Que ta main de prélat est habile à les panser...

Mais je suis d'un temps qui n'a plus la force de croire.

Janvier 1904.

Revert, député de Bourg-l'Évêque et voisin de Dargeau, m'écrit :

« Que devenez-vous? Vous nous laissez sans nouvelles. Êtes-vous amoureux, malade ou trappiste? Votre silence est-il le résultat d'un vœu ? Pour égayer votre solitude, je vous apprendrai que l'illustre Dargeau, après l'échec rapide et grotesque de son « grand ministère », s'est fourvoyé dans une aventure ridicule

avec la femme d'un chef de bureau de l'Intérieur. Elle a obtenu qu'il divorçât pour elle! Le jugement a été prononcé contre lui, bien entendu; il promène fièrement partout cette grosse créature commune comme la paille, sotte comme un panier, et qui le trompera avant un an — et tout le monde pouffe de rire derrière son dos. Mme Dargeau s'est retirée avec sa fille dans une sorte de couvent, où elle ne reçoit personne. Quant à ce beau domaine de Verceil, qu'elle tenait de son père, et que vous devez connaître, elle l'a donné à une œuvre... On y voit maintenant de petites tuberculeuses et des sœurs en cornette, je ne sais quel ordre bizarre que nous avons oublié de chasser... »

Revert serait bien étonné s'il savait avec quelle émotion j'ai lu la fin de sa lettre vulgaire et goguenarde. J'y retrouve Louise tout entière, sa tendresse et sa piété. Elle n'a pas voulu vendre la maison ni le parc où nous avons aimé; elle les a sanctifiés en les offrant à Dieu.

Pauvre Louise! Invisible, lointaine, — toujours présente — si intimement mêlée encore à moi qu'on ne peut la nommer sans que tout mon être frémisse — je l'imagine pleurant et priant dans sa retraite — priant pour moi. Je commence à pouvoir penser à elle sans révolte. Il se passe quelque chose d'étrange dans mon cœur. Le souvenir des jours torturés s'estompe, et les autres se rapprochent. Il m'est trop douloureux d'évoquer son beau visage tel que je l'avais fait, tel

que je l'ai vu dans les dernières semaines de Verceil, — fiévreux, inquiet, souffrant, — tel surtout que je l'ai contemplé une dernière fois à Saint-Raphaël, usé de larmes et rongé de remords. Alors je voudrais effacer ces images qui m'accusent, et je remonte haut, bien haut, jusqu'à la source que ma passion n'avait pas empoisonnée. Peu à peu, elle redevient l'être de rêve rencontré dans une église et dont la seule vue m'avait fait meilleur... Avait-elle donc raison quand elle me disait dans sa lettre : « Tout cela n'est qu'un cauchemar qui va se dissiper très vite ; nous verrons bientôt resplendir la neige des sommets que nous avions foulée... »

Oh ! sa lettre, je l'ai lue dans la stupeur et la colère... Je l'ai lue sans la comprendre... Certains mots me frappaient au visage comme des soufflets ; d'autres, avec leurs assurances d'éternelle tendresse, me semblaient une insultante dérision... Louise me fuyait, ne m'aimait pas, ne m'avait jamais aimé ; je ne voulais pas voir autre chose... Comment aurait-elle pu, sans cela, parler de *cauchemar*, de *joies honteuses*, d'*horrible aventure ?*... Et, dans mon imagination, je répondais à ces injures par des injures : elle m'avait donc menti !... elle m'avait donc trahi !...

J'étais de bonne foi... Et cependant, ne l'avais-je pas obscurément senti que la conquérir, c'était la perdre?... Je m'en souviens à présent : je me réjouissais, et en même temps je m'effrayais de voir sa résis-

tance faiblir... Un pressentiment m'avertissait du danger. Je ne l'ai pas écouté, j'ai suivi l'ornière... Talonné par l'âge, je voulais réaliser ma part de bonheur avant les déchéances de la vieillesse... Désir impérieux et aveugle, vanité peut-être, besoin de me prouver que je ne m'abusais pas, que j'étais vraiment aimé.

Et puis aussi, et puis surtout peut-être, vulgarité, bassesse inexpiable d'une vie tout entière employée à jouir, et devenue indigne d'un noble et pur amour...

Elle tomba. Et moi, qui pensais ne croire à rien, j'éprouvais aussi fortement qu'elle-même le sentiment de sa chute. Louise était donc une femme comme les autres. Elle s'abaissait à ma taille. Nous rentrions en pays connu. Des souvenirs d'aventures anciennes me hantaient, se mêlaient à nos baisers...

Je m'efforçais de ne pas voir, de ne pas comprendre, et je me réfugiais dans la frénésie de cet amour déchu, avec une sorte de joie âpre et désespérée...

Pour la première fois depuis bien longtemps, je relis sa lettre, et ne la reconnais plus... Je crois que je commence seulement à la comprendre... Elle me révolte moins... J'accepte presque, avec encore un frémissement de douleur, mais comme un juste châtiment, les mots qui me marquent au fer rouge... Et les autres, les mots d'amour, ne sont plus dérisoires, ils m'apaisent. Tout s'éclaire, tout s'illumine...

« *Mon ami*, disait-elle, *je veux sauver notre amour*

d'une mort honteuse... Je t'ai manqué, je t'ai trahi en t'obéissant... Bientôt tu m'aurais méprisée comme je me méprisais moi-même... »

Et cela ne me paraît plus insensé. Elle était d'une autre essence que moi, et je me suis acharné à la rendre semblable à moi. Elle était d'une autre sphère, et je l'ai traînée sur la terre. Je l'avais aimée pour ce que je voyais en elle d'immatériel et de divin, et je lui faisais renier sa nature et son Dieu. Oui, quand je lui imposais le mensonge, et mon amour avide et bas, je devais lui faire horreur... Et je renonçais au rêve que j'avais fait en la voyant, rêve candide, rêve mystique, d'une ferveur purifiante, plus durable et plus sereine que les enivrements des sens...

Je le vois, j'ai façonné de mes mains mon malheur.

. . . .

J'ai retiré d'une armoire tous ces cahiers que je noircis. De ma vie qu'ils racontent, des parties immenses sont mortes, comme dévorées par l'ombre : l'histoire de mes ambitions et de mes succès... Je renonce à secouer ces jours poussiéreux. Les seules heures dont le souvenir soit vivant encore sont celles où j'ai souffert, ma longue maladie, la mort de Paul — et surtout celles où j'ai aimé, toutes celles que remplissait l'amour de Louise...

Je la retrouve sans cesse, même sous les mots qui ne la nomment pas. A travers mes alternatives d'en-

thousiasme et de découragement, dégoûté des défaites et dégoûté des victoires, c'était toujours à elle que, malgré moi, je pensais. Son image restait intacte. Le mépris de l'humanité montait en moi sans l'atteindre. Je me disais : « Oui, tous les hommes sont lâches, toutes les femmes menteuses et viles, mais il y a Louise. » A elle toute seule elle faisait équilibre au reste. Je ne croyais plus à l'amitié, aux idées, au progrès, au bonheur, je ne croyais plus à moi-même, mais je croyais à elle, et en croyant à elle, je croyais à tout ce qui donne du prix à la vie. Honneur, beauté, pureté, cela existait donc, puisque Louise existait... J'avais besoin pour vivre de voir briller au-dessus de cet océan de boue quelque chose d'immaculé. Louise existait, et je vivais...

Pourquoi ai-je voulu prendre l'étoile entre mes doigts?

« *Ce ne sera pas trop du déchirant sacrifice de la séparation pour rendre à nos âmes le droit de s'unir dans un amour qui mérite d'être éternel*... » Ces mots de sa lettre me hantent... Est-il possible qu'ils soient véridiques? et que l'amour subsiste, qu'il renaisse plus fort, malgré le temps, malgré l'éloignement et le silence, et si je l'entends bien, malgré la mort?...

Oh! si cela était! S'il existait, cet amour assez fort pour ne pas finir, assez vaste pour nous combler? Ne serait-ce pas Dieu lui-même, Dieu qu'elle reflétait

comme un miroir, Dieu que j'aurais aimé en elle... Ah! croire cela, croire ce qu'elle croit, pleurer les mêmes larmes de tendresse et de repentir, prier les mêmes prières, lever les yeux vers le même ciel!

Par moments, il me semble que je suis tout proche de cette foi consolatrice, et je me réfugie dans le silence de ma petite église, j'essaie de retrouver des lambeaux de *Pater* et d'*Ave* et j'interroge du regard le tabernacle muet où peut-être la divinité m'attend et m'appelle...

Quelquefois ma raison se révolte, repousse cette religion comme une fable enfantine; je l'ai tant méconnue, plus que cela : critiquée, raillée. J'ai fait avec les autres ce que j'ai pu pour la détruire dans les cœurs simples. Mon front ne veut plus se courber devant la « superstition » ennemie de la « science »; je suis esclave des mots meurtriers que j'ai tant de fois jetés du haut d'une tribune...

Et puis, la même raison se sent saisie d'horreur à la seule pensée du néant... Alors elle rejette comme mille fois plus puériles encore toutes les philosophies, et la triste vanité du charabia moderne. Elle appelle à son secours la croyance. « Il me faut, dit-elle, une foi qui m'explique moi-même à moi-même, qui me rende compte de mes désirs et de mon impuissance; — de mes espoirs et de mes déceptions; — de ce que j'ai rêvé et de ce que j'ai vu; — qui me donne la paix... »

Et je tends les bras vers la religion du Paradis

perdu et retrouvé, de l'âme divine et déchue, de la faute et du rachat; — vers la religion de la justice et du pardon.

Souvent, dans l'exaltation de mes nuits d'insomnie, je me croyais exaucé...

Avec la lueur grise du jour, revenaient la torture du doute, le froid glacial de mon cœur, la désespérante impression de mon impuissance à croire... .

Un journal vieux de plusieurs jours, lu par hasard tout à l'heure, m'apprend brusquement la mort de Jenny, tuée dans un accident d'automobile, en compagnie du baron C..., un viveur... Ils sortaient, à l'aube, d'un lieu de plaisir et le baron devait être ivre au volant de son auto.

Je ne peux pas m'attendrir sur elle; cependant, elle emporte dans la tombe quelque chose de moi, beaucoup trop, hélas!... Que de baisers, que de caresses, que de mensonges!...

Mais c'est à Mireille que je pense. Cette petite-là, qui doit avoir dix-huit ans, je devine trop bien ce qu'elle va devenir, ce qu'elle est déjà devenue sans doute. Il y a quatre ou cinq ans que je ne sais rien d'elle; sa mère m'a retourné un jour mon argent et depuis ne m'a plus donné son adresse.

Ne dois-je pas tenter de retrouver Mireille? S'il en est temps encore, la sauver du ruisseau... Au moins, avoir fait quelque chose de propre et de désintéressé

avant de mourir... An moins une bonne action dans ma vie... Mais où aller, où la prendre? Dans quelles coulisses de quel petit théâtre, ou dans les bras de quel « ami » ? Déjà sa mère, au même âge... Et puis, elle ne doit pas avoir gardé son nom... à peine en a-t-elle encore un... Mireille Loriot... Mireille d'Argental... ou quoi?...

J'ai écrit à la directrice de la dernière pension où je sais qu'elle a passé — une institution de Neuilly. Mais je ne puis guère espérer qu'on l'y connaisse encore. Et quand on m'aura répondu qu'on ne sait rien d'elle, à qui m'adresser? Le dernier « protecteur » de Jenny, ce baron C... aurait peut-être pu me renseigner; mais puisqu'il s'est tué, à quelle porte frapper?... Hélas! je crois bien qu'elle est perdue, ma petite Mireille, perdue dans tous les sens du mot, et que ma sollicitude tardive ne peut plus rien pour la sauver... Ce sera donc, dans quelques années, tout ce qui restera de moi, et mon seul legs à la terre, une pauvre fille qui passera de mains en mains, et qui ne se souviendra de moi que pour dire : « Mon père était président du Conseil... »

Une lettre étrange de la directrice.

Elle sait où est Mireille. Mais, bien qu'elle sache aussi quelle raison et quel droit j'ai de la questionner, elle ne croit pas pouvoir me répondre... « J'écris à

Mademoiselle votre fille, me dit-elle, pour lui faire part de votre désir et je vous ferai connaître son adresse aussitôt qu'elle m'y aura autorisée... »

Humiliante situation, que je n'avais pas imaginée... La trace de Mireille n'est pas perdue, mais c'est elle-même qui hésite à me reconnaître. Pour que la directrice ose m'écrire cela, — et tout de même, bien que je sois éloigné du pouvoir depuis deux ans, j'ai encore un nom qui compte, je suppose, un nom qui n'est pas celui du premier venu! — il faut que cette petite lui ait donné, en quittant la pension, des instructions bien formelles, qu'elle ait manifesté une grande horreur de moi. On considère toujours les enfants naturels avec une pitié insultante, et nous-mêmes, les responsables, nous les regardons avec dédain ; nous croyons leur faire trop d'honneur en daignant nous souvenir d'eux, de loin en loin... Ici, c'est moi qui suis tenu à distance par ma fille. Avant de la revoir, il faut que je fasse antichambre ; encore peut-être ne serai-je pas admis à son audience. — Comment plaindre le triste père que j'ai été... Que me doit-elle ? Son malheur en ce bas monde, et dans un douteux au-delà... C'est justice qu'elle me déteste...

Six jours se sont écoulés et je n'attends plus sa réponse. Elle ne me donnera plus signe de vie. Je ne saurai rien d'elle. Et si elle doit, comme je le crains, comme tout l'annonce, finir elle aussi dans la boue,

je n'aurai même pas eu cette satisfaction d'essayer de l'en arracher... Elle suivra jusqu'à la fin le triste destin que je lui ai fait.

Une honte, un remords, un accablement inconnu pèsent sur mes épaules, une vue soudaine du mal moral... quelque chose comme le sentiment du péché. Jusqu'ici, je pleurais sur moi, sur ma misère. Malheureux, je songeais à des bonheurs encore possibles. Je m'attardais à examiner les remèdes que me proposeraient les médecins de l'âme. Je discutais le Dieu des chrétiens.

Et voici qu'il m'apparaît sous un tout autre aspect, plus vraisemblable, plus proche et plus terrible — comme un Dieu qui aurait non pas la mission de me plaire, mais le droit de me demander des comptes. Et ce n'est plus ma défiance volontaire, c'est tout mon passé qui malgré moi me sépare de lui par un abîme. Mireille n'en est qu'un épisode, non le plus coupable peut-être, de ce passé tout entier consacré à jouir, usé, gâché au service du haïssable moi, illuminé d'un seul amour véritable avec lequel j'ai bassement fabriqué de l'égoïsme. Il pouvait encore me sauver de moi-même, si je m'étais laissé faire par lui. Mais je n'en ai usé que pour moi, et de quelle manière! Je l'ai sali et brisé sous mes pieds, comme tout le reste. Ma seule bonne action, peut-être, c'est d'avoir fait grâce à Louise lorsque je l'ai retrouvée à Saint-Raphaël, de l'avoir délivrée de moi et rendue à elle-même...

Maintenant, comment ne serait-il pas trop tard ? Je me sens enfoncé jusqu'aux genoux dans la voie que j'ai choisie... Hélas ! ce serait trop beau, et inique, si, après avoir cherché à jouir tant que je l'ai pu, sans nul souci d'un Dieu gênant, je me consolais dans son paradis du mal que j'ai souffert en le fuyant... Mirage ou réalité, je regarde en pleurant la terre promise où je n'entrerai pas...

Quand je n'y comptais plus, je reçois cette lettre de Mireille, infiniment inattendue, bouleversante :

Couvent des Dames de l'Annonciation,
Brightbury (Angleterre).

Mon cher père, je vous écris avec la permission de notre Révérende mère supérieure, parce que j'ai appris que vous désiriez me revoir. Dieu m'a fait la grâce de mettre sur mon chemin des âmes charitables qui m'ont enseigné les voies du véritable bonheur. Depuis un an, je suis entrée comme novice au couvent que les Dames de l'Annonciation ont fondé en Angleterre, après les dernières expulsions. (Je m'en souviens, de ces expulsions, elles datent de mon ministère.) *J'y suis parfaitement heureuse et je demande à la Divine Providence de m'y garder toute ma vie. Je La prie aussi chaque jour pour vous, mon cher père, et pour l'âme de ma pauvre maman. Je vous garde*

une immense reconnaissance de m'avoir fait entrer par le baptême dans la famille chrétienne et je veux que vous sachiez que j'offre ma vie pour vous deux, avec les souffrances et les épreuves qu'il plaira à Dieu de m'infliger et que j'accepte d'avance de grand cœur.

Je suis, mon cher père, votre fille respectueuse.

SOEUR SAINTE-ANGÉLIQUE.

La directrice de l'Institution de Neuilly, en me transmettant cette lettre, y joint quelques mots d'explication. C'est l'une de ses jeunes sous-maîtresses qui a entraîné Mireille dans ce couvent où elle est entrée elle-même. Jenny n'y avait point fait d'obstacle; elle avait paru, au contraire, accepter avec joie cette résolution. Quel fond obscur de religion dormait en cette malheureuse? C'est elle, je m'en souviens bien, qui avait tenu au baptême de sa fille. Elle a exigé seulement qu'on ne me prévînt pas.

Que dire, que penser de tout cela? .. Je lis et je relis la petite lettre de « Sœur Angélique ». Sous ce style de convention, sous cette écriture incolore d'enfant sage, j'entrevois tant de choses, — tant de choses merveilleuses dont je ne suis plus digne...

Demain, de bonne heure, je prendrai le train pour le Havre, et de là le bateau me conduira en Angleterre.

C'est une résolution soudaine qui s'est imposée à

mon esprit. Je veux parler à Mireille, — je ne saurais dire au juste pourquoi, mais je le veux de tout ce qui me reste de volonté. Peut-être lirai-je la vérité dans son regard... Aucun raisonnement ne me suffit plus; j'ai besoin de toucher, de voir... Oh! si Louise était là!... Mais je l'ai trop fait souffrir; même au prix de mon salut éternel, je ne voudrais pas troubler sa paix reconquise.

Je vais en tâtonnant dans les ténèbres. Je traîne sur les pierres de la route mon cœur épuisé, avide de paix et d'amour encore. Des forces mystérieuses semblent me prendre par la main, puis m'abandonnent; me parlent à l'oreille, puis se taisent... Je conçois des espoirs insensés, et ensuite je retombe dans l'impuissance. Je voudrais croire en Dieu, et à de certaines heures, je le fuis avec une terreur invincible. La dernière ambition de mon orgueil serait de me passer de lui, jusque dans l'angoisse dernière où je me débats; cependant, il m'arrive de pleurer et de demander pardon comme un enfant...

Il y a dans cette lettre de Mireille quelque chose de si extraordinaire que je ne l'ai pas bien vu tout d'abord. Justement celle-là, que je croyais plus bas que terre, dont j'avais pitié, sur qui ma vertu de pharisien se penchait... justement celle-là dans la cité mystique des parfaits... justement celle-là, l'enfant de ma faute... qui aurait dû ajouter au poids de mon ignominie le poids plus pesant de la sienne... juste-

ment celle-là s'immole pour mon rachat... Oh ! si elle est dupe de quelque illusion suprême, la malheureuse enfant, bénie soit cette illusion, et puisse-t-elle s'endormir à jamais sans que rien l'ait désabusée!... Mais si elle avait raison ?... Si vraiment ses yeux innocents voyaient Dieu ?...

Est-il possible que tant de miséricorde imméritée vienne à moi ? Ce livre qui s'est trouvé un jour sous mes doigts, tout embaumé du parfum de l'âme de ma mère... L'étonnante histoire de Mireille... Louise enfin qui m'a révélé le bien par l'horreur du mal... Louise dont je ne sais plus rien, mais dont je suis sûr que les prières m'environnent... Louise qui m'écrivait dans l'héroïsme de sa tendresse et de sa foi : « Au delà du tombeau, si le Juge souverain me prend en pitié, qu'Il me fasse souffrir encore, et qu'Il t'ouvre ses bras... »

Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, pour être aimé ainsi ? Des ressouvenirs d'Évangile me hantent, merveilleusement consolants... la parabole de l'enfant prodigue... celle du bon Pasteur qui cherche la brebis égarée...

O douceur inconnue... tendre espérance... Il me semble qu'enfin, au bout de ma triste route, je vais trouver la certitude et le pardon...

Comme mon cœur battra, lorsque ma main fera tinter la cloche du couvent d'Angleterre...

O Dieu de miséricorde... Dieu de l'amour infini... Dieu de Louise...

. . . .

Robert Lescœur ne devait pas atteindre le terme de son douloureux pèlerinage.

Le lendemain du jour où il écrivait les dernières lignes qu'on vient de lire, il succombait à une congestion, sur le bateau qui fait la traversée du Havre à Newhaven. Bien que le froid fût d'une rigueur exceptionnelle, on l'avait vu se promener longtemps sur le pont, un petit livre à la main — cette *Année spirituelle* qu'il tenait de sa mère et dont il parle à plusieurs reprises dans son dernier cahier. Il était depuis quelque temps assis à l'avant, immobile, lorsqu'un passager s'aperçut qu'il s'était évanoui. On lui prodigua des soins inutiles. Peu d'instants après, il mourait sans avoir repris connaissance.

Celui qui publie aujourd'hui ces notes, chrétien et catholique, a la ferme confiance que Dieu aura accueilli, dans le sein de sa miséricorde, cette âme qui cherchait confusément sa lumière, à travers les ombres épaisses de la vie charnelle.

De profundis clamavi ad te, Domine... « Des profondeurs de ma misère, j'ai crié vers toi, ô mon Dieu... »

24 février-17 juillet 1914.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21585.

